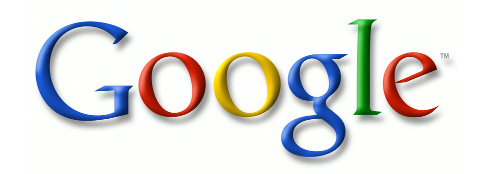
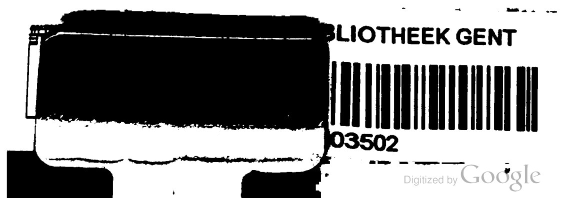





BLIOTHEEK GENT
03502

HISTOIRE NATURELLE DE L'AIR *ET* DES MÉTÉORES.

Par M. l'Abbé RICHARD.

TOME QUATRIEME.



A PARIS,
Chez SAILLANT & NYON, Libraires, rue Saint-Jean-de-Beauvais.

M. DCC. LXX.

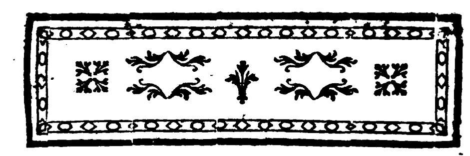
Avec Approbation, & Privilege du Roi.

TABLE DES TITRES DU TOME QUATRIEME.

DISCOURS SIXIEME.

THÉORIE GÉNÉRALE DE L'AIR.

Fin de la Table.



HISTOIRE NATURELLE DE L'AIR ET DES MÉTÉORES.

DISCOURS SIXIEME.

THÉORIE GÉNÉRALE DE L'AIR.

CINQUIEME PARTIE.

§. I.

Idée sur la cause des changemens arrivés dans l'Atmosphère.

On n'a peut-être jamais rien imaginé d'aussi singulier au sujet des effets de l'air sur les mœurs & les

tempéramment des hommes & des animaux, & même sur la force & l'abondance de la végétation que ce qu'en a dit dans sa théorie de la terre le sçavant Wisthon, aussi connu par la bisarrerie de ses idées que par la multitude & la profondeur de ses connoissances. C'est à la chaleur de l'air qu'il attribue les crimes des hommes qui déterminerent la vengeance divine à les anéantir par le déluge. La terre dans son systême étoit mille fois plus peuplée avant cette époque célebre, & par conséquent mille fois plus fertile qu'elle ne l'est, la vie des hommes & des animaux dix fois plus longue, & tout cela parce que la chaleur interne de la terre qui provient du noiau central étoit alors dans toute sa force, & que ce plus grand degré de chaleur faisoit éclorre & germer un plus grand nombre d'animaux & de plantes, & leur donnoit un degré de vigueur nécessaire pour duber plus longtems & se multiplier plus abondamment. Mais cette même

chaleur en augmentant les forces du corps, porta malheureusement à la tête des hommes & des animaux : elle ôta la sagesse aux animaux & l'innocence à l'homme. Tout, à l'exception des poissons qui habitoient un élément froid, se ressentit des effets de cette chaleur du noïau ; enfin tout devint criminel & mérita la mort : elle arriva cette mort universelle, un mercredi 28 de Novembre par un déluge affreux de quarante jours & de quarante nuits. . . . (*a*).

N'est-ce pas perdre quelques instans que de les employer à répondre à cette idée singulière & bisarre ? La terre étoit-elle alors entièrement peuplée, sa chaleur partout égale, & sa fertilité extrême ? C'est ce que l'on ne peut admettre. Une pareille supposition répugne entièrement à

(*a*) Nouvelle Théorie de la Terre par Wisthon, Dans le premier Tome de l'Histoire Naturelle du Cabinet du Roi, *pag.* 245, *édit. in-12.*

l'ordre général établi dans l'Univers, que l'on ne peut pas imaginer avoir jamais été autre qu'il est actuellement. La chaleur du noyau central est-elle donc tout-à-fait éteinte ? ou plutôt n'est-elle pas tellement divisée qu'elle n'a plus à beaucoup près la même force, & qu'elle n'est plus accompagnée des mêmes effets ? Quoiqu'il soit démontré que le feu répandu dans toute la masse du globe, ne cesse d'agir & d'être la cause la plus active de la chaleur de l'air & de la fécondité de la terre : que dans les climats où il trouve le moins d'obstacles à son action, où il est le plus efficacement secondé par les dispositions d'un sol léger & mobile & par la force du Soleil, il a encore des effets surprenants par rapport à la fertilité des terres, que l'on peut dire être encore dix fois plus abondantes dans certains climats que dans d'autres : mais ce n'est plus la même chose pour la durée de la vie des hommes & des animaux ; pour la force dont ils

étoient doués dans les tems où Wisthon suppose la Nature à un si haut degré de perfection.

Dans ces mêmes régions où le désordre dut être le plus grand avant le déluge parce qu'elles étoient probablement les plus peuplées : dès que les eaux se furent retirées, que le nombre des hommes se fut accru, on vit encore les peuples des plaines de Sennàar & de la Chaldée, conserver quelque chose de la force & de l'activité des premiers habitans du monde. Ils avoient le génie entreprenant & ils étoient capables de résolution. L'histoire de leurs constructions, quoiqu'occasionnées par le desir extravagant de se soustraire à la vengeance divine, en est la preuve. Dans ces premiers tems, ils menèrent nécessairement une vie dure & laborieuse; privés du secours des arts & des ressources de l'industrie, ils furent longtems avant que de pouvoir profiter des avantages naturels aux terres qu'ils habitoient; & c'est sans doute à cette

privation qu'ils durent des forces & un courage qu'ils perdirent bientôt, quand une aisance généralement répandue & qui suivit de près leurs premiers travaux, leur eut appris qu'ils pouvoient exister plus agréablement & sans prendre autant de peines. Peut-être encore qu'il arriva dans le pays quelque révolution qui changea la face de la terre & les qualités de l'air.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les nations du midi de l'Asie qui en habitent les régions les plus fertiles & les plus chaudes ; ces provinces délicieuses de l'Orient qui devoient être si florissantes dès les premiers siècles du monde, parce qu'elles furent peuplées des premières, ne nous offrent que des individus dont les organes foibles sont accompagnés d'une paresse de corps que rien n'égale que la nonchalance de leur esprit. Ils ne sont capables d'aucune action, d'aucun effort ; à moins que l'ardeur du fanatisme & de la superstition, ou quelque motif subit

d'un intérêt très-puissant, ne les précipitent dans les démarches extravagantes, ou les entreprises atroces qui sont plutôt les effets de convulsions monstrueuses & momentanées que la marche de l'esprit & de la raison. Ordinairement les impressions qu'ils ont une fois reçues se conservent sans éprouver aucun changement; l'inaction est, selon eux, l'état le plus parfait & l'objet de tous leurs desirs; le repos & l'anéantissement sont leur souverain bonheur, & les Siamois n'ont point imaginé de titre qui exprimât mieux la félicité dont devoit jouir leur Monarque, que celui d'immobile. Si tels sont aujourd'hui les effets de la chaleur sur l'air & les tempéramens dans les pays du monde les plus fertiles, il faut convenir que la queue de cette comète qui, dans le systême de Wisthon, inonda tout d'un coup la terre, a totalement changé les dispositions de l'air & le naturel des hommes sans diminuer beaucoup l'action du feu cen-

tral, & la fécondité qui en réſulte. Dans l'état actuel des choſes nous voyons que partout plus la chaleur du climat eſt grande, moins les corps y ont de force, l'abbattement même paſſe juſqu'à l'eſprit ; & ſi la forme du gouvernement, la ſageſſe des loix, les ſoins de l'éducation & la force de l'exemple, ne déterminent à l'action, au bien, à l'honneur, inſenſiblement la pareſſe devient l'inclination dominante, on craint moins les châtimens que les précautions à prendre pour les éviter ; enfin on préfére l'aviliſſement de la ſervitude la plus honteuſe, aux ſoins qu'il faut prendre pour ſe conduire ſoi-même *.

* V. L'Eſprit des Loix, *liv.* 14. c. 2.

Telles ſont les diſpoſitions générales de tous les peuples qui habitent les régions les plus chaudes & les plus fertiles de l'Univers : ce que l'on doit attribuer encore à l'affoibliſſement cauſé par l'intempérie de ces climats, qui aſſujettit néceſſairement à la manière de vivre qui eſt en uſage, pour en éviter les dangers

autant qu'il eſt poſſible. Auſſi voit-on que les Perſans qui quittent les terres élevées du Nord pour venir habiter les régions Méridionales des Indes, que les Européens qui paſſent de nos Provinces tempérées où l'air eſt plus froid que chaud, dans ces contrées, contractent très-promptement la non-chalance qui fait le caractère propre des Orientaux. Les Hollandois, ſi ſobres, ſi laborieux, ſi actifs dans leurs marais d'Europe, tranſplantés dans leurs poſſeſſions délicieuſes de l'Iſle de Java, ſe ſont bientôt accoutumés à une vie molle & efféminée, à un luxe exceſſif. La Nature leur offre tant de richeſſes, qu'il ne croyent pouvoir en jouir que par un abus outré.

La chaleur n'eſt nulle part aſſez active en Europe, & l'air n'y eſt pas modifié de façon à énerver les tempérammens, & à faire regarder l'inaction comme le ſouverain bien; cependant il faut convenir que la beauté du climat, la douceur de la température, & les intempéries

fréquentes dans la partie Méridionale de l'Europe, tournée à l'Équateur du levant au midi, ont des effets qui ont beaucoup de rapport avec ceux que l'on attribue au climat des Indes.

Jettons les yeux sur cette large bande qui s'étend du midi au levant de l'Europe ; nous la connoissons encore mieux que la plûpart des régions que nous venons de parcourir, elle doit nous intéresser d'avantage, & ce que nous dirons des qualités variées de son atmosphère, ne peut que rendre plus utile & plus intéressante, cette partie de l'histoire naturelle de l'air, & sa théorie générale plus complette.



§. II.

Etat de l'Air dans l'Europe Méridionale, Espagne & Pays voisins.

L'Espagne qui est la région la plus méridionale de l'Europe s'étend du 36e au 44e degré de latitude septentrionale, quoique les chaleurs y soient plus sensibles & plus incommodes que dans aucune autre contrée de cette partie du monde, elles n'y causent point d'intempérie, & l'air y est en général fort sain, mais tellement subtil que si les Espagnols n'ont pas soin de bien fermer les fenêtres des endroits où ils couchent, & de se couvrir l'estomach le matin avant toutes choses, ils en sont infailliblement incommodés, ce que l'on ne peut attribuer qu'aux exhalaisons seches & pénétrantes, alors répandues dans la région inférieure

de l'atmoſphère qui y cauſent une fraîcheur nuiſible, que les premiers rayons du Soleil ont bientôt diſſipée. En été, c'eſt-à-dire pendant ſept mois environ, la chaleur s'y fait vivement ſentir depuis dix heures du matin juſqu'à cinq du ſoir : chacun alors ſe retire chez ſoi, les uns ſe mettent au lit, les autres ſe tiennent dans des appartemens frais, de ſorte que pendant ce tems-là, les boutiques ſont fermées, on ne voit perſonne dans les rues.

On n'en ſera pas étonné ſi on conſidere la nature du ſol qui eſt en général ſec & ſablonneux ; la réflexion du Soleil par les montagnes dont les plus conſidérables ſont les Pyrenées, celles des Aſturies, de Tolède & de Grenade, la Sierra d'Alcaras dans la nouvelle Caſtille, & la Sierra Morena, qui preſque toutes ſont pierreuſes & ſtériles ; le peu de rivieres, & l'état du pays que le petit nombre actuel de ſes habitans & leur pareſſe ont en quelque ſorte abandonné à l'activité d'un Soleil

brûlant qui le desseche, sans qu'ils prennent aucune précaution pour le garantir de ses ardeurs & le fertiliser; enfin le rendre tel qu'il étoit lorsqu'il étoit habité par ces peuples opulens, nombreux & guerriers qui résistèrent si longtems à toute la puissance Romaine. L'Espagne alors étoit regardée comme le pays le plus riche & le plus beau de l'Univers, on y trouvoit les marbres, les pierres & les métaux les plus précieux; sa fertilité suffisoit à l'entretien de ses habitans; l'air y étoit peut-être encore plus sain qu'il ne l'est à présent, parce que les terres étoient mieux cultivées : il n'y a plus que les provinces dont les peuples ont conservé quelque inclination au travail, où l'on retrouve quelques vestiges de l'ancienne abondance. Quoique la température soit dans toutes, plus chaude & seche que froide & humide, il y a cependant quelque différence à faire entr'elles.

L'air de la Galice est humide &

mal-sain, tant à cause du voisinage de la mer que des vapeurs qui sortent de quantité de sources d'eaux sulfureuses & minérales que l'on trouve en cette province : les eaux de Lugo & d'Orense sont bouillantes. Les Asturies sont pleines de forêts & de montagnes mal peuplées & presque partout incultes. L'air est plus tempéré dans la Biscaye que dans le reste de l'Espagne, les montagnes y empêchent l'excès du froid & du chaud, les peuples y sont robustes & laborieux, & les terres mieux cultivées. La Navarre est un pays peu fertile, ses productions les plus précieuses sont les vins & les fruits ; elle a eu autrefois des mines fort riches qui depuis longtems sont abandonnées : c'est dans ce petit Royaume qu'est le Canigou le sommet le plus élevé des pyrenées, au haut duquel on trouve un lac poissonneux singulier, en ce que si l'on y jette une pierre, il en sort une petite fumée qui forme ensuite un assez gros nuage d'où il

ſort une tempête accompagnée de pluie, de grêle & de coups de tonnerre violents. Ce phénomène, s'il se faiſoit plus près de la mer, pourroit avoir un effet beaucoup plus conſidérable, & qui peut-être auroit quelque rapport avec le nuage du Cap de Bonne-Eſpérance, appellé par les Matelots *œil de bœuf*. L'un & l'autre paroiſſent tirer leur origine des exhalaiſons & des vapeurs concentrées dans les cavités des montagnes voiſines qu'une cauſe extraordinaire, telle que l'impulſion de la pierre, relativement au lac du Canigou, dans l'eau & ſur l'air, agite tout d'un coup & détermine vers un centre commun de réunion, où leurs qualités oppoſées venant à s'entre-choquer, produiſent ce bruit tumultueux, ces tonnerres & ces coups de vents paſſagers dont la force répond à la quantité de la matière qui y donne lieu.

Quoique le Royaume de Léon, traverſé par le Douro, ſoit un pays aſſez ſec, c'eſt cependant une des

provinces les plus fertiles en bled; & l'air y est aussi sain que dans le reste de l'Espagne. La Castille est un pays élevé, plusieurs rivieres y prennent leur source; il y pleut rarement, & l'air y est constamment pur : il est inculte pour la plus grande partie, non qu'il soit stérile, mais parce qu'il manque d'habitans; ses pâturages au nord sont excellents, c'est de là qu'on tire les belles laines dont on fabrique les draps d'Espagne. Madrid dans la Castille nouvelle ne doit sa conservation qu'à la vivacité de son air qui consomme promptement les immondices que la négligence de ses habitans laisse entassés dans les rues. L'Aragon est un pays sec & montueux, presque desert & nécessairement stérile, parce qu'il n'est pas cultivé; on y trouve des mines de fer très abondantes. L'Andalousie qui renferme au nord la plus grande partie de la Serra Morena, est fertile & dans un bon air, ses chevaux, qui sont les meilleurs d'Es-

pagne, font fa production la plus précieufe. La petite Ifle où la ville de Cadix eft fituée & le territoire qui l'environne, font la partie la plus fertile de l'Efpagne, la végétation s'y fait avec une force fingulière, mais l'air n'y eft pas auffi pur que dans le refte du Royaume, ce qui porte à croire que c'eft un terrein nouvellement forti de deffous les eaux, & formé de matières dont l'évaporation répand dans l'atmofphère les caufes des intempéries fréquentes qui s'y font fentir.

Dans la province de Grenade l'air eft fain & tempéré, on n'y éprouve ni grandes chaleurs ni froids piquants, à chaque pas on y trouve des fources d'eau vive & des ruiffeaux qui fe croifent, ce qui contribue à rendre ce pays le plus fertile & le plus agréable de l'Efpagne, tant dans la plaine que dans la montagne, autant que l'induftrie de fes peuples, qui font très-laborieux. L'air eft fi bon hors de la ville de Grenade, fur les bords du Darro,

& si favorable à la santé que les malades s'y font transporter pour le respirer dans toute sa pureté, & y trouver le rétablissement de leurs forces languissantes. Les Maures trouvoient cette ville & ses environs si délicieux qu'ils s'imaginoient que le Paradis devoit être dans la partie du Ciel qui est au-dessus : de toutes leurs possessions en Espagne c'est celle qu'ils quittèrent avec le plus de peine.

Le terroir de la province de Murcie est sec, l'air y est bon & il y pleut rarement : on y recueille des vins excellens ; on y trouve quantité d'oranges, de citrons, d'olives, d'amendes, & des plantations considérables de muriers qui nourrissent beaucoup de vers à soye. Les cannes à sucre s'y cultivent avec succès & elles y mûrissent. On trouve dans les montagnes des amethistes & d'autres pierres précieuses. Le Royaume de Valence jouit d'un printems presque continuel, sa température est si douce & si agréable que

la campagne y eſt couverte de fleurs en tout tems : les terres fertiles en toutes autres productions que le bled que l'on n'y cultive point, abondent en ris, en dattes, en lin & en chanvres, en vins & en huiles, on y a fait des plantations de cannes à ſucre qui y réuſſiſſent.

Il n'y a point de pays en Europe où l'on paroiſſe faire moins de cas du bled qu'en Eſpagne, on n'y en ſeme preſque point ; il n'eſt donc pas étonnant que l'on n'y trouve pas du pain partout. Outre la diſette des grains, celle de l'eau y contribue encore : la plupart des rivières étant à ſec la plus grande partie de l'année, leurs uſines ne peuvent ſervir, & on n'a pas encore imaginé d'y conſtruire des moulins à vent : de-ſorte que ce peuple qui porte rarement ſa prévoiance juſqu'à s'occuper du lendemain, manque ſouvent de pain & de farine ſans s'en mettre plus en peine : il n'eſt pas étonnant qu'on parle de ſa frugalité ordinaire, elle eſt forcée ; s'il y a des

exceptions à faire c'est sur-tout par rapport aux Catalans. La province qu'ils habitent est dans un air tempéré & sain. Le territoire quoique montueux est fertile & bien cultivé. On y recueille du bled assez pour la nourriture des habitans, il y a des vins & des fruits de toutes sortes, les montagnes des environs de Solsone renferment des mines de sel que l'on tire par blocs, ce qui n'empêche pas qu'elles ne soient couvertes de pins d'une grande hauteur, & que sur les côteaux il n'y ait de bonnes vignes, on prétend même que les mines de Cardone sont inépuisables & que le sel s'y regenère, comme dans quelques mines d'Armenie : nous avons vû plus haut ce que l'on en doit penser. Toutes ces richesses sont à la disposition d'un peuple vif, courageux, entreprenant & fort laborieux qui n'a pas fait assez de cas de l'or du nouveau monde, pour abandonner les ressources qu'il pouvoit retirer de son propre pays, comme le reste des Espagnols.

Le Portugal situé à l'Occident de l'Espagne en tirant du Midi au Nord, depuis le Cap Saint Vincent à l'embouchure du Douro, du 37e. degré jusqu'au 42e. environ de latitude, dans une largeur inégale dont la plus grande est d'environ cinquante lieues de l'Est à l'Ouest, jouit de la plus belle & de la meilleure température: l'air y est pur, sain, plus chaud que froid, doux & moins sec qu'en Espagne, par rapport au grand nombre de rivieres qui arrosent ce pays; les terres quoique fort montueuses sont presque par-tout fertiles: les montagnes produisent d'excellens pâturages où l'on nourrit beaucoup de bétail. La Province d'Estramadure, où est située Lisbonne est très-fertile en bled: le reste des vallées & des plaines où l'agriculture est moins en honneur, & où elle pourroit avoir les mêmes succès que dans l'Estramadure, sont couvertes d'arbres qui produisent en abondance de bons fruits. Les orangers y sont très-communs, on en voit

des forêts entieres : les premiers arbres de cette espèce apportés de la Chine en Europe furent plantés en Portugal, où ils ont réussi merveilleusement ainsi que les muriers qui nourrissent quantité de vers à soie. Malgré les révolutions causées par des tremblemens de terre affreux, sur-tout par celui de 1755 qui ruina la ville de Lisbonne, celle de Setuval, dont on ressentit violemment les secousses de Gibraltar à Bayonne, en traversant l'Espagne entiere du Midi au Nord ; on ne s'est point apperçu que la pureté de l'air ait été altérée en Portugal ni en Espagne. Ces mouvemens qui occasionnent presque par-tout ailleurs un changement remarquable dans l'atmosphère, par l'évaporation abondante qu'ils occasionnent, & les émanations nuisibles qui en sont la suite, n'ont point eu cet effet en Portugal, ce que l'on ne peut attribuer qu'à la sécheresse du sol, & à la position du pays exposé à l'action des vents qui ne permettent pas que les vapeurs

& les exhalaisons se condensent dans l'air & en altèrent la pureté, ce qui est cause que malgré la chaleur du climat on y vit fort long-tems; & sans doute encore parce que les Portugais sont en général plus actifs & plus laborieux que les Espagnols.

Par tout ce que nous venons de dire, on voit que l'Espagne & le Portugal sont les régions de l'Europe & même du monde, les plus heureusement situées. Outre la salubrité constante de l'air, & la beauté de sa température; les qualités qu'il communique au sol, font que toutes les productions des autres parties du monde y croissent heureusement & même en abondance, si on veut prendre le soin de les cultiver. Les orangers & les muriers apportés de la Chine, les cannes à sucre de l'Amérique, y ont trouvé une terre favorable: les arbres des forêts du Nord couvrent le sommet des montagnes; les mines de sel peuvent être comparées à celles de Pologne; on y trouveroit peut-être encore

autant d'or que dans le tems des Carthaginois & des Romains, si on fouilloit dans les entrailles de la terre, si on employoit comme au Pérou des milliers d'Indiens à ce travail pénible & presque toujours mortel; enfin ses rochers comme ceux des Indes Orientales renferment différentes pierres précieuses. Pourquoi donc ce pays, autrefois si riche par lui même, habité par des peuples nombreux, ne tire-t-il presque plus rien de son propre fond, ne se soutient-il que par les richesses qu'il rapporte des Indes Orientales & Occidentales? Pourquoi l'Espagne est-elle stérile? On ne peut pas en attribuer la cause à la chaleur qui y est plus véhémente que dans le reste de l'Europe. Le climat est le même que du tems des Maures, & sous leur domination ce pays étoit l'un des plus fertiles & des plus riches de l'Europe. Ils remédioient à son aridité naturelle & à l'action du soleil trop ardent, par le soin qu'ils prenoient de conduire l'eau des rivières

res

res au travers des terres, qu'ils arrosoient à propos, & qui répondoient fidèlement à leurs travaux; nous avons vû que dans toutes les parties du monde, cette sage économie assure la fertilité aux terres les plus ardentes.

Peu à peu les Espagnols naturels sont venus à bout de reconquérir le pays que les Maures avoient usurpé. Mais en chassant leurs ennemis au-delà des mers, en bannissant ensuite les Juifs & tout ce qui restoit en Espagne de familles originaires d'Afrique, quoique soumises au gouvernement; ils en ont éloigné l'industrie, l'amour du travail, la fertilité & l'abondance. L'Espagnol délivré des ennemis qui l'avoient tenu pendant une longue suite de siécles sous le joug, ayant satisfait son zèle pour la religion, en ne souffrant avec lui aucun Chrétien Judaïsant, n'a pas crû devoir s'assujettir à des travaux auxquels s'occupoit une nation, que son infidélité, & les victoires qu'il avoit remportées sur elle rendoient

méprisable à ses yeux : il ne pensa d'abord qu'à jouir tranquillement du fruit de ses succès. C'étoit l'état de ce peuple, lorsqu'il fit le premier des établissemens considérables dans les Indes & qu'il s'en appropria les trésors. Comptant trop sur les ressources qu'il trouvoit dans ces richesses étrangeres, il abandonna le soin de celles que lui fournissoit son propre pays : il s'habitua à la mollesse & au luxe qui sont la suite d'une abondance excessive, qu'il crut inépuisable, & qui cependant étoit plutôt telle dans son idée qu'en réalité.

Les troupes qui commencèrent la conquête de l'Amérique, les premiers soldats qui pénétrèrent au Pérou, eurent en partage une si grande quantité d'or, d'argent, de perles & d'autres effets précieux, qu'ils se regardèrent comme les hommes les plus riches de l'Univers. Propriétaires des pays où ces trésors étoient si communs, ils se crurent désormais au-dessus de tout be-

ſoin. On les vit jouer & perdre avec indifférence des tas d'or ineſtimables. Celui qui eut dans ſon lot la figure du ſoleil qui occupoit tout le fond du Temple de Cuſco, embarraſſé pour l'emporter, la joua & la perdit dans une nuit. Un ſoldat fatigué de porter environ un boiſſeau de perles qu'il avoit eu pour ſa part du butin, jetta ſon ſac dans un bois où il l'abandonna. C'eſt ainſi que les troupes & leurs chefs prodiguoient des richeſſes immenſes. Auſſi s'habituèrent-ils à ſe regarder comme deſtinés ſeulement à faire des conquêtes, tout autre genre d'occupation leur parut un travail indigne d'eux : ils prétendirent tous devoir jouir des droits de la nobleſſe, & de l'oiſiveté qu'ils ſe perſuadèrent fauſſement être ſon partage. Ce ſentiment pouvoit être excuſé dans les conquérans de l'Amérique. Mais comment leurs deſcendans ne ſe ſont-ils pas apperçus qu'à meſure que l'or & l'argent dont leurs peres avoient été les premiers poſſeſſeurs, ſe répandoient dans le

reste de l'Europe, leurs ressources diminuoient; que les peuples qu'ils regardoient comme leurs inférieurs, parce qu'ils labouroient, semoient & recueilloient pour eux, qu'ils exerçoient pour eux les arts Méchaniques, les mettoient insensiblement dans leur dépendance. L'Espagne a négligé le soin d'une terre qui fournissoit autrefois abondamment aux besoins d'un peuple beaucoup plus nombreux, auquel rien ne manquoit: elle s'est appauvrie par le défaut de culture; & comme ses richesses se sont d'autant plus diminuées qu'elles se sont plus répandues, sa puissance a eu le même sort. Après s'être regardée comme l'état du monde le plus riche & le plus puissant, elle est tombée dans un état de foiblesse & de médiocrité dont elle ne sortira point, tant qu'elle ne tirera pas de son propre fond les denrées de nécessité premiere, dont l'importation la met dans la dépendance de l'étranger qui le sçait, & que son intérêt en-

gage à multiplier les causes de cette dépendance.

Ajoutons que l'Espagnol naturellement généreux & constant, susceptible des impressions les plus fortes, tout rempli de l'idée de sa noblesse & de sa préeminence, s'est insensiblement laissé aller à cette paresse d'esprit & de corps qu'il a vû être le partage des possesseurs naturels de ces trésors dont la conquête l'avoit si fort enorgueilli. Aujourd'hui encore, il regarde l'or comme le seul bien nécessaire. Il manque de tout avec tranquilité, pourvu qu'il ait une bourse de piastres dans son coffre, un habit riche qu'il met rarement, une guittare & une épée. La femme est presque nue, les enfans sont couverts de haillons, ils n'ont point de pain, ils vivent comme ils peuvent des premiers fruits qui se présentent sous la main, en attendant un meilleur sort & l'occasion d'acheter ce dont ils ont besoin; ils en ont les moyens & cette idée leur tient lieu de tout. Jamais

l'imagination n'a mieux réalisé ses chimeres que dans le commun de ce peuple : c'est ce que l'on remarque sur tout parmi ceux qui sont établis en Amérique, dans le centre des terres, loin des villes commerçantes, où ils sont obligés d'attendre que quelques marchands leurs apportent les denrées qui leurs manquent, & dont ils ne sont jamais ample provision, ils ne songent qu'à ce qu'il faut pour le moment, l'avenir ne les inquiette pas.

Ils jouissent du triste privilége de ne rien faire dans toute son étendue & avec d'autant plus de sureté qu'ils n'ont pas à redouter que leur inaction soit regardée comme un vice. Elle ne passe pas ouvertement pour vertu, mais elle en tient lieu; elle absorbe toutes les autres qualités qui sont subordonnées à la paresse dominante. Ce défaut de l'ame qui par-tout ailleurs est foible & languissant, prend en Espagne l'activité des passions. Le desir que l'on a de ne rien faire, & d'acquérir quelque

confidération, engage à un travail dont on rougit parce qu'on le regarde comme vil; on le quitte dès que l'on a acquis un petit capital, au moyen duquel on puiffe être oifif fans courir les rifques de la mifére extrême. C'eft l'objet de l'émulation générale, la voie pour arriver à l'eftime publique; il faut n'être bon à rien pour en jouir. On fait fi peu de cas de ceux qui travaillent, qu'il n'eft pas étonnant que l'agriculture foit abandonnée, le commerce anéanti, les fabriques détruites & que tout le corps de la nation foit dans un engourdiffement univerfel, d'où nait fon indigence. Envain des richeffes fictives lui font encore illufion, tous les jours elles perdent de leur valeur, & elles finiront par avoir fi peu d'utilité en fe multipliant, que le peuple qui s'eft crû le plus opulent du monde, finira par être le plus pauvre, s'il continue de négliger les reffources réelles, d'où il tiroit fon ancienne opulence.

Ainfi le climat, la religion, la

politique, les préjugés, tout s'est accordé pour établir solidement ce systême d'inertie que le généreux Espagnol trouve si parfait & si heureux qu'il veut que toutes les créatures raisonnables qu'il présume de son sang, participent à ses avantages. Dans la crainte qu'un Etre d'extraction noble, ne soit obligé par état à des travaux utiles, mais méchaniques, il regarde comme nobles tous les enfans trouvés, aimant mieux qu'un roturier dont l'origine est inconnue jouisse des priviléges de la noblesse, que d'avoir à se reprocher qu'un enfant d'un sang noble tombe dans le vil état de la roture, & soit forcé de travailler.

Cette disposition a encore été augmentée par les maladies habituelles que les Espagnols ont contractées dans l'intempérie d'un air étranger & mal sain, & dans le commerce trop intime qu'ils ont eus avec les Indiens : * leur vigueur naturelle s'est affoiblie, l'abbatte-

* V. le T. I. de cette Hist. *Dis*. 2. §. 17.

ment du corps a passé à l'esprit ; il n'est resté à ce peuple que le souvenir de ses forces & de son ancienne activité, avec le desir de les conserver & d'en jouir, mais qui a eu d'autant moins d'effet que le Gouvernement & les loix ont en quelque sorte secondé la propagation de ce vice devenu radical. La douceur du climat qu'il habite, & la chaleur qui s'y fait sentir pendant les deux tiers de l'année, n'ont pas peu contribué à l'entretenir dans cette disposition qui auroit eu des suites bien plus funestes, si la salubrité de l'air qu'il respire n'étoit un remede continuel & toujours présent aux causes de destruction qui circulent avec son sang. On doit regarder encore la couleur des Espagnols comme un effet de l'air. Les enfans y naissent comme dans le reste de l'Europe fort blancs, & communément d'une figure agréable, mais en grandissant leur teint change d'une maniere surprenante, l'air les jaunit, le soleil les brûle & ils deviennent fort basannés, sur-

tout ceux qui ont fait quelques voyages aux Indes ; ils sont assez généralement de taille médiocre, mais bienfaits, la tête belle, les traits réguliers, les yeux vifs & spirituels, à moins que des maladies secrettes ne les rongent & ne les déforment : les femmes quoiqu'elles sortent peu sont très-brunes, mais d'ordinaire d'une figure agréable & piquante, vives & pleines d'esprit.

Elles inspirent les passions les plus fortes, mais presque toujours accompagnées de la jalousie la plus incommode. Ainsi ce sexe aimable qui domine avec une espece d'empire dans ce climat, est précipité par l'excès de son pouvoir dans un esclavage dont il ne sort jamais. On prétend qu'un Espagnol n'est pas le maitre de ne point aimer, & que cette disposition de l'ame tient tellement au phisique de son existence & à l'effet du climat, qu'il est plus difficile encore de s'y garantir des traits de l'amour que des chaleurs de l'été. C'est une sorte de fièvre endémique qui ne

cesse qu'avec la vie. Il faut qu'un Espagnol aime : sa passion peut changer d'objet, sans qu'elle diminue d'activité ; la vieillesse n'apporte que peu de changement à ses desirs & à ses gouts, il est infirme & caduque, sans cesser d'être amoureux : il aime jusqu'au dernier moment de sa vie : il se plaît à assurer une durée éternelle à sa passion; on a vû de ces amans prendre de nouveaux engagemens pour une autre vie, dans l'esperance de s'aimer pendant toute l'éternité. Quelque extravagante que soit cette idée, elle n'a cependant rien de disparate avec le caractère noble, constant & généreux de l'Espagnol; & on ne peut la regarder que comme une suite assez naturelle d'une passion d'habitude qui régne encore despotiquement sur un Etre dont les organes sont affoiblis, & la machine prête à tomber en dissolution par les excès même de cette passion.

Au commencement de notre siecle on co[illegible]oissoit en Espa-

gne une ſecte particuliere de ces amoureux en titre & par état, qui peut-être y ſubſiſte encore. On les appelloit *Embevecidos*, enivrés d'amour, ils avoient permiſſion d'étaler leurs tranſports publiquement: on ne prenoit point garde à leur contenance & à leur parure, parce que l'amour qui les poſſédoit tout-entiers leur ſervoit d'excuſe; dans les regions plus froides de l'Europe une conduite ſemblable paſſe pour une folie conſommée. Cependant leur jalouſie étoit extrême, on ne pouvoit la comparer qu'à l'excès de leur amour: elle y ſubſiſte encore, parce qu'elle tient aux effets de l'air & du climat. Les Viſigoths tranſplantés du Nord en Eſpagne, paſsèrent d'une indifférence preſque inconcevable pour les femmes, à cette jalouſie qui nous étonne; ils adoptèrent les loix & les uſages que les climats de cette nature ſemblent exiger, ſi l'incontinence des femmes qui jouiſſent de quelque liberté à Lima, à Goa, à Batavia & dans

les Indes eſt auſſi grande que les voyageurs la repréſentent.

On trouve donc dans cette partie la plus méridionale de l'Europe des mœurs nouvelles qui ont beaucoup de rapport avec celles des peuples des pays les plus chauds de la terre, parce qu'elles y ont pris naiſſance. Sans doute elles y auroient fait des progrès encore plus marqués, ſi un commerce fréquent avec des nations plus actives & plus laborieuſes, & de ſages réflexions ſur les inconvéniens qui réſultent de cette inaction vicieuſe n'engageoient le gouvernement actuel à faire des efforts pour rappeller la nation à ſes qualités primitives : elles exiſtent encore, il ne faut que les développer & les ſoutenir.

La nature qui ne ſe trompe jamais dans ſon but, ſemble avoir formé les Eſpagnols qu'elle a placé dans le plus beau climat de la terre, pour être les plus honnêtes & les plus vertueux des hommes. Ils ont eu dans tous les tems une certaine ma-

gnanimité de caractère, une noblesse dans leurs procédés, une honnêteté simple dont on retrouve encore des traits marqués dans la plus grande altération. On peut dire que la vertu est d'autant plus héréditaire à cette nation, qu'elle a souffert des révolutions plus fréquentes & plus capables de changer entierement le fond de ses mœurs : le commerce même que la position heureuse de l'Espagne l'a mis à portée de faire de bonne heure avec toutes les nations connues n'a jamais alteré sa bonne foi ; ce que l'on doit regarder comla pierre de touche de l'honnêteté naturelle de ses habitans.

Si nous remontons au tems où les Carthaginois vinrent porter le ravage & la désolation dans ces contrées, si nous les considerons, sous l'empire des Romains, la tirannie des Goths, & le despotisme féroce des Maures Africains, nous voyons que ce mêlange monstrueux de mœurs & de coutumes étrangeres & barbares, a cedé à la noblesse &

à la beauté d'origine des mœurs Espagnoles. Elles se sont teintes de couleurs étrangeres, elles ont donné dans l'enflure Orientale, mais la probité, la grandeur d'ame, l'héroïsme n'y ont jamais été anéantis. La superstition même qui a plus dominé dans ce pays que dans aucun autre, n'y a pas fait les ravages qu'elle auroit dû y exciter : le flegme des Espagnols en l'adoptant par principe de religion, a toujours éteint au moins en partie le feu qu'elle auroit allumé en tout autre état.

Le plus grand malheur des Espagnols vient de ce qui a causé l'envie de toutes les autres nations, de la découverte du nouveau monde : l'or du Pérou comme nous l'avons dit plus haut, a totalement changé la face de ce beau pays, & causé sa dépopulation. L'Espagnol naturellement porté à la belle gloire, ne s'est trompé que sur les moyens de la placer & d'en jouir ; il a cru s'acquérir une espece d'empire universel en forçant tout le reste des hom-

mes à le servir, sous la condition de partager avec lui ses trésors, il s'est arrêté à ces idées qui l'ont séduit, sans le corrompre : il est tombé dans un état d'inertie, où il a perdu la force de son tempérament, son goût pour les exercices militaires, son courage à supporter les peines de la guerre & à en braver les dangers ; cette infanterie Espagnole qui étoit la premiere de l'Europe n'existe plus. Je ne parle ici que de la nation considérée en corps : les particuliers sont encore braves, honnêtes, sages, désintéressés, constans aux devoirs de l'humanité & de la vertu, bons sujets, fidèles amis, on retrouve en eux, toutes les anciennes qualités qui les ont toujours rendus recommandables : mais l'intérêt national qui les unissoit autrefois n'a plus aucune force ; si on le fait revivre on rendra bientôt cette nation à sa vertu d'origine. Il faut la tirer de l'indolence générale où elle est plongée, la restraindre à trouver dans son propre

pays, les seules richesses sur lesquelles elle doive compter & qui lui soient essentiellement nécessaires. C'est un grand ouvrage à entreprendre, il n'y a que le Souverain qui par des loix sages, une attention exacte à les maintenir, & son exemple, puisse ranimer le feu de ces vertus étouffé sous tant de matières étrangères. La nation est son bien, c'est à lui à la mettre en valeur; les particuliers n'y sont pas assez intéressés pour se porter d'eux-mêmes aux efforts nécessaires pour réussir dans un projet aussi grand.

La nation Portugaise passe pour être brave & spirituelle, quoiqu'elle vive dans une inaction que l'on ne peut comparer qu'à celle des Espagnols. On croiroit delà qu'ils se ressemblent; cependant on dit ordinairement que pour prendre une idée juste du caractère des Portugais, il n'y a qu'à retrancher toutes les bonnes qualités de celui des Espagnols; sans doute qu'il y a beaucoup d'exception à faire dans cette proposition générale.

La dépopulation met plus de reſſemblance entre ces deux régions voiſines, non par un vice local ou par l'effet de quelque intempérie ; car le Portugal eſt peut-être le pays de la terre le plus propre à la propagation de l'eſpèce humaine. Le ciel y eſt conſtamment ſerein, le ſol eſt naturellement fertile & bien arroſé, l'air y eſt pur & n'eſt point expoſé à ces viciſſitudes qui contrarient la Nature dans ſes productions. Ce défaut de population vient de l'eſprit du gouvernement, & de la révolution qu'a cauſée en Portugal comme en Eſpagne l'or du nouveau monde.

Il eſt permis à chaque propriétaire de laiſſer ſes champs en friche, & le gouvernement n'a aucune attention à maintenir l'agriculture ni à l'encourager. Or comme partout le ſoin de la culture des terres eſt à-peu-près la meſure de la population, il n'eſt pas étonnant qu'elle diminue tous les jours dans un pays où depuis plus de deux ſiècles, l'or

ſuffit à tout, où l'on ne ſeme ni on ne recueille; où la nation voit tranquillement les étrangers faire tout ſon commerce, & s'enrichir à ſes dépens, où cet abus a ſi bien paſſé en ſyſtème, qu'il faudroit changer l'ordre des choſes & en venir à une révolution peut-être dangereuſe, pour établir des manufactures, forcer les nationnaux à devenir cultivateurs, & à trouver autour d'eux & dans le ſol qu'ils habitent les denrées de néceſſité première, pour ſe paſſer des étrangers qui les ruinent.

Les Anglois ont ce privilège excluſif depuis plus d'un ſiècle; Cromwel fit avec les Portugais un traité de commerce par lequel l'Angleterre à l'excluſion de tous les autres peuples commerçans devoit leur fournir des grains, des draps, des toiles, & toutes ſortes d'ouvrages d'induſtrie. Ainſi ils ont forgé avec l'or des Indes la chaîne ſous laquelle ils ſont aſſujettis, ſans qu'il leur ſoit encore venu en idée de s'en débarraſſer, en ouvrant leurs ports

aux autres nations & les admettant à la concurrence. Par un renverſement étrange de l'ordre naturel, c'eſt le climat de l'Angleterre, ſes faiſons & ſon air épais qui règlent la ſubſiſtance des Portugais & leur aiſance, puiſque c'eſt là que ſe font leurs moiſſons & leurs étoffes; comme c'eſt pour les Anglois que ſe font les vins en Portugal, eux ſeuls ayant le droit d'en exporter, & étant les maîtres d'en fixer le prix. Cette eſpèce d'arrangement eſt un phénomène dans l'ordre politique & un effet ſingulier de la richeſſe des Portugais qui les a réduit à une pauvreté réelle, & ſous l'eſclavage volontaire d'une nation naturellement moins opulente, mais bien plus active & plus induſtrieuſe, & dès-lors plus puiſſante & plus riche.

Les provinces méridionales de France, quoique ſous une latitude plus avancée au nord, jouiſſent en beaucoup d'endroits d'une température auſſi douce & d'un air auſſi chaud que l'Eſpagne; les qualités du

terroir des deux régions ont même beaucoup de rapport à en juger par leurs productions; mais elles sont habitées par un peuple vif, laborieux & entreprenant. Il est moins constant dans ses idées & sa conduite, que ses voisins, ce que l'on doit attribuer au ton général de la nation, & à ses usages qui changent au moins à chaque génération. Le François tout-à-fait différent des peuples énervés des climats les plus riches & les plus fertiles du monde, semble mettre l'essence du bonheur dans le mouvement, l'action & le changement; l'uniformité est pour lui la source du plus grand de tous les maux, de l'ennui; chaque jour il imagine de nouveaux moyens de l'éloigner, & à son exemple d'autres peuples aussi actifs que lui, mais qui n'ont pas autant de ressources dans l'imagination, adoptent avec empressement ces variations qui d'abord leurs paroissent ridicules, & qu'ils finissent par regarder comme une

preuve de goût & d'eſprit. Quelques Auteurs célèbres ont crû trouver les cauſes de ce caractère dominant dans les qualités indéciſes de l'atmoſphère où vivent les François, dans le paſſage fréquent du chaud au froid dans toutes les ſaiſons de l'année. Il eſt certain que cette cauſe peut influer ſur les tempérammens à la conſtitution deſquels les mœurs générales tiennent beaucoup ; mais ils ne peuvent pas diſconvenir que le goût habituel de la nation, ſes loix, ſon gouvernement, & la ſituation de ſes provinces ne contribuent à cette variété, autant que les viciſſitudes de l'air. Nous traiterons plus au long de ces cauſes en parlant de la température dominante dans les régions ſituées au milieu de l'Europe.



§ III.

Italie Méridionale.

En ſuivant notre ordre de diviſion, nous avons à parcourir d'abord l'Italie méridionale. Quoique la côte de Gênes ſoit à ſon couchant, on peut mettre le peu d'eſpace qu'elle occupe au rang des pays les plus chauds de l'Europe; les Alpes & l'Apennin la garantiſſent des vents de nord & de nord-oueſt qui ſont les plus froids: les vents d'eſt peuvent s'y faire ſentir quelquefois, mais ceux qui y dominent ſont de ſud & d'oueſt. Cependant la diſpoſition de l'air eſt en général aſſez ſaine pour ceux qui y ſont habitués, ce que l'on doit attribuer à la ſéchereſſe naturelle du terrein. Si le ſol étoit plus gras & plus humide, l'air ne pourroit qu'y être mal ſain: on en juge par la ville d'Albenga & ſon territoire qui eſt la partie la plus fertile & la mieux

cultivée de la riviere de Ponent; mais comme elle est dans une plaine resserrée par les montagnes, que son territoire arrosé par les eaux qui y coulent des hauteurs voisines est toujours humecté & fort gras, l'air y est regardé comme nuisible à la santé, & souvent on s'y ressent de ses effets dangereux. Toute la côte d'Italie, de Nice à Sarzane est hérissée de rochers; cependant son aspect est agréable & varié par la quantité d'oliviers, de vignes, de figuiers & de mûriers que l'on a plantés partout où l'on a trouvé assez de terre. Les maisons de campagne des nobles Génois & leurs jardins en terrasse, remplis de bosquets d'orangers, décorés de belles palissades de myrthes & de lauriers, arrosés d'eaux abondantes & pures sont un séjour agréable où l'on jouit des douceurs du printems pendant une grande partie de l'année, sans être incommodé d'aucune intempérie, au moins dans les situations élevées au-dessus du niveau de la mer, car pour peu que

que le terrein soit plat comme est celui de Cornigliano, la température n'est plus égale ; une humidité mal-saine que les vents du sud & d'ouest font refluer de la mer dans les habitations & sur les terres en rendent le séjour pernicieux.

Les chaleurs doivent être très-vives & même incommodes à Gênes pendant l'été ; il n'y a point de ville au monde dont les bâtimens soient plus élevés & les rues plus étroites, & si la police n'avoit pas soin de les tenir d'une grande propreté les maladies contagieuses y seroient peut-être aussi fréquentes qu'à Constantinople : mais comme les Magistrats chargés de ce détail sont fort attentifs à ce que leurs ordres soient exécutés, on ne s'y plaint pas de l'intempérie de l'air, même dans les quartiers les plus bas & les plus voisins de la mer : pour les quartiers plus élevés tels que celui de Carignan, il y a presque toujours un mouvement sensible dans l'air qui y entretient une fraicheur agréable. Dans

toute la ville l'usage des terrasses & des toits plats où chacun, suivant son état, va respirer le soir un air plus frais, contribue à la santé des habitans. D'ailleurs le pays produit beaucoup d'oranges, de citrons & d'autres fruits dont on fait une grande consommation sur tout dans les tems chauds, ce qui ne peut être que fort sain.

Toute la côte de Gênes, tant au levant qu'au couchant, est fort peuplée : il n'en est pas de même de l'intérieur des terres : quoiqu'elles soient très-montueuses, elles pourroient avoir beaucoup plus d'habitans & fournir assez de denrées pour leur nourriture. Toute la montagne de Gênes à Novi est recouverte d'une couche épaisse de terre végétale, qui n'est point aride ; on trouve des sources jusqu'aux sommets les plus élevés ; la plus grande partie en est abandonnée, à peine y voit-on paître quelque bétail de loin en loin. L'air qui est plus froid que sur la côte de Gênes y est aussi plus sain.

les hommes y ſont plus robuſtes ; c'eſt la patrie de ces anciens Liguriens qui réſiſtèrent ſi longtems à la puiſſance Romaine qui ne put les ſubjuguer qu'en détruiſant les forêts dans leſquelles ils combattirent ſi courageuſement pour leur liberté. En y mettant le feu, on leur ôta, dit l'hiſtorien Romain, toute reſſource; on les déſarma, & à peine leur laiſſa-t-on aſſez de fer pour cultiver leurs terres. Elles étoient donc en valeur, & produiſoient aſſez de fruits pour la nourriture d'un peuple nombreux. Il ne faut que voir ce pays pour être perſuadé qu'il eſt ſuſceptible d'une meilleure culture & d'une plus grande population.

La température du reſte de la côte de l'Italie de Sarzane à Terracine de l'oueſt au midi, eſt plus chaude que froide, plus ou moins ſaine, relativement aux qualités du ſol : plus il eſt humide & naturellement fertile, plus il envoye dans l'atmoſphère d'exhalaiſons dangereuſes. La plaine qui s'étend de Piſe

à la mer, si agréable à habiter pendant l'hiver, où l'on jouit d'une température délicieuse, où la végétation n'est jamais interrompue, est un séjour mortel pendant les chaleurs de la belle saison. Son atmosphère est alors chargée de vapeurs pestilentielles qui s'élèvent d'un sol humecté par les pluies du printems & d'une quantité de végétaux pourris, dont l'action du Soleil accélère la dissolution. On trouve encore dans ce canton plusieurs sources d'eaux sulfureuses & chaudes qui annoncent que la terre y renferme dans son sein un principe de fermentation fort actif qui secondé par la chaleur du Soleil, occasionne un mouvement extraordinaire à sa surface : elle se dissout, se divise & répand ses parties les plus atténuées dans l'air dont tant de matières étrangères diminuent la fluidité, le ressort, & la légéreté, le rendent stagnant & dès-lors d'autant plus dangereux qu'il se corrompt plus aisément.

On ne se plaint pas à Livourne de

cette intempérie; le ſoin que l'on a de cultiver les terres des environs toujours couvertes de plantes utiles, deſtinées au rafraichiſſement des vaiſſeaux qui entrent ſans ceſſe dans ſon port : ſa population nombreuſe & le grand mouvement qui s'y fait, ſont très-capables de changer les qualités de l'air & même de contribuer à ſa ſalubrité; quoique la ville manque de bonnes eaux qu'il y faut apporter de loin, qu'elle ſoit environronnée de petits marais à peu de diſtance, & que dans ſon enceinte elle renferme pluſieurs canaux qui n'étant pas toujours également remplis doivent envoyer dans l'air beaucoup d'exhalaiſons nuiſibles à ſa pureté. Mais il ſemble que le grand commerce de cette ville qui occupe & intéreſſe tous ſes habitans, ne leur permette pas de s'occuper ni même de reſſentir ce que les effets de l'intempérie peuvent avoir de fâcheux. Ce peuple eſt compoſé de gens de toutes les nations commerçantes de l'Europe que le Grand Duc Ferdinand I. y attira lorſ-

qu'il fit bâtir la ville, dont il y favorisa l'établissement, & de plus de quinze mille Juifs Espagnols & Portugais qu'il y reçut lorsqu'ils furent chassés d'Espagne. Ce sont eux sur-tout qui y ont établi un commerce opulent & l'industrie qui le soutient. Hors du grand port de Livourne on voit en pleine mer deux tours isolées, dans l'une desquelles est une source abondante d'eau fraiche où les vaisseaux vont s'en pourvoir; bienfait précieux de la Nature, dans un pays où les bonnes eaux sont si rares.

En continuant de suivre cette côte de l'ouest à l'est par le sud, on trouve beaucoup de terres fertiles cultivées & en général assez peuplées, quoique la bonté de l'air ne réponde pas à sa douceur & à l'égalité de la température : ce qui est cause qu'il faut changer souvent les garnisons de Piombino, Portolongone, Orbitello & des autres places maritimes de cette contrée : elles y contractent par un trop long séjour des mala-

dies qui les détruisent. A Civita-Vecchia, l'air n'est pas aussi sain encore que sur les côtes de Toscane. Le peu de soin que l'on a de cultiver les terres de la campagne de Rome, les marais qui se forment partout & qui s'étendent de plus en plus ; les productions abondantes d'un sol naturellement fertile, qui ne croissent que pour se pourrir & former une couche plus épaisse & plus abondante en exhalaisons fétides, sont les causes naturelles de cette intempérie dont on pourroit beaucoup diminuer les effets, s'il étoit possible de peupler ces campagnes désertes, de faciliter l'écoulement des eaux qui les inondent, & de les renouveller par la culture.

Le territoire d'Ostie autrefois si peuplé n'est plus habitable, l'air y est pestilentiel pendant les deux tiers de l'année. Cette ville qui avoit le port le plus fréquenté des Romains & des nations qui répondoient à leur empire, est actuellement éloignée de la mer de plus d'un mille, ainsi

que l'on en peut juger par la tour du fanal, & le contour du bassin de l'ancien port dont les vestiges se reconnoissent encore. Les sables & les terres que le Tibre entraîne dans son cours & dépose à son embouchure dans la mer, ont formé un terrein nouveau plus élevé que l'ancien qui a fermé une de ses bouches & retréci l'autre au point qu'il faut des soins & des travaux presque continuels pour rendre navigable le canal par lequel il coule de Porto à la mer : si cette issue continue à s'embarrasser, ses eaux en refluant produiront nécessairement une inondation qui couvrira toutes les terres basses qui sont entre Rome & Ostie & dont les effluences pourront devenir aussi dangereuses que celles des marais pontins.

Ces marais couvrent une campagne qui fut autrefois très-fertile & peuplée de plus de trente, tant villes que bourgades habitées par une tribu Romaine dont il ne reste plus aucun vestige. On conjecture que

tout ce pays fut bouleversé par un tremblement de terre dans le cinquième ou le sixième siècle de la République Romaine. Des phénomènes de cette espèce plus récens, donnent de la vraisemblance à cette opinion. Le bourg de Tripergolé, près de Pouzzols, fut englouti & toute la face de son territoire changée par des tremblemens de terre, & une éruption de feux souterrains qui ne durèrent pas plus de vingt-quatre heures au mois de Septembre 1538; il n'en reste pas aujourd'hui la moindre trace, une colline qui s'éleva dans ce grand bouleversement subsiste encore telle qu'elle sortit du sein ardent de la terre. Il est donc très-probable que le cours des rivieres de la campagne Pontine fut alors interrompu, qu'elles se répandirent dans les terres, où les eaux de la mer firent en même tems une irruption. Peut être ce mouvement changea-t-il la qualité de ces eaux qui sont actuellement corrompues à leur source même; celles de la riviere

appellée *il Portatore*, rendent une odeur âcre & fétide en sortant des rochers vis-à-vis de *Case-Nuove*, entre Velletri & Piperno : elles sont abondantes & couvertes de bouillons d'une écume jaune qui semble produite par des matieres animales en putréfaction, tant l'odeur qu'elle exhale est mauvaise. Toute cette partie de la campagne de Rome est inhabitée & réellement inhabitable par l'intempérie continuelle qui y règne : les vapeurs & les exhalaisons qui sortent de ces marais sont si abondantes & si nuisibles que le froid même de l'hiver interrompt à peine leurs effets. Le reste de la côte de Terracine à Gayette & même jusqu'au Cap de Misène, quoique mieux cultivé, n'est pas aussi peuplé qu'il devroit l'être. L'air y est mal sain presque par-tout, on s'en plaint à Fondi, même à Gayette, quoique cette place située sur une pointe élevée & avancée de tous côtés dans la mer soit exposée à tous les vents, même à ceux de nord-ouest qui quelquefois y sont

très-froids. Cela n'empêche pas que la campagne voisine ne présente partout le spectacle de la fertilité & de l'abondance. Les productions sont belles, la douceur du climat fait que les orangers, les myrthes, les jasmins & les lauriers croissent partout en plein air. Il ya même quelques endroits sur cette côte, dont le sol plus élevé & plus sec, & l'atmosphère rafraichie par les vents de nord & d'est qui s'échappent par les gorges des montagnes voisines, jouissent d'une température plus saine quoique moins égale.

C'est sur-tout de Cumes à Pouzzols que la dépopulation annonce les effets d'une intempérie constante. Ce pays, autrefois si peuplé, à en juger par la quantité de ruines de palais, de temples, & d'autres édifices, est presque totalement désert à présent. Les chaleurs y sont fort vives, & pendant plus de six mois de l'année les exhalaisons qui s'élèvent de toutes parts du sein de la terre & de différentes petites souffrieres que les

habitans appellent *moffettes*, ſe répandent dans l'air, le rendent ſtagnant & ſi dangereux qu'il n'eſt pas permis alors, ſur-tout aux étrangers, de le reſpirer impunément. On m'a fait voir dans ce pays la maiſon qu'avoit occupé un Anglois, qui charmé de l'heureuſe ſituation du village de Bauli au-deſſus du Cap de Misène, de la beauté de la campagne des environs & ſurtout de cette portion que l'on appelle *Champs-Éliſées*, avoit réſolu de s'y établir. Il regarda ce qu'on lui dit des dangers de l'air comme un préjugé populaire. Pour s'y accoutumer il vint habiter ſa maiſon pendant l'hiver, il s'y trouva bien; mais il voulut en vain lutter contre les chaleurs de l'été, & les effets de l'air dans cette ſaiſon, il en fut la victime, il ne conſentit à ſe faire tranſporter à Naples que lorſqu'il étoit moribond, & il n'étoit plus tems. Il ne reſte dans tout ce canton que les ſeuls habitans que leur peu d'aiſance, & le ſoin de cultiver quelques vignes, des jardins,

& des plantations de figuiers qui fournissent à leur subsistance y attachent constamment. La chaleur doit être encore plus étouffante dans quelques villages situés entre les montagnes ; mais comme ils sont tous arrosés de sources abondantes, l'air ne passe pas pour y être aussi pernicieux. La quantité d'eaux chaudes, sulfureuses & minérales qu'on trouve communément dans tous ces environs, prouve qu'il y a un feu continuel allumé dans le sein de cette terre qui excite la grande évaporation qui s'y fait, & qui charge l'atmosphère d'exhalaisons chaudes & seches. Cependant il est possible de s'y habituer, car la race des hommes de ce pays est ordinairement grande & forte, les femmes y sont bien faites & ont les traits assez réguliers; les enfans sont beaux & lestes, dès le mois de Mars ils sont presque nuds, leurs meres ne sont guères mieux habillées, & comme ils sont toujours à l'air ils ont le teint fort brun, sans cependant avoir les traits durs & grossiers; il ne paroît pas

que l'on y soit sujet à d'autres maladies habituelles que celles qui sont le fruit de cette sorte d'intempérance aussi commune dans ces cantons que dans aucune autre province méridionale de l'Europe. Tous ces gens-là sont d'une misere extrême & volontaire parce qu'ils fuyent le travail ; il ne paroît pas même qu'ils ayent jamais eu aucun principe de mœurs : aussi la corruption occasionnée par le desir de gagner quelque argent sans peine, y est-elle portée à un excès dont il faut être témoin pour le croire.

Je ne dis rien de la beauté du Ciel & de la salubrité de l'air de Naples : ces avantages sont connus & constans, cette ville est dans la plus belle situation de l'Europe, & peut-être du monde. Quelquefois les chaleurs y sont si vives dans les mois de Juillet & d'Août, que le peuple même est obligé d'y rester dans une inaction totale, mais il est rare qu'elles y causent de ces intempéries si fréquentes dans d'autres contrées de l'Italie méridionale.

L'extrémité de cette grande presqu'Isle qui s'étend de Naples au détroit qui la sépare de la Sicile, est en général fertile & peuplée, on en tire d'excellens chevaux, du beau bétail, des vins, des grains & des fruits de toute espèce, & l'air y est sain pour ceux qui y sont habitués; il n'en est pas de même pour les étrangers qui se livrent trop à la jouissance des avantages de ces pays délicieux en comparaison des régions de l'Europe plus avancées au nord; sur-tout lorsqu'ils sont obligés à quelques travaux pénibles, à de longues marches, à des peines d'esprit & de corps pendant les chaleurs de l'été. C'est en partie à ces causes qu'il faut attribuer le peu de succès qu'eurent les François sous les regnes de Charles VIII & de Louis XII, lorsqu'ils voulurent porter leurs armes dans les parties méridionales du royaume de Naples, ou conserver les conquêtes qu'ils y avoient faites. Les Espagnols accoutumés à une température à peu-près égale, & à se précautionner à

propos contre les ardeurs du soleil de l'été, ménageoient leurs forces & leurs ressources, tandis que la valeur active des François bien loin de les garantir des maladies qui se mirent dans leur armée, & sous lesquelles les chefs & les soldats succomboient également, ne faisoit qu'en augmenter les funestes effets. C'est dans ce même pays que les Carthaginois qui sous la conduite d'Annibal sembloient destinés à donner la loi à toute l'Europe, s'énervèrent & cédèrent enfin à la puissante destinée de Rome : ils trouvèrent la cause de leur perte autant dans les délices de Capoüe, que dans la sécurité où ils étoient devant un ennemi qu'ils croyoient sans ressource.

Ce n'est pas la beauté du climat, & la salubrité de l'air qui ont donné lieu à ce proverbe, que Naples est un Paradis habité par des démons & que son peuple est le plus grossier & le plus méchant de la terre ; d'autres causes ont produit cet effet qui n'est encore que trop sensible, malgré les

ſoins que ſe donnent depuis quelques années des Miniſtres ſages, actifs & vigilans pour réformer le corps de la nation, & l'aſſujettir à des principes conſtans d'honnêteté & d'amour pour le travail ; cette dépravation vient de loin, il faut en chercher les cauſes dans les gouvernemens divers auxquels il a été ſoumis. Cette belle partie de l'Europe a fait l'objet de l'ambition de tous les conquérans, & ſes délices les ont tous énervés : elle a été ſujette à tant de révolutions, habitée par tant de peuples différens, dont la partie la plus mépriſable s'y eſt fixée, qu'il faut moins s'étonner de tout ce que l'on y voit encore de vicieux & de révoltant. Le fond de la nation a été originairement de Grecs, & il ſeroit aiſé de prouver par les monumens, que les uſages étoient les mêmes à Naples qu'à Athênes, & les Grecs dans leurs plus beaux tems n'eurent jamais de mœurs publiques. Les Romains vinrent enſuite y établir le ſejour de leurs plai-

ſirs & de leurs excès en tout genre; ce fut là où Tibère vint cacher les déſordres de ſa vie, que l'infâme Néron donna un libre cours à ſa folie, & qu'il oſa faire aſſaſſiner ſa mere. Les Vandales qui leur ſuccédèrent, accoutumèrent à la cruauté un peuple avili, plongé dans les délices & qui n'en fut que plus méchant. Après eux les Sarraſins ravagèrent les mêmes provinces où ils firent des établiſſemens: ils mêlèrent leur ſang avec les naturels du pays, ils entèrent ſur des plans favorables, la mauvaiſe foi, l'irreligion & tous les vices de l'Afrique. Les avanturiers Normans qui les chaſsèrent, les Princes qui leur ſuccédèrent & qui ne furent preſque jamais paiſibles poſſeſſeurs de leur couronne, y laiſsèrent le germe de ces factions continuelles qui ont agité ce peuple juſqu'à nos jours, & dont la licence avoit autorité & entretenu tous ces vices. Ils commencent à s'éteindre, on ne les reconnoît plus ſur-tout dans la bonne bourgeoiſie, dans ce qu'on

appelle à Naples *la civilita* où l'on remarque des mœurs, de l'inclination pour les arts & les ſciences, & les plus heureuſes diſpoſitions à contribuer à la gloire & au bonheur de l'Etat; la nobleſſe paroît avoir renoncé à ſon goût pour les révolutions & quitté l'eſprit de parti dont les avantages ne ſont que chimériques & les maux très-réels. Mais le peuple eſt encore à-peu-près le même : ſa religion n'eſt encore qu'une ſuperſtition aveugle & brutale ſur laquelle il ſemble qu'on n'oſe l'éclairer : il n'a point encore de mœurs, il ne connoit que ſon intérêt; il eſt groſſier, hardi, & cependant peu à craindre, parce qu'il n'a point d'idées, & que la moindre réſiſtance le rebute, & le décourage; il ne peut être qu'un inſtrument dangereux. Il ne faut qu'examiner les enfans de cet ordre pour juger de ce qu'ils feront un jour; dès qu'ils peuvent marcher & courir ſeuls, ils bravent avec intrépidité tous les dangers de cet âge, ils ont le regard dur

& assuré : c'est un spectacle singulier que de les voir dans le tems que la mer est agitée se jetter dans les flots, & tacher de prendre les poissons qui sautent à la surface de l'eau & qu'ils disputent aux oiseaux de proie qui les poursuivent. On conçoit qu'il est difficile d'assouplir un peuple de cette espèce, qui ne connoit que l'intérêt du moment, qui ne paroit aimer le gouvernement actuel, que parce qu'il travaille à le gagner en lui faisant du bien. On aura plus de peine encore d'y établir le goût pour le commerce, l'agriculture & les arts : la chaleur enerve les corps & la nonchalance est un vice du climat. Ce sont ces causes phisiques, toujours renaissantes, qui sont les plus difficiles à surmonter, & qui ont enseveli les plus belles parties de l'Europe méridionale sous les ruines de leur luxe & de leurs voluptés.

Si nous quittons les côtes pour pénétrer dans l'intérieur des terres nous n'y trouvons plus une température aussi égale & aussi douce, les

vents du Nord s'y font souvent sentir, & donnent une idée de ces variations subites du chaud au froid auxquelles sont exposées toutes les régions situées dans la Zone temperée, depuis le 41e. degré de latitude environ jusqu'à ce qu'on arrive aux climats où le froid domine constamment, où l'on ne sent l'action de la chaleur que pendant un court espace de l'année, dans les longs jours qui sont à peine interrompus par une absence momentanée du soleil, quand il ne reste pas visible sur l'horison pendant plusieurs semaines de suite.

Quoique la ville de Rome ne soit qu'au 41e. degré 54 minutes, quelquefois on y éprouve des froids très-piquants : ils durent peu parce que les vents du Nord n'y sont pas constans, & que le sol sulfureux, leger, & naturellement chaud ne conserve pas long-tems les effets de la gelée. Mais le Tibre qui fut glacé du tems d'Horace l'a été en 1709 & en 1740, il se passe peu d'hivers que les fontaines ne soient hérissées de glaçons

aſſez gros mais peu compacts & qui ne durent quelques jours que dans les endroits tournés au Nord, & où le ſoleil ne pénétre pas : il n'eſt pas rare de voir de la glace ſur les bords du Tibre. Ces froids ſe font ſentir dans les mois de Décembre & de Janvier, ainſi on a regardé comme un phénomène extraordinaire, qu'au mois de Mars 1768, il y ait eu de la neige pendant vingt-quatre heures de ſuite, & que les gelées ayent été aſſez fortes & le froid vif & piquant du trois au neuf du même mois. Relativement à Rome cette température ſemble alors être le partage des ſeules montagnes de l'Ombrie dont les ſommets ſont chargés de neige juſqu'à la fin de Mars; j'ai vû dans les jardins de cette ville, à la campagne & ſur les montagnes des environs les premieres fleurs paroître dès le mois de Janvier; la gelée y eſt ſi peu forte que jamais la végétation n'y eſt interrompue, on tranſplante & on ſeme la chicorée & la laitue dans tous les mois de l'an-

née. Ces obſervations donnent lieu de croire que le climat de Rome par rapport au chaud & au froid eſt le même qu'il a toujours été depuis que les forêts dont le pays étoit originairement couvert ont été coupées, ce qui remonte à une très-haute antiquité. Quant à l'intempérie qui domine d'une maniere ſi ſenſible dans toute la campagne de Rome, elle eſt beaucoup plus moderne. Toute cette vaſte étendue de terrein que l'on pouvoit regarder comme une ville continuée dans un eſpace de plus de quarante mille, ſi l'on s'en rapporte aux reſtes de conſtructions de toute eſpece & de monumens publics, dont elle eſt encore couverte, eſt aujourd'hui, pour ainſi dire, déſerte & inculte. Quelques villages peu conſidérables & très éloignés les uns des autres, quelques maiſons de cultivateurs la plupart inhabitées & en ruine, des terres abandonnées, couvertes de ronces & d'une herbe épaiſſe & inutile, des eaux négligées qui ſe raſſemblent dans les terres

basses où elles forment d'espace en espace de petits marais; un sol dont la fertilité naturelle perce à travers l'extérieur de la négligence & de la misere; tel est le spectacle qu'offre en général la campagne de Rome, & qui rend en quelque sorte visible la cause de l'intempérie qui y domine, dont les effets se font sentir par-tout, si l'on en excepte les environs des lieux les plus peuplés où la nécessité de vivre oblige de mettre quelques terres en valeur; ils sont si sensibles sur-tout en été que plusieurs terreins bas des environs de Rome sont regardés comme inhabitables. L'atmosphère y est alors chargée d'une abondance d'exhalaisons nuisibles, qui une fois sorties du sein de la terre & de cette quantité de végétaux desséchés & pourris dont elle est couverte y circulent à une certaine hauteur, jusqu'à ce qu'un vent impétueux les dissipe, ou que les pluies les entraînent dans leur chute & en purifient la masse de l'air.

Dans la plaine qui est entre Rome &

& Tivoli, on trouve dans les eaux des lacs sulfureux, & celles du ruisseau de l'Albula, une cause plus visible de l'intempérie qui doit y régner. Le lac principal d'où sortent ces eaux est à plus de deux mille de la montagne de Tivoli, & le ruisseau parcourt en serpentant une partie de la plaine du nord au sud jusqu'à ce qu'il se jette dans le Téverone. Ses eaux sont si fétides qu'en toute saison, excepté dans la plus froide, elles répandent leur odeur à plus d'une demi-lieue de leur cours, sous la direction du vent, ainsi qu'on l'éprouve dès le mois d'Avril. L'infection doit être beaucoup plus grande dans les chaleurs des mois de Juillet & d'Août, & toute la plaine doit s'en ressentir. Ces eaux sont blanchâtres & épaisses, chargées de beaucoup de nitre & de souffre dont elles déposent une partie sur le bord de leur canal. Le petit lac d'où elles sortent sans avoir une chaleur sensible est agité par une fermentation continuelle, on

voit ses bouillonnemens, & des lames d'eau s'élever perpendiculairement à plus d'un pied au-dessus de la surface : on n'est pas aussi incommodé de son odeur que de celle du ruisseau qu'il entretient, ce que l'on peut attribuer à sa grande profondeur & au mouvement où il est : le voisinage de Tivoli est cause que les terres qui l'environnent naturellement très-fertiles, sont bien cultivées jusqu'au pied de la montagne.

La petite ville de Tivoli jouit toujours de la salubrité de l'air, & de la bonté des eaux qui la rendoient recommandable aux anciens Romains ; elle est située sur une montagne qui fait partie de l'Apennin, dont les sommets unis forment une plaine qui s'étend assez loin & sur laquelle coule le Téverone. Ce terrein fort élevé, arrosé d'eaux pures & fraîches, est souvent battu des vents du nord qui y causent des rhumes épidémiques très-dangereux. Les Romains qui étoient attachés aux agrémens de ce séjour & qui vouloient se

garantir des ſuites incommodes du froid, imaginèrent de bâtir à Tivoli un petit Temple à la Déeſſe *Tuſſis*, qui ſubſiſte encore aujourd'hui, comme ils en avoient à Rome conſacré un à la fiévre. On ne ſçait pas ſi cet acte de dévotion contribua à diminuer les rhumes. On avoit rétabli cet oratoire antique, & la religion chrétienne l'avoit conſacré ſous le nom de la *Madona della Toſſe*, mais de nos jours on a fait démolir l'autel & ſupprimer un culte que l'on a cru ſuperſtitieux. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que l'air de Tivoli eſt toujours vif & pur, toujours frais & ſouvent froid.

Il en eſt de même de Fraſcati, autre ſéjour célèbre chez les Romains de tous les tems, & beaucoup plus fréquenté à préſent que Tivoli. L'air quoique fort ſain y eſt plus doux, les vents du nord s'y font moins ſentir. Fraſcati en eſt garanti en partie par les hauteurs voiſines qui ne laiſſent un libre accès qu'aux vents d'Eſt. Le terrein eſt beaucoup moins

élevé que celui de Tivoli. On s'eſt contenté de bâtir ſur le penchant de la montagne : on a abandonné le ſommet, dont la température feroit froide, & trop expoſée aux vents : il en coule une quantité de ſources d'eau vive, qui fourniſſent autant à l'agrément qu'à l'utilité de toutes les belles maiſons de campagne que l'on voit ſur les côteaux, aux environs de cette petite ville.

La température de ces lieux étant la même de nos jours qu'elle l'étoit il y a vingt ſiecles, parce qu'ils ſont également cultivés & peuplés ; il eſt à croire que celle de la campagne de Rome feroit la même que lorſqu'elle étoit habitée par un peuple nombreux, ſi elle n'étoit pas abſolument abandonnée. Les riches Romains ſe retiroient à la campagne pendant l'été, & c'étoit alors comme aujourd'hui le petit nombre, ceux ſeulement qui étoient en état d'aller jouir des douceurs d'un air plus pur & plus frais, & de ſe ſouſtraire au tumulte de la ville & aux

embarras des affaires. Les villes & les campagnes reſtoient également peuplées. Les terres les plus voiſines de Rome & qui faiſoient la portion la plus chere des poſſeſſions de ce peuple ſouverain étoient dans toute leur valeur: il ne faut pas croire que les chaleurs y fuſſent alors moins vives qu'elles le ſont à préſent; c'étoit ſans doute la même choſe; mais on ne les redoutoit pas comme de nos jours, elles ne ſuſpendoient pas les travaux, & toute eſpece d'occupations. C'eſt donc moins à un vice attaché à ce climat qu'à la négligence de ſes poſſeſſeurs actuels qu'il faut en attribuer l'intempérie. Le gouvernement même qui eſt le plus intéreſſé à remettre la culture des terres en vigueur, & à bannir ces idées populaires de danger, les entretient par le crédit qu'il leur donne, & par les obſtacles qu'il oppoſe à l'induſtrie des cultivateurs; en les décourageant tout à fait, ne leur laiſſant aucune eſperance de jouir du fruit de leurs travaux & de

s'assurer un meilleur sort. Ils sont obligés de transporter leurs grains à Rome, & de les vendre au prix fixé par les Ministres, qui est toujours au-dessous de celui qu'ils en tireroient d'une vente libre. Il n'en faut pas tant pour jetter dans l'inaction un peuple lâche, paresseux & vindicatif, qui croit se vanger de la gêne où on le tient, en se laissant aller à l'indigence pour y réduire autant qu'il dépend de lui les auteurs de sa misere, ou s'il travaille encore ce n'est qu'autant qu'il faut pour se donner le nécessaire absolu; s'il ne juge pas à propos de se le procurer, son indolence est en quelque sorte pour lui une source de bien-être. Tout le pays est peuplé d'hopitaux, où la fainéantise trouve un asyle assuré, tandis que les membres les plus utiles de l'état, qui agiroient s'ils étoient secourus, manquent de tout soutien, de tout encouragement. Les hopitaux comme l'a judicieusement remarqué le célèbre auteur de l'esprit des Loix, nécessaires aux na-

tions riches, parce que la fortune est sujette à mille accidens, vûs de loin comme une ressource immanquable à tant de gens qui ne s'en sont jamais rendus dignes; bien loin de diminuer la pauvreté & la misere en augmentent les causes, parce que le cultivateur découragé ne veut plus chercher dans des travaux utiles & honnêtes par eux-mêmes, une substance qu'il est presque assuré de trouver dans le séjour de l'indolence & du désœuvrement. Si une partie de ce qu'il en coute pour l'entretien de ces hospices magnifiques qu'une charité généreuse a destiné à soulager l'humanité souffrante, étoit employé à propos à des secours passagers que l'on appliqueroit à chacun, à condition qu'il resteroit dans son état, qu'il continueroit ses travaux: on verroit l'abondance renaître, sur ces terres abandonées à la stérilité: les causes de l'intempérie disparoîtroient: les sueurs des ouvriers seroient pour eux une source de santé, elles rendroient bien-tôt

à l'air ſon ancienne ſalubrité ; & inſenſiblement les campagnes ſe couvriroient d'habitations peuplées, & de nombreux troupeaux. Ajoutons encore que la culture des terres étant le plus grand travail de l'homme, ſi elle n'eſt pas encouragée par les loix & par les diſtinctions dans des climats plus chauds que froids, elle ſera bien-tôt abandonnée par un peuple naturellement lâche & indolent, qui ſe contente de peu, & qui d'ailleurs peut ſe faire une gloire mal entendue d'imiter la maniere de vivre de ceux qu'il s'eſt accoutumé à reſpecter.

C'eſt cette eſpece de politique qui fait déſerter les campagnes, qui arrête les progrés de la population, parce qu'elle répand toutes ſes faveurs ſur un tas de célibataires inutiles qui vivent dans l'inaction, de la partie la plus précieuſe d'une ſubſtance qui devroit être deſtinée à l'entretien d'un peuple nombreux d'ouvriers & de cultivateurs qui habitoient autrefois dans cette province

la plus peuplée de l'univers, & aujourd'hui presque aussi abandonnée que les forêts inhabitables, & les montagnes des pays les plus septentrionaux.

La partie de l'état ecclésiastique qui s'étend à l'est & au nord; l'Ombrie, la Marche d'Ancone, le duché d'Urbin, une partie de la Romagne & le Boulonnois, ont plus d'habitans. L'élevation du terrein est cause que les neiges y durent plus long-tems, que le froid y est plus vif; mais on n'y connoit ni l'intemperie de la campagne de Rome, ni les dangers de son serein, ni les excès de ses chaleurs. La campagne en général y est très-riante, & par-tout cultivée, excepté quelques portions de terrein, dans des montagnes seches & arides qu'une grande industrie pourroit sans doute mettre en valeur; mais les pays les mieux peuplés de l'état ecclésiastique, n'ont pas assez d'habitans pour qu'ils aillent s'occuper à défricher des terres qui paroissent stériles, tandis qu'ils

suffisent à peine à la culture de celles qui sont d'un rapport certain. C'est un défaut qui tient à son gouvernement, & qui deviendra d'autant plus funeste qu'il restera plus long-tems attaché aux maximes sur lesquelles il se régit depuis quelques siecles; qui ont pris naissance avec des établissemens trop nombreux, dont l'origine ne peut pas être portée plus haut qu'à cinq ou six cens ans.

Quant au peuple de Rome, on peut dire avec vérité qu'il ne ressemble plus en rien à celui du tems des Scipions & des Pompées : c'est un composé de toutes sortes de nations qui se renouvelle tous les jours & dans lequel on trouveroit difficilement quelques familles anciennes. On connoit encore trois ou quatre maisons qui depuis une longue suite de siècles tiennent un rang distingué dans Rome & le reste de l'Italie ; elles ont produit des héros dignes de ces Romains auxquels elles rapportent leur origine. Toutes les autres s'y sont établies pendant le règne

des Papes de leur nom, ou la faveur des Cardinaux accrédités qui leurs ont fait une fortune brillante. Les Citadins sont ou gens d'affaire, ou nouvellement enrichis, & la plûpart étrangers. Dans ces deux ordres les générations ne se succèdent pas longtems, & les familles s'éteignent assez vite ; il s'y fait peu de mariages ; s'il y a six enfans dans une maison, au moins quatre se font Ecclésiastiques ou Religieux ; & quelqu'uns des autres restent encore célibataires, usage funeste à la propagation & fort commun dans toute l'Italie. Le peuple ou plutôt la populace de Rome, est un corps formé de toutes sortes de membres disparates, fortuitement réunis, qui n'ont d'autre ressemblance entr'eux que l'indolence dans laquelle ils vivent les uns & les autres. Il n'y a point ou très-peu des familles de cet ordre anciennement établies à Rome ; presque tous les marchands & les artisans sont étrangers, le reste est composé de la nombreuse quan-

tité des gens de livrée, & d'autres domestiques qui appartiennent au premier qui veut les louer, ou de gens de la campagne qui viennent y demeurer & faire le métier de porte-faix ou de journaliers. Quand le Pape n'est pas né Romain, de nouvelles familles étrangères viennent s'établir à la suite de sa Cour : il semble que cette seule cause devroit augmenter la population ; cependant depuis très-longtems elle s'y soutient à peu près sur le même pied. Cela prouve que cette ville n'est entretenue que par les gens que leurs affaires y attirent & point du tout par une population qui lui soit propre : ce qui ne peut être autrement dans une société dont près des quatre cinquièmes sont célibataires par état. Aussi dès que quelque cause extraordinaire arrête le concours des étrangers, la quantité des habitans de Rome diminue sensiblement & ses richesses décroissent en proportion. Les démêlés de cette Cour avec le Portugal avoient diminué

en 1762, le nombre des habitans de Rome de six à huit mille, & son revenu ordinaire d'un vingtième au moins : depuis ce tems ni ses habitans ni ses richesses n'ont dû augmenter. On ne peut rien établir de précis sur l'espèce de ces hommes mêlangés ; il y en a de toutes les nations, de toutes tailles & de toutes figures, on ne peut pas dire qu'elle soit belle ; quelques-uns se font remarquer par leurs avantages naturels, & c'est le petit nombre, surtout dans l'ordre de la noblesse : on en trouve davantage dans le peuple : mais comme il y a beaucoup de désordre dans les mœurs, il n'est pas étonnant que le sang s'appauvrisse, & que l'on voye tout d'un coup des familles entières dépérir, & ne produire plus que des individus foibles & mal-sains, auxquels les avantages qu'ils trouvent dans le célibat ôte heureusement le desir de perpétuer leur race.

Quelque soit l'état actuel des choses, les Italiens croient encore

reconnoître dans le peuple de Rome le génie de ses anciens habitans, triste, sérieux, sanguinaire. Il périt plus d'hommes par l'assassinat & les vengeances particulieres à Rome & dans les Etats du Pape que dans tout le reste de l'Italie; ce qui peut tenir aux effets du climat, mais plus encore à la foiblesse du Gouvernement, & aux abus du crédit & de la protection. Les spectacles mêmes contribuent à conserver ces coutumes affreuses. Le peuple voit sur les théâtres avec intérêt le stylet ou le poison employés à servir les passions.

On remarque encore dans quelques habitans de la Romagne des traits de ressemblance avec les anciens Gaulois qui s'établirent autrefois, dans ce pays. On commence à s'appercevoir, dans les environs de Rimini, de Césena, & des autres villes de ce canton que les peuples n'y ont plus rien de cette gravité apprêtée des Italiens méridionaux, on y retrouve la franchise & la

gaïeté Gauloiſes : on y voit les jeunes filles ſe raſſembler les jours de fêtes pour chanter & danſer ainſi que cela eſt encore d'uſage pendant la belle ſaiſon dans preſque tous les villages de France où les mœurs antiques ce ſont conſervées. On dit que ces peuples de l'ancienne Gaule Ciſalpine ſont d'un commerce franc & aiſé, ils ſont laborieux & l'eſpèce en eſt aſſez grande & forte : quant à la beauté du ſang on ne peut en rien dire, les figures y ſont mêlées, on en voit de fort agréables, il y en a peu d'une laideur rebutante : le climat eſt encore aſſez doux pour ne pas détruire les graces de la nature.

Le grand duché de Toſcane eſt un pays riche, bien cultivé & peuplé ; excepté dans les parties les plus élevées de l'Apennin qui le ſéparent du Boulonnois & de la province du Patrimoine ; ces montagnes ſervent à nourrir quantité de beſtiaux. L'air y eſt généralement fort ſain en toute ſaiſon : le

froid est très-sensible en hyver dans les terres hautes, où la neige se maintient assez long-tems : mais quelque route que l'on y tienne, on voit par-tout des habitations, des terres cultivées, un peuple sain, robuste, laborieux, intelligent, qui a un goût naturel pour les arts, & chez lequel ils se sont conservés depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours. On reconnoît à ces effets un gouvernement sage & attentif qui depuis près de trois siécles s'occupe à rendre ce pays florissant & riche, & dont les soins actuels se portent avec une nouvelle activité sur les mêmes objets.

La situation de Florence dans une plaine basse & souvent couverte des eaux de l'Arno pour peu qu'il sorte de ses bords, est la source d'une intempérie funeste à la plûpart de ses habitans dans les mois de Novembre, de Décembre & de Janvier. Elle est occasionnée par unbrouillard épais & froid qui congêle le sang & rend les morts subites

très-fréquentes ; aucun âge, aucun sexe n'en sont exempts. S'il dure long-tems, si les vents d'ouest & les pluies ne sont pas interrompues par les vents de nord & les gelées, il y a une espèce d'épidémie mortelle, dont le reméde le plus sûr est de quitter la ville & de se retirer dans les montagnes des environs où ce brouillard ne pénétre point. C'est dans cette saison que la ville de Florence est le moins peuplée, quoique ceux qui y restent prétendent qu'il y a des précautions certaines pour s'en garentir : on doit les en croire, car on y trouve autant de vieillards encore sains & vigoureux que dans aucun autre endroit d'Italie. Mais dès que le printems est de retour, Florence & ses environs deviennent un séjour délicieux, qui à raison de la fraîcheur qui y régne, de ses plantations, de ses eaux, & de ses fruits excellens conserve les mêmes agrémens en été & en automne, de sorte que l'on ne doit y redouter que les brouillards qui y

régnent pendant les hyvers pluvieux, encore l'intempérie qu'ils causent n'est que locale, & ne se fait pas sentir dans le reste du pays.

Il n'en est pas de même de la ville de Pise dont la température est si douce & si agréable en hyver qu'on ne s'y apperçoit presque pas de la rigueur de cette saison, surtout quand elle n'est pas humide. Les étrangers qui sont convalescents, qui souffrent de la poitrine ou des douleurs de rhumatisme, y trouvent un soulagement assuré: mais dès que les chaleurs commencent à s'y faire sentir, il faut quitter cette ville & se retirer à Florence ou dans les montagnes: l'intempérie devient mortelle pour ces mêmes étrangers, il n'y a que l'habitude qui puisse rendre ce séjour suportable pendant l'été. Cette ville qui a joui autrefois d'une grande puissance, lorsqu'elle se gouvernoit par ses loix; depuis qu'elle a été subjuguée par les Médicis est tout-à-fait déchue de son ancienne splendeur;

elle n'a pas la ſixiéme partie des habitans qu'elle renfermoit dans ſon enceinte : on ne peut plus y travailler avec la même activité, le découragement y eſt marqué ; ce qui fait que pluſieurs terres abandonnées faute de cultivateurs, ſont une ſource toujours abondante d'exhalaiſons nuiſibles qui ſe repandent dans l'air & alterent ſa pureté.

L'air que l'on reſpire à Sienne & dans tous ſes environs eſt encore plus vif & plus pur que celui de Florence, le terrein y eſt beaucoup plus élevé, la campagne par-tout fertile & cultivée fournit abondamment toutes les denrées néceſſaires. De quelque côté que l'on regarde, on y trouve les points-de-vüe les plus variés & les plus agréables. Ce pays devoit être riche & floriſſant, lorſque la ville de Sienne formoit une république rivale de Florence, & comptoit dans ſes murs quatre-vingt-mille habitans : aujourd'hui elle n'en a pas le quart, & malgré la ſalubrité de la température dans

laquelle ils vivent, ils sont pour la plûpart d'une santé foible & languissante : ce que l'on attribue aux maladies qu'ils ont contractées dans un commerce trop intime avec des étrangers, qui sont plus dangereuses & plus actives dans un air vif & souvent froid que dans les climats chauds du midi de l'Europe. La gaïeté douce de ce peuple, son aménité, sa politesse dans la société, fait que l'on remarque avec peine cette langueur qui est peinte sur presque tous les visages, même sur ceux des personnes du premier rang, dont on prétend que les familles s'éteignent insensiblement. Ce qui manque essentiellement à cette ville c'est la population, on voit quelque mouvement à son centre, le reste est triste & désert.



§ IV.

Italie Septentrionale.

Si nous quittons la partie méridionale de l'Italie, & les montagnes de l'Apennin, pour jetter un coup-d'œil ſur la vaſte plaine de Lombardie qui s'étend de Turin à Veniſe, nous trouvons que ſa température en général fort ſaine tient plus du froid que du chaud, quoiqu'elle ſoit garentie des vents froids par les Alpes qui la bordent dans toute ſa longueur de l'eſt-à-l'oueſt par le nord, de même que l'Apennin qui s'étend vis-à-vis dans la même direction, diminue l'impétuoſité des vents brulans du midi. Le voiſinage des Alpes toujours couvertes de neiges, répand dans ſon atmoſphère un principe de fraîcheur inaltérable : dès le milieu du printems il en ſort des nuées épaiſſes où ſe forment des orages de tonnerres & de grêles

qui souvent sont la perte des recoltes de la plaine, & qui de là vont s'arrêter sur les Apennins, & s'y fondre en pluies abondantes qui fournissent des eaux à cette quantité de rivieres qui viennent grossir le Pô, comme la fonte des neiges entretient celles qui coulent des Alpes dans le même fleuve. Cette plaine est beaucoup plus élevée à l'ouest qu'à l'est, on peut s'en assurer par la rapidité avec laquelle le Pô roule ses eaux dans le golfe de Venise; elle ne commence à se ralentir qu'à peu de distance de son embouchure. Ce pays présente dans toute son étendue, le spectacle de la culture la mieux entendue & la plus avantageuse. Le Piémont paroit en être la partie la plus riche & la mieux peuplée : les villes y sont voisines les unes des autres, les villages se touchent, il y a de l'industrie & de l'émulation. Le Prince sage & vigilant qui le gouverne par lui-même, ne craint pas d'entrer dans tous les détails relatifs au bonheur de ses

peuples & à la prospérité de son Etat : il ne néglige aucun moyen d'en accroître les richesses naturelles; par-tout on s'y apperçoit des effets de cette bonne administration par le travail, la fertilité qui en résulte, & les avantages qui l'accompagnent. La température de l'air y est sujette à des variations qui souvent font passer trop-rapidement du chaud au froid & qui sont suivies de maladies qui font du ravage dans le peuple. Souvent encore l'air y est chargé pendant la saison des chaleurs de vapeurs & d'exhalaisons qui altérent sa pureté, & causent des fièvres opiniâtres tant qu'on reste exposé à son action immédiate : il n'y a point de reméde plus sur pour les guérir que d'aller respirer l'air des Alpes. Ce sont les vents du midi & ceux du couchant qui occasionnent ces intempéries passageres, qui ne sont nulle part plus sensibles que dans les lieux ou ils régnent seuls. La ville de Suse située à douze lieues environ de Turin au nord-ouest, à l'extrê-

mité de la vallée où coule la petite Doire, dans une gorge étroite au pied des Alpes qui l'environnent de trois côtés & n'y laissent aucun accès aux vents de nord & d'est, à la fin de presque tous les étés est désolée par des fièvres qui durent une partie du mois de Septembre, & qui sont occasionnées par les dispositions actuelles de son atmosphère, qui dans cette saison se trouve chargée de toutes les exhalaisons & les vapeurs, d'une partie de la vallée de la Doire : les vents chauds du sud les y rassemblent, elles y fermentent, s'y corrompent, & ne sont dissipées que par le froid ou les premieres pluies de l'automne. Rarement ces fièvres sont mortelles, mais elles sont opiniâtres & suivies d'un grand affoiblissement. On dit que la garnison du fort de la Brunette y est encore plus exposée que les habitans de Suse.

Ces accidens passagers & locaux pour la plûpart, n'empêchent pas qu'en général l'air du Piémont ne soit

ſoit d'autant plus ſain que c'eſt la partie la plus élevée & la moins humide de toute la Lombardie. Elle eſt tournée vers l'Orient & a les Alpes au couchant; comme le ſoleil à ſon lever diſſipe les vapeurs épaiſſes & malfaiſantes dont l'atmoſphère s'eſt chargée pendant la nuit, il rend la température du pays beaucoup plus ſaine & plus agréable. C'eſt ce qui met cette grande différence qui ſe trouve entre la diſpoſition de l'air du Dauphiné & celle du Piémont qui ſont dans les mêmes latitudes & longitudes. Le territoire des environs de Turin ne doit ſa grande fertilité qu'aux engrais que l'on y répand, & au ſoin que l'on a de diſtribuer les eaux de la Doire dans toute la campagne par une multitude de canaux, dont une partie coule tous les matins par la ville de Turin la nétoye, & contribue à la bonté de l'air par la fraîcheur qu'elle y entretient.

Le reſte de cette plaine qui n'a dû être pendant longtems qu'un

vaste marais duquel s'élevoient, d'espace en espace, quelques terres où les villes les plus anciennes furent bâties, est actuellement coupé d'une multitude innombrable de canaux qui servent à l'arrosement de chaque pièce de terre. Ils sont disposés de maniere à en conserver le cours libre & à empêcher qu'elles ne s'arrêtent nulle part & n'y deviennent stagnantes ; l'utilité publique l'exigeoit ainsi. Il en est résulté un plus grand avantage encore; la salubrité de l'air, & une évaporation dont les effets se répandent également partout, & entretiennent dans les chaleurs de l'été une fraicheur aussi utile qu'elle est agréable. Il faut en excepter les cantons où on cultive le ris: on sçait que ce grain ne peut croître que dans l'eau que l'on tient dans les champs toujours à la hauteur de la plante, de sorte qu'il n'y ait jamais que l'extrémité de la feuille & l'épi qui paroissent au-dessus, ainsi on peut regarder ces campagnes plutôt com-

me des marais que comme des terreins si utilement cultivés. Au mois de Septembre, tems de la récolte du ris, on fait écouler l'eau de ces marais qui rendent alors des exhalaisons très-mal-saines & causent des maladies populaires & des fièvres opiniâtres communes dans cette saison, aux environs de Pavie, de Verceil, de Novarre, d'Alexandrie, de Lodi : l'air y est infecté de l'odeur que rendent les terres qui ont été engraissées avec soin, & chargées d'une couche épaisse de végétaux pourris par le séjour qu'y ont fait les eaux pendant les chaleurs de l'été.

Les campagnes de Parme & de Plaisance ressemblent à un jardin immense où l'art ne paroît employé que pour seconder les opérations de la Nature qui y étale toutes les richesses de sa fécondité. Le pays est très-peuplé, la race des hommes y est forte & vigoureuse ; le sang même y est assez beau : rien n'est plus agréable que de voir les habi-

tans de la campagne rassemblés les jours de fêtes ou dans les marchés. Leur teint, leur marche, & leurs mouvemens annoncent qu'ils sont élevés & nourris dans un air pur & sain, & qu'ils vivent dans l'aisance, ce qui ne peut que s'accroître par la sagesse du gouvernement actuel de cet état qui a les yeux ouverts, sur tout ce qui peut favoriser cette classe d'hommes, les vrais soutiens de l'État.

Le Duché de Modène & une partie du Bolonois conservent encore cette apparence heureuse soutenue de la réalité. Bologne est grande & mieux peuplée que les autres villes de l'État Ecclésiastique ; l'union de ses citoyens entr'eux & leur zèle pour le bien public, la forme de République qu'elle conserve sous la protection du Saint-Siège semblent l'avoir sauvée de cette misere générale attachée à l'indolence, aux foiblesses, aux incertitudes de ce gouvernement dont la politique néglige depuis longtems d'encourager

l'induſtrie, de favoriſer l'agriculture, & permet tout à ceux qui ſont chargés de l'exécution de ſes ordres. Tout ce pays jouiroit d'une heureuſe abondance, ſi les inondations du Pô qui tous les jours deviennent plus conſidérables, ne changeoient en marais impraticables des terres autrefois très-fertiles. Les Bolonois vantent beaucoup la pureté de leur air, qu'ils préfèrent à celui de Rome : à en juger par tout ce qui eſt extérieur, ils ſont fondés en raiſon : ils ne ſont pas expoſés à ces brouillards humides & mal-ſains qui règnent en hiver & dont il n'eſt pas poſſible de ſe garantir dans la plûpart des quartiers de Rome ; ils n'ont point d'intempéries en été, le ſerein eſt ſi peu dangereux qu'on ne prend aucune précaution pour l'éviter : cependant la gale y eſt ſi commune qu'on peut la regarder comme endémique à ce pays. Ils l'attribuent à l'habitude de manger beaucoup de ſalures, & à la qualité des eaux ; au reſte comme tout le monde en

est presque attaqué & dans tous les rangs, ils y sont si bien habitués qu'ils n'y font aucune attention, elle ne diminue point les forces, & n'empêche pas qu'on ne vive très-longtems : elle n'altere même pas la beauté des femmes qui pour la plus grande partie sont bien faites & de figures intéressantes : mais, a dit assez plaisamment un écrivain anonime, il ne faut pas s'approcher de trop près des beautés de Bologne, il sort de leur atmosphère de petits corpuscules invisibles, qui s'attachent à la peau de leurs admirateurs, & causent des démangeaisons incommodes dont le souvenir de leurs charmes ne garantit point ; & il y a d'autant plus à risquer qu'elles ne sont pas d'un abord difficile.

Il est très-probable que le Duché de Ferrare, lorsqu'il étoit gouverné par les Princes de la maison d'Est, étoit plus fertile, mieux peuplé & dans un air plus sain qu'à présent. La ville capitale régulièrement construite, ornée de beaux & grands

édifices, a eu autrefois plus de quatre-vingt mille habitans qui y étoient logés à l'aife, à préfent elle en a au plus la dixième partie retirés dans le centre de la ville. Les autres quartiers reffemblent à ceux d'une ville défolée par la pefte, la plûpart des maifons inhabitées tombent en ruine. L'herbe croît dans les rues, il y règne un morne filence, une folitude trifte, qui n'eft interrompue que par quelques maifons religieufes difperfées dans ce vafte efpace. J'ai ouï le peu d'habitans qui y reftent fe plaindre que leur nombre diminuoit tous les jours, parce que l'air devenoit plus mal-fain. Le territoire eft partout fort humide, & inondé en grande partie; de forte qu'il eft difficile de voyager dans ce pays, la route change de tems à autre, il faut s'échapper par les terres les plus élevées, que l'eau n'a pas encore détrempées, dont la plupart font incultes faute de bras pour les mettre en valeur. Infenfiblement le Pô fera de toutes ces campagnes un marais

inhabitable. On regrette que ce pays autrefois si florissant & si fertile, soit réduit à cet état de dépérissement & de misere; il est entourré de toutes parts par ces différentes branches du Pô qui forment des atterrissemens à leurs embouchures dans la mer Adriatique & dont les eaux arrêtées par ces digues naturelles, refluent dans les terres où elles restent stagnantes, infectent l'atmosphère par les exhalaisons corrompues qu'elles y répandent à la longue, & rendent nécessairement le pays inculte & inhabité.

Pour empêcher ces inondations si dommageables il n'y auroit que deux moyens, le premier de faciliter l'écoulement des diverses branches du Pô dans la mer, en détournant les sables qu'elles y ont entraîné, ce qui paroît presque impossible: le second, de multiplier les canaux, de construire des digues fortes & élevées, ce qui seroit très-difficile dans un pays où l'on auroit peine à trouver assez de matériaux pour toutes les

constructions qu'il y auroit à faire. Ces entreprises sont au-dessus des forces des particuliers, quand même tous les intéressés se réuniroient pour les tenter. On ne peut pas citer ici l'exemple des Hollandois qui ont élevé des villes magnifiques dans des marais inhabitables, & qui y ont porté la population au plus haut degré : c'est le commerce immense de ce peuple laborieux, & l'amour de la liberté qui ont opéré ces merveilles. L'Europe & les Indes tributaires des négocians Hollandois ont fourni les frais de ces grandes entreprises, & la nation qui continue d'avoir les mêmes ressources est assez riche par elle-même pour les entretenir. Mais dans le Ferrarois il n'y a ni commerce, ni émulation, ni industrie. Il n'y auroit donc que la protection du Prince qui pût assûrer le succès des ouvrages à faire dans ce pays, & il faudroit pour cela une suite de Souverains Pontifes & de Légats animés des mêmes vues pour cette partie de leur domi-

nation, ce que l'on ne peut pas esperer, outre que la dépense à faire excéderoit peut-être les forces de la chambre apostolique. Ainsi on ne doit que s'attendre à voir ce pays autrefois si beau & si fertile, se dégrader de plus en plus & se perdre enfin sous les eaux. Cependant lorsqu'en 1598, les Papes furent rentrés en possession du duché de Ferrare, leur premier soin fut de faire fortifier la ville & d'y construire une citadelle pour sa sureté dans la crainte que le Pô venant à se retirer elle ne resta sans défense, c'est ce qu'apprend l'inscription qui est au bas de la statue de Clément VIII. Jamais crainte n'a été plus chimérique & précautions ne furent plus inutiles, ou l'état des choses étoit bien différent de ce qu'il est.

Quelle différence de ce malheureux pays à l'état de terre ferme de la république de Venise. Il y a peu de contrées dans l'Europe plus riches, plus fertiles & mieux peuplées: l'industrie & les arts y sont en hon-

neur, les grandes villes voisines les unes des autres sont florissantes. Quoique leur commerce ne soit pas si étendu qu'il l'étoit il y a deux siecles, il suffit encore pour y entretenir l'aisance. Rien n'est plus beau que les campagnes que l'on traverse pour aller de Bergame à Venise par Bresse, Vérone, Vicence & Padoue. La population y est nombreuse, les campagnes sont bien cultivées. Les eaux des rivieres qui descendent des Alpes sont belles & pures : les canaux qui les distribuent dans les terres sont disposés de façon que nulle part elles ne restent stagnantes : aussi l'air est-il partout fort salutaire, & la race des hommes belle & saine, quoique les qualités des terroirs soient différentes. Ils sont naturellement secs de Bresse à Vérone; la plaine qui s'étend de cette derniere ville à Venise est d'une fertilité prodigieuse, mais si bien ménagée qu'en aucun endroit la terre ne reste chargée de ses productions. Rien n'est plus beau & plus riant que les bords du canal de la

Brenta, de Padoue juſqu'à ſon embouchure dans les Lagunes à Fuſina. C'eſt-là où les nobles Vénitiens étalent leur magnificence. On y voit une ſuite de maiſons de campagne bâties & décorées avec goût, des jardins élégans & bien tenus, de belles plantations; & quoique le ſol ſoit fort gras, que les terres ſoient partout arroſées de canaux artificiels; l'atmoſphère n'y eſt point chargée d'une humidité mal-ſaine ni même incommode. Le gouvernement de Veniſe prudent & ſage a la plus grande attention ſur tout ce qui peut intéreſſer les progrés de l'agriculture & de la population: elle s'étend dans l'occaſion juſqu'à prévenir promptement les cauſes & les effèts des intempéries. Le peuple de cette république de nobles, qui eſt peut-être réellement moins libre que dans tout autre état de l'Europe, n'eſt cependant pas ſoumis à un pouvoir arbitraire & deſpotique. Accoutumé comme il le dit en proverbe à trouver toujours du pain à la place & juſtice

au palais, il ſe livre tranquilement à ſes travaux ordinaires ſans craindre que de nouvelles charges viennent lui ôter ſon aiſance, ou le gêner dans ſes occupations. Ainſi dans des climats fertiles dont l'air eſt ſain, ſous des loix qui le mettent à l'abri de toute véxation, même de la part de ceux qui ſont à la tête du gouvernement, & qui n'oſent faire le moindre abus d'un pouvoir qu'ils n'ont que pour un tems, & dont ils ſont aſſuré de rendre un compte exact; le phiſique & le moral ſe réuniſſent pour perſuader ce peuple qu'il eſt comme il le prétend le plus heureux de la terre parce qu'il ſçait ſe contenter de ſa médiocrité.

L'hiver dans tous les pays dont nous venons de parler ſe fait ſentir aſſez rigoureuſement : ſouvent la terre y reſte couverte de neige pendant plus d'un mois, les gelées y ſont vives : quand elles ſe font de ſuite, elle ſont moins nuiſibles à la ſanté des habitans, que lorſqu'à des tems doux & preſque chauds, ſuccédent

tout d'un coup des froids piquans; ce changement subit de température ne peut être que dangereux. L'été de ces provinces n'a pas des chaleurs étouffantes & incommodes comme celles de l'Italie méridionale, & des contrées voisines de la mer. Une multitude de canaux bordés de plantations de muriers, de peupliers & d'autres arbres utiles mêlés de plans de vignes qu'ils soutiennent, fournissent une évaporation qui entretient dans l'air une fraicheur agréable & toujours sensible, de sorte que l'on y peut voyager assez commodément à toutes les heures du jour.

La ville de Venise, quoique située dans le milieu de la mer, à près de deux lieues de la terre, jouit d'un air fort sain au moins pour ceux qui y sont habitués & dont la plupart passent leur vie au milieu des lagunes, car il n'y a point de peuple au monde plus sédentaire que les habitans de Venise; les nobles sont obligés par leur état d'y résider continuellement, au petit nombre près

employé soit dans les affaires étrangeres, soit dans les gouvernemens ou sur les vaisseaux. Les Citadins occupés à des emplois qui les fixent dans la ville n'en sortent pas davantage ; les marchands, les artisans, les gondoliers, tous les gens livrés à des travaux journaliers y restent, & tous jouissent d'une bonne santé, sont vigoureux, résistent à des travaux pénibles & vivent long-tems, ce qui est une preuve certaine de la bonté de la température qui y domine & de la salubrité de l'air. Tous en général sont grands & bien faits, ont la phisionomie spirituelle & gaye, excepté ceux qui ont quelque part au gouvernement & qui par état sont obligés d'avoir au moins l'extérieur grave & réfléchi, à quoi contribuent beaucoup, les vastes perruques sous lesquelles ils sont comme ensevelis. Les femmes y sont d'un beau sang, bien faites & de belle taille, très-aimables : on trouve dans la plupart d'entr'elles les graces, la vivacité, la gentillesse des Grecques anciennes :

preſque toutes ont un eſprit agréable, & un deſir de plaire qui met autant de douceur que d'agrément dans leur ſociété. Elles ont encore un autre avantage, c'eſt qu'elles vieilliſſent moins promptement que les femmes des régions méridionales de l'Italie.

Si l'on porte ſes vues plus loin on reconnoîtra encore que Veniſe ſituée dans un climat plus rigoureux que le reſte de l'Italie & forcée longtems à combattre par la rivalité des Génois & le voiſinage des Ottomans ſçut aſſocier les lettres aux armes & réunir Athènes & Sparte dans ſes murs. Les anciennes inſtitutions n'ont rien perdu de leur fraîcheur : la modeſtie Lacédémonienne, le ſilence, l'égalité, la prudence particuliere comme la politique, le myſtère dans le conſeil, & preſque toujours dans le plaiſir, ſont le caractère dominant de ceux qui tiennent les rênes de la république. Le goût pour les arts, l'aménité des mœurs, la beauté des monumens publics, les

agrémens des femmes y rappellent le ſouvenir d'Athènes dans ſes beaux jours ; ce n'eſt qu'à Veniſe que l'on retrouve cette heureuſe union. Les autres provinces de l'Italie invitées au repos par les douceurs de la muſique & des arts qui s'y ſoutiennent encore ſemblent s'être endormies ſur la foi de la religion qui les aide à ſupporter l'eſpéce d'indigence volontaire où elles ſe tiennent dans un pays très-fertile & qui devroit être le plus riche de l'Europe comme il eſt le plus beau. Il ſemble que les monumens antiques des Romains devroient donner aux peuples qui les ont ſous les yeux un caractère d'élévation duquel on pourroit attendre de grands effets : il s'eſt ſoutenu long-tems dans le genre des arts, tant que le gouvernement écléſiaſtique ſi propre à amolir le courage, les a protégés & honorés : ils commencent à tomber parce que depuis un certain tems l'émulation s'éteint & n'eſt point encouragée.

Les excès de ſéchereſſe & d'hu-

midité sont aussi dangereux à Venise que par-tout ailleurs, il semble même que l'on y redoute plus le tems sec que les pluies. Comme la ville est partagée par une multitude de canaux, dont quelques-uns ne sont pas fort profonds, & dont les eaux n'ont pas d'elles-mêmes un mouvement assez fort pour les rafraichir & en détacher les matières étrangeres qui s'y accumulent & s'y corrompent; à la suite d'une longue sécheresse elles doivent rendre des exhalaisons malsaines & nuisibles à la santé. Il n'y a pas d'autre eau douce dans cette ville que celle de la pluie; elle est bonne à boire quand elle a séjourné quelque tems dans les citernes; mais elle a besoin d'être renouvellée, & les réservoirs que l'on en fait, qui peuvent servir à la consommation d'un peuple nombreux pendant quatre ou cinq mois, s'épuisent enfin s'ils ne sont pas entretenus. C'est alors que la disette d'eau douce jointe à l'intempérie qui commence à s'établir devient très-préjudiciable à la

ſanté. On eſt obligé d'amener de l'eau de la Brenta dans de grandes barques au fond deſquelles il reſte toujours un peu d'eau de la mer, aſſez pour communiquer des qualités nuiſibles à l'eau douce de la riviere, plus néceſſaire encore à Veniſe que par-tout ailleurs, où l'on ne boit jamais de vin que mêlé même dans le tonneau d'un tiers & ſouvent d'une moitié d'eau, & où par conſéquent il importe beaucoup qu'elle ſoit d'une bonne qualité. J'ai éprouvé qu'on pouvoit alors la rendre d'un meilleur goût & plus ſaine en la faiſant bouillir, & en la laiſſant enſuite réfroidir à l'air.

Au mois d'Octobre 1761, il commença à Veniſe une ſécheresſe qui dura juſqu'au mois de Juin 1762: elle y occaſionna une intempérie marquée qui fut accompagnée de rhumes, & de fluxions de poitrines ſi fréquentes qu'on les regardoit comme peſtilentielles. Cependant elles n'en avoient aucun caractère: il y mourut beaucoup de Vénitiens

de tout état jusqu'au retour du printems, qui rendit à l'air sa salubrité ordinaire, quoiqu'il n'amena point de pluie, mais comme il en étoit tombé beaucoup sur les terres voisines du golphe & jusques sur ses rivages pendant l'hyver & au commencement du printems, les vents répandirent alors dans l'atmosphère, les vapeurs aqueuses qui s'élevoient en abondance des rivieres & des terres détrempées, qui changerent les qualités que le froid sec & continû de l'hyver avoit établies dans l'air.

C'est dans cette ville sur-tout que l'on s'apperçoit des effets de l'air de la mer impregné d'un acide nitreux dont l'action détruit si promptement les tableaux. Nous remarquerons à ce sujet qu'il y a un acide universel répandu dans l'air que l'on peut regarder comme le moyen le plus sensible de son action. Cet acide n'est pas toujours le même: le vitriolique est plus abondant en certains pays que dans d'autres ainsi

qu'on s'en apperçoit dans les montagnes des Pirénées. Sur les bords de la mer c'est l'acide salin ou nitreux qui domine. Les Moffettes qui sont si malsaines dans le voisinage de Naples tirent leurs mauvais effets d'une sur-abondance de l'acide sulfureux volatil. Tous ces acides variés sont le resultat d'autant d'opérations faites dans le vaste laboratoire de la nature. Quelqu'ils soient ils décident des qualités de l'air ; il n'est pas le même sur la terre que sur la mer, & c'est ce qui fait que les marins sentent d'assez loin la différence que met dans l'atmosphère le voisinage de la terre qu'ils n'apperçoivent point encore. Il paroît que la salubrité de l'air dépend du mélange de ces acides différens qui le tient dans une juste température ; ainsi on pourroit dire que dans l'hyver de 1761 à 1762 l'acide marin n'étant pas tempéré dans l'atmosphère de Venise par l'acide sulfureux & une quantité suffisante de vapeurs

aqueuses, y causa l'intempérie qui s'y fit sentir pendant quelques mois. Pour s'assurer de la vérité de ces conjectures il faudroit pouvoir analiser l'air : alors on jugeroit de ses qualités, on corrigeroit l'excès d'un des acides en y repandant celui qui y manque par une évaporation artificielle. On voit ce que l'on pourroit pratiquer en pareil cas, il ne seroit question que de sçavoir quand il seroit utile de le faire, & c'est cette incertitude qui arrête mille expériences dont il seroit cependant de la plus grande importance de connoître l'utilité.

Tel est en général l'état de la température en Italie. Il y a des exceptions à faire ; mais elles sont momentanées, incertaines, elles tiennent à la situation des lieux, à des phénomènes extraordinaires, à l'action de certains vents locaux, aux variations même auxquelles est exposée l'atmosphère de tous les pays situés sous la même latitude.

§. V.

Grèce ou partie de la Turquie d'Europe. Lacedemone. Athenes.

POUR raſſembler ſous un même point de vûe tout ce que j'avois à dire de la température de l'Italie, je me ſuis fort écarté de la partie méridionale proprement dite de l'Europe. Du midi de l'Eſpagne au nord de l'Italie, les latitudes différent de près de dix degrés, ce qui doit mettre une grande variété dans l'état du froid & du chaud, & ſur-tout dans les viciſſitudes auxquelles ces climats divers ſont expoſés. Pour rentrer dans mon ordre de diviſion, il faut paſſer à préſent de l'extrêmité du Royaume de Naples à la Grèce méridionale.

Ce pays eſt une grande peninſule aſſez élevée au-deſſus de la mer, renfermée dans un eſpace étroit,

mais dont la multitude de caps & de golfes qui la bordent semblent augmenter l'étendue, par le long circuit que forment les côtes. Il y a peu de plaines dans l'intérieur des terres qui sont remplies de montagnes plus ou moins élevées, à la position desquelles les Grecs de nos jours ainsi que ceux de l'antiquité attribuent la salubrité de l'air dans lequel ils vivent, & la douceur de la température du pays qui est à couvert par ce moyen de l'action de tous les vents nuisibles, quoi qu'elle ne soit pas toujours égale.

La Morée autrefois connue sous le nom de Péloponése, doit son nom moderne à la quantité de muriers dont elle est couverte. Le climat est tempéré, les terres y sont fertiles mais souvent abandonnées, parce que les habitans qui vivent soumis au despotisme du Turc, ne sont jamais assurés de recueillir ce qu'ils ont semé, & que d'ailleurs ne pouvant rien acquérir en propre, ni augmenter au moins en apparence

la

la maſſe de leurs poſſeſſions, ils ſe contentent du ſimple néceſſaire : la gêne où ils vivent les force à préférer l'état de corſaires à celui de négocians ou d'agriculteurs. Nous verrons que leur ſituation leur donne beaucoup de facilité pour faire ce métier dont ils ont l'habitude depuis une longue ſuite de ſiécles ; on en peut juger par les aventures rapportées dans tous les anciens romans Grecs.

Le Brazzo di Maïna eſt la partie la plus méridionale de la Morée, ou du célebre pays de Lacédémone : il eſt renfermé entre deux chaînes de montagnes qui s'avancent dans la mer, en tirant à-peu-près du nord au ſud, pour former le cap de Matapan nommé par les anciens le Promontoire de Ténare, de ſorte que ce cap fait à l'oueſt le golfe de Coron, autrefois de Meſſéne, & à l'eſt celui de Colochina ou de Salonique. La plûpart des Montagnes de ce cap, & les autres qui entourent le Brazzo di

Maïna, ont leurs sommets chargés de neige jusqu'à la fin d'Avril. On ne peut pas douter qu'elles ne répandent dans l'atmosphère une humidité & une fraicheur qui se soutient pendant une partie du printems, aussi continue-t-on de voir les hauteurs dans cette saison encore peuplées de corbeaux, tandis que les troupeaux de vaches & de chévres couvrent les paturages qui sont au pied de la montagne où la température est beaucoup plus douce. Le sol sec & fort léger, seroit aisé à cultiver & fertile si les Mainotes en vouloient prendre la peine, il est presque par tout blanchâtre & envoye peu d'exhalaisons dans l'atmosphère, mais les vapeurs aqueuses qui s'élevent en abondance des mers voisines, temperent sa sécheresse naturelle. Ces peuples ont imaginé par intérêt, d'avoir des habits de la couleur même de leur sol, & quand ils sont en embuscade pour attendre quelque passant qu'ils puissent voler, ou un ennemi

dont ils veulent se défaire, il leur suffit de s'étendre à terre, où ils s'arrangent de façon qu'il est difficile de les distinguer du sol : on sçait leur usage, & on s'en garantit du mieux que l'on peut quand on est obligé de voyager par leur pays. Mais ce qui a le plus étonné c'est de trouver sur des rochers voisins des côtes ou en terre ferme, des fourmis blanches que l'on a d'abord regardées comme une espéce particuliere, sans faire attention à la terre dans laquelle elles vivent & qui leur donne cette couleur qui n'est qu'accidentelle ; la vive transpiration des parties du corps de l'insecte attire par son activité les particules les plus légeres du sable qui pénetrent dans les pores, & s'attachent à l'extérieur de l'insecte, soit par leur humidité propre, soit par celle de la transpiration.

Les Mainotes descendent des anciens Lacédémoniens, ils sont braves, vivent de pillage, & ne laissent pas que de tirer un certain pro-

fit des esclaves qu'ils font indifféremment sur les Turcs & sur les Chrétiens quand ils en trouvent l'occasion. Faisant remonter leur origine à une république militaire où les habitans n'avoient d'autre occupation que celle des armes, ils seroient encore les mêmes s'ils pouvoient suivre leur inclination. On retrouve dans leur éloignement pour le travail, leur goût pour les exercices du corps, & les courses sur terre & sur mer, quelques traits de ressemblance avec le genre de vie des Spartiates. Leurs prêtres ou caloyers n'ont pas moins d'ardeur pour ces espéces d'occupations; ils suivent dans leurs entreprises les peuples qu'ils sont chargés d'instruire, & pour excuser ce brigandage, ils disent froidement en s'embarquant, qu'ils vont recueillir le dixiéme du butin pour les droits de l'église: rien n'excite tant leur zèle que l'avidité du pillage, & quand ils font rencontre sur mer, ils ne sont pas les derniers à aller à l'abordage. Les

eſpéces de cellules qu'ils habitent, creuſées au haut des rochers ſur le bord de la mer, leur ſervent à découvrir de loin les barques ou bâtimens legers qu'ils croyent pouvoir attaquer avec ſuccès : c'eſt ſur ces objets que roulent leurs pieuſes méditations.

De tems immémorial cette race de bandits dont on fait monter le nombre à quarante mille, forme une république indépendante : ſans chefs, ſans loix, ennemis implacables des Turcs qui n'ont pas encore pû les ſoumettre à cauſe de leur valeur & de la facilité que leurs donnent les montagnes à ſe ſouſtraire à leur pourſuites : peu unis entr'eux parce qu'ils ne connoiſſent que le droit du plus fort, & qu'ils ne s'accordent que pour l'intérêt d'une commune défenſe, ne ſongeant qu'à éloigner de leur tête le joug qui leur eſt préſenté à chaque inſtant, & qu'ils n'évitent qu'en le fuyant. Si le pays eſt menacé d'une deſcente des Muſulmans, on voit

femmes, enfans, vieillards & estropiés se sauver en confusion dans les montagnes, chassant devant eux leurs troupeaux qui sont leur unique bien, tandis que les hommes restent pour combattre. C'est dans ces occasions que l'on a vû quelquefois des femmes Mainottes montrer une fermeté & une bravoure qui auroient fait honneur à Lacédémone même dans ses plus beaux tems.* Dans une marche de cette espéce pendant que les hommes se mettoient en défense à la côte, il survint un jeune garçon qui s'étant adressé à une de ces femmes qui tenoit un enfant à la mamelle, dont elle étoit accouchée depuis trois jours, lui dit que son mari envoyoit lui demander où elle avoit mis son sabre & son fusil dans le tumulte du déménagement : Dis-lui, répliqua cette femme en colere, qu'il vienne garder ma chévre & tenir

* V. Athenes ancienne & moderne. L. 1. Paris 1676.

mon enfant, je trouverai bien ses armes & m'en servirai mieux que lui; là-dessus ayant mis son enfant entre les bras d'une vieille qui marchoit auprès d'elle, elle prit sa course vers le rivage, & donna l'exemple de la suivre à toutes les autres qui vinrent se mettre à la tête des milices du pays. Les cris menaçans que ces femmes pousserent au Ciel, & les marques d'intrépidité qu'elles donnerent, rassurerent le cœur des Mainotes & en imposerent aux Turcs qui n'oserent pas effectuer la descente : cette femme étoit de la maison des Girakaris, la plus ancienne & la plus considérable du canton. On voit à quel état de misere elle étoit réduite, & cependant son courage & sa fierté n'étoient point altérés. On ne peut pas dire que ce soit la température de l'air, les qualités du sol, ou l'esprit du gouvernement qui inspire de tels sentimens à ces peuples : c'est le désespoir seul de se voir réduits à l'état d'abaissement où ils sont, les

cruautés du despotisme & le desir de s'en venger, qui les soutient ; ils ont un courage héréditaire & national qui prouve que les hommes originaires d'un même climat & qui continuent de l'habiter, sont à-peu-près les mêmes dans un tems que dans un autre ; qu'ils ne dégéneréroient point s'ils n'étoient affectés de quelque vice intérieur, qui d'ordinaire vient de ceux qui gouvernent plutôt que des particuliers, & que leur élévation ou leur anéantissement dépendent absolument de l'esprit de l'administration publique. L'horreur des suites de ce vice a tellement frappé les Mainotes, qu'ils sacrifient tout au desir de l'indépendance ; une défiance habituelle leur fait regarder le reste des hommes comme leurs ennemis.

Un air assez doux & presque toujours tempéré, des rigueurs duquel peu de soins les garantissent, & un sol naturellement fertile, leurs donnent le moyen de vivre à peu

de frais au ſein des inquiétudes, & dans un état de guerre continuel. Il reſte donc aux Mainotes des qualités des Spartiates leurs ancêtres, une bravoure féroce & une inclination conſtante pour le vol qu'ils exercent les uns à l'égard des autres quand ils ne trouvent point d'étrangers à dépouiller; dès-lors l'impoſſibilité où ils ſont de s'endormir dans une molle ſécurité, eſt une cauſe toujours préſente de l'attention qu'ils ont ſur toutes les entrepriſes de l'ennemi commun, & c'eſt à leurs vices qu'ils doivent en partie l'eſpéce de liberté dont ils jouiſſent. Pluſieurs de ces familles ont été tranſportées en Corſe, où elles n'ont pas diminué l'averſion de la ſervitude.

La ville d'Athènes ſituée ſur le golfe d'Engia, à trente lieues environ de Miſithra (l'ancienne Sparte) conſerve quelques reſtes plus marqués de ſa premiere ſplendeur; le nom ſeul de cette ville a intéreſſé à ſa conſervation les divers conqué-

rans au pouvoir desquels elle a passé ; ils ont eu pour elle une sorte de respect, qui lui mérite encore quelques égards de la part du Grand Seigneur. Elle est aujourd'hui capitale de la province de Livadie : ses habitans vantent beaucoup la salubrité de son air, & l'admirable situation de leurs montagnes qui les garantissent également du soufle furieux des aquilons, & de l'humide intempérie des vents du couchant. Dans les plus beaux tems de la république les Athèniens eurent attention que dans les ouvrages de l'art, ces sages procédés de la Nature fussent imités & suivis d'aussi près qu'il étoit possible. L'architecte Philon, dans la construction du théâtre de Bacchus à Athènes, eut singulierement en vue la santé de ceux qui devoient s'y trouver. Considérant que la joye des spectacles agitant extraordinairement les corps, pouvoit causer de l'altération dans les esprits, il y pourvût par la disposition du bâtiment, par

la judicieuse ouverture des jours ou entre-colomnes, & par l'économie des vents salutaires & des rayons du soleil dont il sçût ménager le cours & le passage; sur tout il eut recours au vent d'occident, parce qu'il a une force particuliere sur l'oüie, & qu'il porte à l'oreille les sons de plus loin & plus distinctement que les autres : comme ce vent est ordinairement nébuleux & chargé de vapeurs, ce fut un chef d'œuvre de l'art de tourner les jours des portiques avec tant de justesse que l'intemperie de l'ouest ne causa point de rhumes & n'excita point de fluxions dans le théâtre. *

Les Grecs de notre tems n'ont plus à se garentir des inconvéniens qui peuvent résulter de l'agitation & du plaisir que leurs ancêtres goûtoient aux spectacles publics ; mais comme ils respirent encore le même air

* V. Athènes ancienne & moderne. L. 3.

& qu'ils habitent le même climat ; aujourd'hui comme autrefois les Athéniens de l'un & l'autre sexe sont bienfaits & d'un tempérament admirable ; ils vivent longtems & sans être sujets à aucune maladie marquée. Les enfans du quartier d'Athènes appellé Colitos, qui selon Philostrate naissoient très-beaux & commençoient à parler plutôt qu'ailleurs, sont encore à présent d'une figure charmante, ce que l'on peut remarquer comme un effet de la température qui y domine & de la bonté de l'air. On attribue encore leur vigueur à l'usage habituel du miel dont ils mangent beaucoup & qui y est exquis, ce qui est une nouvelle preuve de la salubrité de l'air, & même de celle des exhalaisons & des vapeurs dont l'atmosphère y est chargée, lorsque l'évaporation est la plus forte, dans la saison où les abeilles fabriquent leur miel. * Le mont Hy-

* V. le discours 8 § 13 T. 5. de cette Histoire.

mète qui fournissoit autrefois avec tant d'abondance le miel délicieux d'Athènes, offre encore aujourd'hui la même ressource : il est donc couvert des mêmes plantes qui croissent & se nourrissent sur un sol & dans un air modifiés comme ils l'étoient il y a deux ou trois mille ans.

Néantmoins quel renversement dans l'ordre extérieur des choses mêmes qui devroient influer sur la température de ce climat. L'Ilissus qui baignoit les murs d'Athènes n'a plus forme de riviere, son canal est à sec, & il est divisé en une multitude de rigoles qui portent l'eau dans les jardins des environs. Ce qu'il y a de plus étonnant encore c'est que le Céphisus qui traversoit autrefois cette ville ne subsiste plus on ne trouve pas même son lit.

La ville d'Athènes est encore peuplée de quinze à seize mille habitans, dont il n'y a pas un dixiéme de Turcs. Il y régne une sorte d'industrie qui est une suite de l'esprit de l'ancien gouvernement établi par

Solon qui, pour inspirer l'amour du travail au peuple dont il fut le législateur, lui fit un crime de l'oisiveté & voulut que chaque citoyen rendit compte au public de la maniere dont il gagnoit sa vie : il étoit obligé de se fournir le nécessaire & il ne devoit l'attendre de personne si l'oisiveté le reduisoit à l'indigence. Il semble que ces loix soient encore en vigueur à Athènes, on n'y souffre point de mendiants, on n'y voit point d'hopitaux, on fait subsister chacun chez eux les indigens que la maladie où les années mettent hors d'état de travailler. Cette excellente police est un effet du reste de liberté dont ils jouissent en silence & qui leur a permis en tout tems de terminer leurs affaires par leurs propres loix. Il est vrai qu'ils ne conservent ces privilèges qu'à force de finesses & de subterfuges, que souvent ils sont exposés de la part des Turcs à des vexations cruelles : mais ils comptent toujours sur des tems plus heureux ; ils prétendent que c'est

l'occasion de sortir d'esclavage qui leur manque & non pas le courage; que la valeur de la nation n'a point dégénéré; que ce sont les soldats Grecs qui sont encore l'élite des armées Ottomanes, dans lesquels le nom de Janissaires n'ote pas la prérogative de la naissance Grecque, & ne détruit point la force de l'air natal. C'est ainsi qu'ils revendiquent aux yeux des étrangers les priviléges de leur nation & qu'ils en maintiennent l'honneur. Ce qui passe pour certain c'est qu'ils ont encore de l'esprit & de l'éloquence naturelle, beaucoup de finesse & une sorte de fourberie qu'on leur reproche dans le commerce, qui est une suite de la gêne où ils vivent, & des précautions auxquelles ils sont continuellement obligés pour se soustraire aux violences de la tirannie.

Ils sont encore aussi vains que dans le siécle de Périclès, & ils sont si glorieux de ce qui est dit au chapitre dix-septiéme des Actes des

Apôtres de l'Aréopagite Denis & de la Dame Damaris, que s'il se trouve un étranger à leur service divin, ils ne manquent jamais de chanter avec une pieuse ostentation cet endroit de l'écriture à la place de l'épitre du jour. Leurs enfans mêmes sont extrêmement sensibles à une sorte de point d'honneur qui tient à la vivacité de leur esprit & au caractère national : celui qui en deux jours n'apprend pas de mémoire vingt pages de son catéchisme, en a tant de honte qu'il n'ose plus se présenter à l'instruction du Missionaire.

Cet état actuel des choses prouve que les esprits nés sous les climats tempérés, où la chaleur l'emporte sur le froid, que des peuples aussi vifs que les Grecs ne perdent jamais absolument le goût pour les arts & les sciences qui est une dépendance du tempéramment. Il n'y a qu'à les voir pour être persuadés qu'ils reçoivent des impressions très-vives de tous les objets ; tout parle en

eux, les geſtes, l'habitude du corps, la force des regards ajoutent à celle de l'expreſſion. Le mouvement des eſprits vitaux & du ſang diſpoſe d'une maniere prompte & vive tout le corps à exprimer les penſées.

Par une ſuite de ce génie actif, on conçoit que ces Grecs ne laiſſent pas incultes les terres qui dépendent de leur domaine : auſſi la province de Livadie dont Athènes eſt la capitale, eſt aſſez bien cultivée & produit du bled, du ris & du coton ; les étrangers en tirent des ſoies, des huiles, des cuirs & de l'Avellanade qui eſt une eſpéce de noix de Galle dont les Vénitiens chargent une quantité conſidérable, & ſe ſervent pour préparer les cuirs dans les tanneries.

La ſtérilité du terrein de l'Attique, dit M. de Monteſquieu, (*eſprit des loix l.* 18[e] *ch.* 1.) y établit le gouvernement populaire, & la fertilité de celui de Lacédémone le gouvernement Ariſtocratique. » Les choſes ont bien changé l'Attique

conſerve de nos jours une apparence de fertilité, qui fait préſumer que dans les tems de ſa proſpérité elle étoit encore mieux cultivée parce qu'elle étoit plus peuplée. Le Péloponéſe n'a plus que des mûriers & quelques vignes; la terre y eſt d'ailleurs preſque par-tout inculte: auſſi les Mainotes qui l'habitent n'ayant rien à ménager vivent dans une ſorte d'indépendance qui les raproche de l'état des Sauvages; tandis que les Athèniens ayant quelques poſſeſſions & un intérêt préſent qui les oblige à la ſoumiſſion, ſont plus tranquilles. L'Ariſtocratie de Lacédémone n'étoit-elle pas plutôt un effet de ſon état purement militaire, tandis que la Démocratie d'Athènes tenoit plus à ſon amour pour les arts & les talens ſource certaine de diſtinction, & à ſon penchant pour les douceurs & les plaiſirs de la vie.

Quoique les Athèniens regardent avec raiſon, comme fort ſain l'air dans lequel ils vivent; cependant la peſte eſt fréquente dans ces contrées

par la communication habituelle que les habitans ont avec les Turcs, & le peu de ſoin avec lequel on obſerve les vaiſſeaux & les voyageurs qui viennent des pays où régne la contagion. Dans le dernier ſiécle on ouvrit une armoire pratiquée dans une embraſure de la Moſquée principale d'Athènes, qui ſervoit à renfermer des ornements d'Egliſe à l'uſage des chrétiens lorſqu'ils poſſédoient ce temple : les vapeurs infectées qui en ſortirent répandirent tout d'un coup la peſte dans la ville ; ſans doute que ces ornements avoient autrefois ſervi à quelques Prêtres Grecs attaqués de maladie peſtilentielle. Ces gens ſont naturellement mal-propres, la ſueur dont ces habits étoient imbûs lorſqu'on les renferma & l'humidité de l'armoire revêtue de marbre, occaſionnerent une fermentation ſourde, dont les effets ſe développerent auſſi-tôt que l'air extérieur y eut pénétré, & eut mis en mouvement

les miasmes contagieux qui y étoient resserrés. (Nous avons expliqué plus haut comment ces miasmes se conservent & se repandent tout d'un coup) v. *le discours* 3e. §. 16 *Tome*. 2.

Lorsque la ville d'Athènes est infectée de la contagion tous ceux qui sont en état d'en sortir, se retirent promptement dans leurs maisons de campagne où ils se séquestrent des pestiférés : c'est là qu'ils goûtent les avantages de respirer un air sain & libre ; leur frugalité ainsi que leur vie tranquille contribuent beaucoup à les sauver de l'Epidémie.

De tout tems ce pays a été exposé aux ravages des maladies contagieuses. Dès l'an du monde 3574 dans la seconde année de la guerre du Péloponése, l'Attique fut désolée par une peste affreuse. Thucidide qui en fut attaqué en décrit les circonstances & les symptômes dans le plus grand détail, afin dit il, que sa relation pût instruire la postérité si pareil malheur arrivoit une seconde

fois. (*a*) Hippocrate qui se dévoua au secours de la Grèce dans cette occasion importante en a fait la description avec cette supériorité de génie & de lumieres qui le rendent encore si célébre. (*b*) La contagion dévastoit en même tems une partie de l'Asie & sur-tout la Perse : l'illustre médecin de Cos résista à toutes les offres du Roi de Perse, aux richesses immenses & aux dignités qu'on lui proposoit, pour se consacrer tout entier au service d'Athènes où il s'étoit établi. Lucréce en a fait la description en Poëte, & son récit est conforme à ceux de Thucidide & d'Hippocrate. Jamais maladie ne fut plus affreuse & n'eût des symptômes plus variés & plus effrayans. » La contagion, dit le Poëte Philosophe, s'étant élevée

(*a*) Histoire de la guerre du Péloponése, Liv. 2.

(*b*) Hippocr. Epidem. Lib. 3.

vers les frontieres d'Egypte, infecta les airs & après avoir parcouru de vastes espaces, & volé au-dessus des mers, enfin elle se fixa sur le peuple d'Athènes. Sa fureur l'attaquoit en foule & répandoit par-tout la mort... (*a*).

Ce qui augmenta beaucoup le désordre & les ravages de la peste; c'est que tous les habitans de la campagne se jetterent dans la ville avec leurs effets les plus précieux: les rues étoient embarrassées d'une multitude de petites cabanes où ils s'étoient confusément logés; les édifices publics & les temples étoient remplis de morts & de mourants entassés les uns sur les autres; & ce qui est étonnant c'est qu'il ne

(a) *Mortifer æstus*
Finibus cecropiis, funestos reddit agros,
Vastavitque vias, exhausit civibus urbem:
Nam penitus veniens Ægiptiè finibus ortus,
Aëra permensus multum, camposque natantes,
Incubuit tandem populo pandionis: omnes
Inde catervatim morbo, mortique dabantur.
Lucretius.. L. 6. vers. 1136.

paroit pas que l'on prit aucune précaution contre cette affluence extraordinaire d'un peuple étranger à la ville, & infecté de la contagion, qui bien loin de trouver le reméde qu'il cherchoit à ses maux, ne faisoit qu'en augmenter la violence, & se livroit plus promptement à la mort qu'il fuyoit. A présent en Gréce, comme par tout ailleurs, dans le tems des épidémies contagieuses, le premier soin que l'on prend, est de se retirer à la campagne dans des lieux ouverts & exposés à l'action des vents frais, qui débarrassent l'atmosphère des miasmes corrompus dont elle est chargée, & purifient l'air. Les fumées des bois odoriférans & des Aromates les plus vifs contribuent encore à lui rendre sa salubrité: ce fut un des moyens qu'Hippocrate mit en œuvre, qu'il conseille, & que l'on a toujours utilement employé dans les maladies populaires de ce genre.

A peine pense-t-on encore au

reste de la Gréce. La Béotie, aujourd'hui Stramalippa, dont l'air quoique épais & grossier vit naître dans son ancienne capitale Pindare & Plutarque, n'est plus aujourd'hui d'aucune conséquence: à peine Thébes est-elle reconnoissable sous ses ruines. On ne retrouve plus dans Aspérosa Bourgade de la Romanie au pied du mont Rhodope au près du Lac Bouron sur l'Archipel, que des ruines informes de l'ancienne Abdère patrie de Démocrite. L'air y est épais, grossier & le pays exposé à des Epidémies, à des fièvres malignes très-violentes accompagnées d'accidens singuliers. On dit que l'Androméde d'Euripide aiant été représentée à Abdère dans le fort de l'été, l'action du soleil occasionna des fièvres chaudes dans l'ardeur desquelles les habitans couroient les rues récitants les vers du Poëte. On ne doit pas s'attendre à y voir à présent rien de pareil.

La Thessalie que les Turcs appellent Janna est toujours célébre par les

les montagnes d'Olimpe, d'Offa, de Pélion & du Pinde : la délicieuse vallée de Tempé produit encore des vins excellens & des fruits recherchés ; l'air y est pur & sain. La Macédoine au nord de l'ancienne Grèce par les 40 degrés 41 minutes de latitude, qui ne fut jamais fertile, l'est bien moins à présent qu'elle est presque déserte, quoique sa capitale Thessalonique qui donne son nom au golfe au fond duquel elle est située, soit très-peuplée de Grecs & de Juifs qui y font un commerce considérable de soye ; de sorte que toute la culture de ce pays, se réduit à élever beaucoup de mûriers & à semer du ris dans les terres basses qu'on peut mettre sous l'eau, ce qui doit l'exposer à des intempéries fréquentes.

L'ancienne Epire, & l'Albanie, pays plus élevés & plus froids que ceux dont nous venons de parler ont été long-tems habités par un peuple brave & courageux que l'on devoit regarder comme la vraie postérité

des Epirotes sujets de Pirrhus. Scanderberg s'y maintint tant qu'il vecut, contre la puissance des Turcs & celle des Vénitiens. Aujourd'hui ce pays n'est plus d'aucune considération ; l'air cependant y est salutaire, le sol est sec, les terres élevées, & ses habitans comme les Mainotes sont des especes de corsaires qui volent indifféremment amis & ennemis : toujours animés par le desir de secouer un joug qu'ils détestent, l'air qu'ils respirent, les montagnes qu'ils habitent semblent être pour eux une cause sans cesse renaissante de mouvemens inquiets & cachés qui ne les portent à penser qu'aux entreprises, aux séditions, à la révolte, qui les habituent à souhaiter l'impunité dans le désordre & à se regarder dans un état de guerre avec presque tous les hommes. C'est dans ces montagnes qu'habitent les Montenegrins, dont un avanturier inconnu, cherche actuellement à faire servir à son avantage, les dispositions au pillage, & à l'espece de guerre qui le favorise. Ainsi les climats ne changent point,

la température y reſte à-peu-près toujours la même. L'abandon des terres, le peu de ſoin d'entretenir le cours des rivieres, peuvent altérer la ſalubrité de l'air, & influer ſur les tempéramens : mais rien ne décide tant l'état des mœurs, & n'eſt plus capable de changer le courage en férocité, la ſubtilité de l'eſprit & ſa pénétration, en ruſes habituelles, & en fourberies, que les gouvernemens arbitraires & preſque toujours injuſtes.

Les différens peuples de la Grèce varient pour la couleur, ceux de la partie ſeptentrionale ſont aſſez blancs : ceux des provinces méridionales ſont bruns, on en voit même quelques-uns d'un teint olivâtre ; tous ſont bien faits & fort agiles : leurs femmes ſont vives & belles : il en eſt de même des Grecs de l'Archipel, des Napolitains, des Siciliens, & des naturels des îles de la méditerranée qui ſont beaucoup plus bruns que les peuples de l'Italie ſeptentrionale.

§. VI.

Isles de la Méditerranée.

Les isles situées dans la mer méditerranée qui borne au midi, du couchant à l'Orient toutes les terres dont nous venons de parler, jouissent d'une température à-peu-près égale à celle des pays dont la latitude répond à la leur, cependant en général plus douce, parce que l'évaporation de la mer tempére également les excès du froid & du chaud: c'est ce qui fait que ces îles bien cultivées sont d'ordinaire plus fertiles que les parties du continent auxquelles elles répondent.

Les anciennes Baléares que l'on appelle aujourd'hui les isles d'Espagne s'étendent du 38e. au 40e. degré de latitude: les terres de la plus grande appellée Majorque sont fort élevées, le sol en est naturellement sec, bien cultivé & très-fertile;

quoiqu'il n'y ait point de rivieres; mais ſeulement beaucoup de fontaines & de puits dont l'eau eſt très-bonne à boire ; par-tout l'air y eſt fort ſain. Minorque n'eſt formée que d'un amas de ſommets de montagnes d'où coulent pluſieurs ruiſſeaux. Sa richeſſe principale conſiſte en pâturages excellents qui nourriſſent quantité de beſtiaux. Ivica qui eſt à l'Occident des deux autres eſt petite, mais ſi fertile en bleds, en vins & en fruits excellents, qu'elle en fait un commerce aſſez conſidérable avec l'Eſpagne & l'Italie. Ces trois iſles ont été de tout tems habitées par un peuple laborieux, robuſte & guerrier, & ne ſont ſujettes à aucune intempérie. La Formentera qui eſt au midi de l'iſle d'Ivica eſt couverte de bois de ſapins, & tellement remplie de ſerpens & d'autres reptiles venimeux qu'elle eſt abandonnée. Ces inſectes vivent ordinairement dans des terreins humides, & multiplient d'avantage dans un air mal ſain que par-tout ailleurs, ce qui

porte à croire que c'eſt une des principales cauſes pourquoi cette iſle a été regardé juſqu'à préſent comme inhabitable, il n'eut pas été impoſſible aux peuples d'Ivica de détruire ces reptiles, s'il n'euſſent pas trouvé d'autre inconvénient à l'habiter.

L'iſle de Corſe a environ 225 lieues d'Italie de circuit, elle eſt en la poſſeſſion d'un peuple groſſier, dur, & plein de courage lorſqu'il eſt queſtion de défendre ſa liberté à laquelle il ſacrifie tout. Pluſieurs familles de ces Grecs Mainotes qui prétendent que le ſang des Spartiates coule encore dans leurs veines, y furent tranſportées dans le ſiecle dernier, & en s'alliant avec les Corſes naturels, ils ont fortifié leur averſion pour toute domination étrangère, des ruſes qu'ils étoient accoutumés de mettre en uſage contre les attaques des Turcs, d'un goût décidé pour le pillage, enfin de toutes les reſſources que peut employer un peuple foible mais intrépide, & qui ne connoît d'autre loi que l'intérêt

du moment sur lequel il se décide toujours. Les terres qu'ils habitent hérissées de montagnes couvertes de forêts, sont pour eux des retraites sures où l'on n'a pas encore osé les poursuivre ; & où il ne seroit pas sûr de s'engager. Dans la crainte que leurs ennemis ne profitent de leurs travaux, depuis long-tems ils ne cultivent les terres qu'autant qu'il est nécessaire pour en tirer leur subsistance ; ils abandonnent le reste, quoique le sol soit par-tout naturellement fertile, & susceptible de produire de bonnes denrées, à en juger par la qualité des vins, des grains & des fruits que l'on recueille dans quelques vallées ou sur les collines. On en regarde l'air comme grossier & mal sain, ce qui peut avoir été occasionné par le peu de soin que l'on a eu jusqu'à présent de cultiver les terres, de donner aux eaux un cours libre, où elles restent stagnantes, & par la quantité de forêts qui ne sont point assez ouvertes, où les exhalaisons & les vapeurs sont rete-

nues long-tems dans une humidité nuiſible, avant que de ſe répandre dans l'atmoſphère. Cependant les Corſes ſont vigoureux, actifs, & vivent très-long-tems : il pourroit donc ſe faire qu'un autre gouvernement, plus de tranquillité & l'eſperance de jouir en ſureté de leurs récoltes, déterminaſſent ces peuples à donner une nouvelle forme à cette iſle, d'où il réſulteroit un changement favorable de température : peut-être qu'un jour on les amenera à croire que de bonnes loix ſon préférables à une liberté ſans regle, & on verra la paix amener dans ce pays les arts, l'induſtrie & l'abondance. Le ſpectacle gracieux qu'offrent ſes abords dans la belle ſaiſon, les montagnes couvertes de vignobles & d'oliviers, de citroniers & de pins à leurs ſommets ; l'odeur ſuave & balſamique qu'exhalent les arbuſtes & les végétaux de différentes eſpeces, qui rempliſſent l'air d'un parfum agréable, la nature même du ſol plutôt ſec qu'humide donne lieu de

conjecturer, que l'air pourra perdre insensiblement par les soins que l'on prendra de faciliter sa circulation, & par les suites d'une culture plus exacte, cette grossiéreté nuisible, dont on ressent les effets dans le centre de l'isle & même dans les terres voisines des côtes, lorsqu'à la suite des chaleurs de l'été, les eaux commencent à s'altérer; c'est alors que les maladies s'établissent parmi les étrangers, qui ne sont pas habitués à cette température.

On s'en apperçoit sur-tout dans les villes de la Bastia, San Fiorenzo, Calvi & Ajaccio où l'on manque de bonnes eaux. On trouve dans les montagnes voisines ainsi que dans le reste de l'isle des mines d'or, de cuivre, d'argent & de fer, des carrieres de marbre & de porphire dont la politique Genoise empêchoit les naturels du pays de faire usage en leur interdisant tout commerce: elle avoit même privé du droit de noblesse les anciennes familles, en

leur fermant l'entrée à toutes dignités civiles & militaires.

Un pareil traitement ne pouvoit que déterminer un peuple tel que nous l'avons représenté à des guerres & des révoltes fréquentes ; c'est sans doute ce qui leur a formé un caractere dur & sanguinaire ; ce qui les a rendus cruels, avares, voleurs, dissimulés, vindicatifs, assassins, fainéans, jaloux jusqu'à l'excès : mais ce qui les rend actuellement formidables & difficiles à subjuguer, c'est qu'ils sont sobres, agiles, infatigables à la guerre : ils dorment à terre avec leurs armes entre leurs bras, leurs troupes se rassemblent & se dissipent avec la même célérité : ce sont des ennemis qu'on ne retrouve plus dès qu'on les a laissé échapper. Ils marchent en pelotons séparés les uns des autres sans suivre aucun chemin à travers les campagnes, en se courbant contre-terre : à la faveur des petites murailles, des rochers ou des broussailles, ils vien-

nent tout d'un coup sans être apperçus attaquer leurs ennemis en tirant de toutes parts, après quoi ils se jettent en arriere & rechargent très-promptement, de sorte qu'une troupe attaquée ne peut ni sçavoir leur nombre, ni ajuster ses coups pour répondre à leur feu. Dans la guerre précédente les François ne les attaquoient pas en colomne ou en bataille rangée, ils les poursuivoient en haye fort ouverte tirant toujours du côté d'où le feu venoit, mais les Corses à leur approche se retiroient en sautant de murailles en rochers, & de rochers en broussailles, d'où ils gagnoient leurs forts. A présent ils ont ajouté à cette maniere de combattre & de se défendre, plus d'union entr'eux, plus de régularité, de meilleures armes, une discipline plus exacte & des projets mieux concertés & mieux suivis.

Ces peuples quoique méridionaux sont plus barbares encore, & plus cruels envers leurs femmes que les

nations du nord les plus grossieres : ils les méprisent à l'excés, & nulle part la condition des femmes n'est aussi dure & aussi abjecte : outre les occupations ordinaires du ménage, ce sont elles qui sont chargées des travaux de la campagne, de labourer, de couper du bois, tandis que leur maris s'occupent à fumer, à jouer, à causer entr'eux ou à chasser : jamais elles ne mangent avec eux, & même elles n'y couchent pas. Les Corses à ce mépris joignent beaucoup de jalousie, & souvent ils immolent leurs femmes à leur moindre soupçon, quoiqu'elles soient les plus soumises & les plus laborieuses du monde ; lorsque la fidélité d'une femme est suspecte à son mari, il lui tire un coup de fusil en plein champ, & va dire à ses parens de venir enterrer leur fille. On retrouve dans ces procédés atroces le fond des anciennes mœurs Italiennes dégénéré en vraie barbarie, parmi un peuple grossier, méchant & indisciplinè.

La Sardaigne qui eſt au midi de l'iſle de Corſe, eſt beaucoup plus grande & moins fertile : le Duc de Savoye la poſſéde depuis 1720, à titre de royaume. Son air eſt ſi épais & ſi malſain, que de tout tems il a été regardé comme peſtilentiel : Pauſanias en attribuoit la cauſe à la hauteur de ſes montagnes qui empêchoient les vents du nord de s'y faire ſentir, tandis qu'elle étoit continuellement expoſée aux vents du midi qui y concentroient les vapeurs nuiſibles qui s'élevoient de ſes ſalines. D'autres ont attribué la cauſe de ſa dépopulation à une ſorte de fourmis venimeuſes qui y ſont très-communes, & à la multitude de crapaux dont ſont remplies ſes terres marécageuſes & humides, enfin à la quantité d'herbes vénéneuſes que l'on y trouve, entr'autres à l'herbe ſardoine, qui dit-on retire les nerfs & les muſcles & produit un ris forcé, le rire ſardonique. Les Romains la regardoient comme le ſéjour des maladies & de la mort,

comme une terre empestée. Cicéron parlant d'un certain Tigellius né dans cette isle, dit qu'il étoit plus pestilentiel encore que sa patrie. (1) Martial dans un instant de réflexions sérieuses sur la mort, dit que lorsque son heure est venue, on tente envain de l'éviter, qu'alors l'air de Tivoli est aussi funeste que celui de la Sardaigne. (2) Silius Italicus regarde toutes ces causes comme chimériques, & n'admet ni insectes venimeux, ni herbes empoisonnées dans cette isle, mais un ciel triste, une atmosphère infectée des exhalaisons pestilentielles que les marais y répandent. (3) C'est à ces dernieres causes qu'il paroît naturel

---

(1) *Pestilentiorem patriâ suâ*... Epist. famil. lib. 7.

(2) *Nullo fata loco possis excludere, cum mors Venerit, in medio Tibure Sardinia est.* Martialis.

(3) *Serpentum tellus pura ac viduata venenis, Sed tristis cælo, & multa vitiata palude.*

Silius Italicus.

d'attribuer la dépopulation de cette isle, & le peu de soin que l'on a pris jusqu'à présent de la mettre en valeur. Cependant elle est fertile en grains & en olives, on y trouve des forêts d'orangers & d'autres arbres de cette espéce : le bétail s'y multiplie, on prétend même que les montagnes renferment des mines riches des métaux les plus précieux : mais tous ces avantages ne lui procurent pas un grand nombre d'habitans, parce que son air les détruit : il semble même qu'il leur communique une sorte de férocité, qui fait que sur leur territoire il est difficile de les discipliner : transportés ailleurs ils changent de caractère. Le Roi de Sardaigne a toujours à son service un régiment de Sardes, qui tant qu'ils sont dans les autres États de ce Prince, s'accoutument aisément à la discipline militaire, en remplissent tous les devoirs avec exactitude & bravoure, sont doux & honnêtes dans la société; mais dès que le soldat licentié a remis le pied

dans son isle, il reprend ses mœurs dures & féroces : on ne reconnoit plus en lui aucun trait de cette humanité & de cette douceur qui lui paroissoit naturelle lorsqu'il étoit en Piémont. La conduite de la plupart des montagnards de Sardaigne est aussi barbare que celle des Sauvages les plus grossiers de l'Amérique. Il y a quelques années que des Génois établis en Corse, sachant que dans le mois de Juin le sol des forêts de Sardaigne étoit couvert de fleurs d'orange à la hauteur de plus d'un demi pied, sur des côtes désertes, s'y rendirent au nombre de cinq avec des fourneaux & des alembics pour distiler ces fleurs ; ils commencerent leur opération assez tranquillement, mais la fumée des fourneaux les ayant décélé, quelques Sardes vinrent à la découverte, & sans s'informer de ce qui avoit déterminé ces gens à venir sur leurs terres, ils tirerent sur eux, en tuerent deux, en blesserent un troisiéme qui s'enfuit avec les deux

autres dans la barque, & qui gagnerent bien vîte la pleine mer. Le Roi y entretient quelques compagnies de garnison, & un tribunal de justice à Cagliari, & tire à peine des revenus du pays, de quoi payer ces troupes & les gages des Officiers de justice.

Cependant cette isle n'a pas toujours été dans cet état d'abandon: Aristote, (*Lib. de Mirabil.*) sans doute sur une ancienne tradition, prétendoit que la Sardaigne, qu'il dépeint telle qu'elle est encore, avoit été originairement peuplée par une colonie Grecque; que cet Aristée prétendu fils d'Apollon & de Cirène, que le docte Evêque d'Avranches a crû être le même que Moïse, auquel l'histoire fabuleuse dit que l'on doit la maniere de faire les fromages, de préparer les ruches à miel, & de cultiver les oliviers, la gouverna & y rétablit ces arts utiles avec l'agriculture qu'il avoit perfectionée, mais que les Carthaginois s'en étant em-

parés, ils y détruisirent tous ces beaux établissemens, & défendirent sous peine de la vie d'y cultiver la terre : il semble que l'on y redoute encore la sévérité de cet arrêt destructeur de l'humanité, & que la défiance où sont les Sardes de tous les étrangers, l'aversion même qu'ils ont pour eux, est une suite des maux qu'ils en ont souffert. Ne pourroit-on pas les comparer à ces restes d'Indiens qui se sont retirés dans les montagnes du Chili, ou dans quelques îles éloignés : il suffit qu'ils voyent paroître un vaisseau ou quelques Européens assemblés, pour qu'ils se mettent en état de défense. La mémoire des maux qu'ils ont éprouvé de leur part, est encore si récente, qu'il n'est point étonnant qu'ils ne craignent pas d'exposer leur vie pour se soustraire aux malheurs qu'ont essuyés leurs peres.

On peut regarder la Sicile comme la plus fertile & la plus belle des îles de la Méditerranée, forte

par sa situation & très-propre au commerce ; elle a passé longtems pour le Grenier de Rome, & on en exporte encore aujourd'hui une quantité considérable de bleds : ses vins & ses fruits sont d'excellente qualité, mais ses soyes sont à présent le meilleur revenu de l'isle. Sa température est assez égale, plus chaude que froide, eu égard à la latitude du pays, ce qui fait que les étrangers ont peine à s'accoutumer à son air, quoi qu'il soit sain pour les naturels : des lacs d'eau chaudes & sulfureuses en alterent la pureté en quelques endroits ; le lac de Naphetia près de Catane, a des eaux si puantes qu'elles infectent l'atmosphère des environs, & sont très-préjudiciables à la santé des habitans. Les cendres de l'Etna souvent répandues par les vents sur tout le sol de l'isle, contribuent à sa fertilité, sans donner à l'air aucune qualité nuisible : sa population est nombreuse, & par tout elle est cultivée & fertile. Les Siciliens

accoutumés aux révolutions, sont naturellement subtils & entreprenans, capables de former des projets & de les conduire à leur exécution avec autant de prudence que de secret : leur extérieur a quelque chose de rude & de plus grossier encore que celui des Napolitains, quoiqu'il annonce de la finesse, & une nation soupçonneuse & défiante.

L'isle de Malthe située au 35e. dégré, 54 minutes de latitude, au midi de la Sicile, n'étoit autrefois qu'un rocher de peu de conséquence & presque inhabité, lorsqu'en 1530 l'Empereur Charles V. en fit la concession aux Chevaliers de St. Jean de Jerusalem qui venoient de perdre l'isle de Rhodes : à présent elle compte plus de cinquante mille habitans. L'air y est assez sain quoique fort chaud : le sol est aride & brulant, il ne produit que du coton, quelques fruits excellens, sur tout des oranges délicieuses, de très-bons raisins, mais fort peu de grains : on tire de la

Sicile tout le bled néceſſaire à la conſommation ; les rochers élevés dont toutes les côtes de Malthe ſont bordées, empêchent les vents frais de la méditerrannée d'y pénétrer librement, ce qui ſouvent y cauſe une chaleur extrême & étouffante, ſur tout en été où les rochers dont l'iſle eſt parſemée réfléchiſſent de toute part les rayons du ſoleil & redoublent ſon ardeur.

L'Iſle de Candie à-peu-près à la même latitude que celle de Malthe, a été ſi conſidérable juſqu'au milieu du dernier ſiécle environ, qu'elle tomba au pouvoir des Turcs, & ſi peuplée, qu'elle le diſputoit à la Sicile pour la fertilité & l'abondance: elle l'emportoit même pour la ſalubrité de l'air, & la beauté de ſes eaux qui ſont les meilleures de toutes les échelles du levant. Par ſa poſition elle eſt comme une barriere qui couvre l'Archipel au midi, & qui arrête en partie les effets des vents brulants qui viennent de ce côté : on les appelle vents de terre

à cause de la proximité des côtes de l'Afrique. Ils y sont si dangereux & toujours si incommodes que M. de Tournefort rapporte que l'on a pensé deux ou trois fois à abandonner la Canée, ville très-importante & la plus forte de l'Isle, où le vent du sud est tout-à-fait suffoquant & quelquefois si ardent qu'il étouffe les gens en pleine campagne : il eut même grande peur d'un pareil accident en venant du Cap Mélier à cette ville. (*voyage du levant Tom.* 1.) Comme ce vent ne fait pas moins sentir son ardeur dans les maisons qu'à la campagne, elles sont construites de façon à s'en garentir, sans pour cela se priver de la communication avec l'air extérieur. Dans tout ce pays, outre la terrasse qui couvre la maison, il y en a une autre de plein-pied à l'étage supérieur, qui n'est proprement qu'une chambre découverte & garnie de quelques pots de fleurs ; cette maniere de bâtir est très-avantageuse à la santé ; dans la ville capitale où la

plus grande partie des maisons sont tournés au nord, on en tient les fenêtres fermées lorsque le vent vient de ce côté, & alors on ouvre la porte de la terrasse qui est au midi ; & au contraire on ferme cette porte, & on ouvre les fenêtres exposées au nord, lorsque les vents d'Afrique si dangereux par tout le levant commencent à se faire sentir. Cette précaution seule rend les maisons commodes & habitables en toute saison, en renouvelle l'air intérieur & le purifie. Malgré la chaleur de ces vents, les montagnes de la Sfachia au sud de la Canée sont presque toujours chargées de neiges auxquelles on attribue la fertilité de tout le pays des environs qui est couvert de forêts d'oliviers, entre coupées de champs, de vignes, de jardins & de ruisseaux bordés de mirthes & de lauriers roses. Tout le reste de l'isle surtout la côte Septentrionale est une plaine très-fertile, dont les productions consistent en grains, en vins

excellens, en huiles, en laines, en soyes, & en miel délicieux dont l'exportation est assez considérable. Le commerce s'y soutient encore quoique la population y diminue sensiblement ainsi qu'il arrive à tous les pays soumis à la domination Musulmane ; mais les terres sont si faciles à cultiver & naturellement si fécondes, la température si égale & si douce que peu de travaux sont récompensés des plus grands succès. Ce qui me paroît devoir être le plus remarqué, c'est que les Candiots dont la réputation étoit anciennement très-équivoque quoiqu'ils eussent eu pour législateur le sage Minos, passent à présent pour le peuple le plus honnête du levant. On ne voit, dit-on, parmi eux, ni filoux, ni mendiants, ni assassins, ni voleurs de grand chemin. Si c'est un effet de la domination à laquelle il sont actuellement soumis, il est unique ; car ainsi que nous avons déjà eu occasion de le remarquer, il a changé les belles

qualités

qualités des Grecs en vices opposés & il est d'autant plus singulier, que les Vénitiens même, tant qu'ils ont été maîtres de l'Isle de Candie, n'avoient pas à beaucoup près une aussi bonne idée des naturels du pays.

§ VII.

Etat de l'Air dans quelques Isles de l'Archipel.

Les vents ne sont pas si réglés, & la température est sujette à beaucoup plus de variations dans l'Archipel que dans l'Isle de Candie, où l'on ne connoît que deux vents principaux. Il paroît par les relations des Navigateurs qui ont couru cette mer, que les vents y varient trés-fréquemment, que le nord y domine avec violence pendant l'hyver, & y contrarie la navigation au point que la mer n'est pas tenable dans les parages voisins de Candie. Les côtes élevées de la plûpart des

Isles de l'Archipel reflêchissent les vents, les nuages causent des mouvemens de tourbillon dans l'air qui ne sont pas moins incommodes : les vents des grands continens s'y font sentir en toute direction, de sorte qu'on n'a point de route sure & déterminée à tenir, & que l'on va tous les jours d'une Isle à l'autre par des vents opposés. De-là naissent les variations du chaud au froid, & souvent même la continuation du froid que l'on ne devroit pas ressentir dans une latitude si peu avancée long-tems après que le soleil est en deçà de l'équateur. L'Isle d'Andros quoiqu'au 37e degré 50 minutes est sujette à des froids qui souvent sont très-longs, ce qui fait que la soye que l'on y recueille est si grossiere qu'on ne peut l'employer qu'à faire des tapisseries ; quoique la campagne y soit par-tout couverte d'orangers, de figuiers & de grenadiers, ce qui prouve que ce qu'on appelle froid dans ces contrées est une disposition de l'air tout-à-fait différente de celle

à laquelle nous donnons le même nom dans nos climats. Ces froids sont occasionnés par la constance des vents du nord qui rendent la mer très-grosse & difficile à tenir. Alors pour passer d'une Isle à une autre, on n'entreprend pas de longues traites, & on ne suit pas la route la plus droite, mais on va d'abord à l'Isle la plus voisine, d'où on passe à une autre peu éloignée, ainsi d'abris-en-abris on se rend à sa destination. On se sert pour cela de barques à quatre ou six rameurs, & on court les risques d'être enlevés ou dépouillés par les petits corsaires Grecs qui se tiennent cachés sous les rochers qui bordent la plûpart des côtes. On ne craindroit pas ce danger si l'on prenoit une tartane: mais dans ce cas il faudroit attendre un vent favorable, & une mer plus tranquille, avantages sur lesquels on ne peut compter, les vents étant aussi incertains dans ces parages que sur terre, & ayant beaucoup plus d'effet. C'est pourquoi les anciens

Géographes ont eu raison de dire qu'il n'y a point de mer qui pousse plus haut ses vagues que celle de l'Archipel : elles se refléchissent avec impétuosité entre les Isles qui sont fort proches les unes des autres & avec un mouvement si précipité que leurs flots, suivant l'expression d'Hésichius, ressemblent à des chèvres bondissantes. Les petites barques à rame résistent mieux à la violence & à l'inégalité de leur choc que les bâtimens plus considérables, tant par leur légéreté qui céde au coup du flot, que par l'habitude qu'ont les gens du pays de les gouverner pendant la tempête. Comme elles sont découvertes, les pluies fortes qui annoncent la fin des orages y sont très-incommodes, & font rechercher avec empressements quelques rochers escarpés sous lesquels on puisse se mettre à couvert. C'est-là où l'on rencontre souvent des petits corsaires qui s'y tiennent cachés & qui ne manquent pas de faire butin s'ils sont les plus forts ;

quoiqu'ils ſoient moins dangereux dans cette poſition qu'en toute autre, n'étant pas auſſi hardis dans ces retraites qu'en pleine mer dont ils redoutent ſi peu la violence, qu'elle les ſeconde dans leurs entrepriſes par l'uſage où ils ſont de braver ſon impétuoſité. Leur hardieſſe étonne les paſſagers qui croient le danger beaucoup plus grand qu'il n'eſt, & que la crainte met ſouvent hors d'état de ſe défendre; au lieu que dans ces abris toutes choſes ſont égales, les corſaires y ſont moins entreprenans, & les voyageurs plus aſſurés.

Quant à la maniere générale de naviguer dans les mers du levant, on n'eſt guères dans l'uſage de prendre la hauteur du Pôle, on redreſſe la courſe du vaiſſeau par l'aſpect des côtes. Quand il arrive qu'elles diſparoiſſent dans le gros tems ſoit par le brouillard ſoit par l'obſcurité que répandent les nuages, ou parce qu'elles ſont baſſes,

Digitized by Google

on conſulte l'eſtime, ce qui dans ces mers eſt fort équivoque; car comment le Pilote peut-il calculer au juſte la quantité de chemin qu'a fait un vaiſſeau par un mouvement inégal, cédant tantôt à l'action des vents, tantôt à la force des courants: auſſi prendroit-on ſouvent pour viteſſe abſolue ce qui n'eſt que viteſſe relative, ſi l'on connoiſſoit moins ces mers; on pointe la carte & par l'uſage du compas on trouve le chemin préſomptif de la courſe du vaiſſeau, & par des préjugés on établit l'endroit de la mer où l'on eſt, quoiqu'on ne puiſſe pas reſter longtems dans l'incertitude dans une mer par-ſemée d'une auſſi grande quantité d'Iſles toutes connues. Elles paroiſſent les reſtes d'une partie de terre ferme qui joignoit l'Europe & l'Aſie, dont le pays plat formé d'un ſol léger & mobile fut emporté par une violente irruption des eaux plus élevées, tandis que les parties plus ſolides & plus hautes qui reſtent

encore à découvert, résisterent à l'effort du courant.

C'est sur-tout à la fin de l'hyver lorsque les neiges commencent à se fondre que les tempêtes sont le plus fréquentes dans l'Archipel. L'évaporation est alors très-abondante; dans l'instant qu'elle se fait, elle établit dans l'air une espèce de calme dont il faut d'autant plus se défier qu'il est suivi de près par l'orage. Le soleil n'a pas encore assez d'action pour raréfier les vapeurs qui s'élévent dans l'atmosphère; dès qu'elles sont parvenues à une certaine hauteur, le froid qui y régne les condense & en forme des nuées d'où sortent des grains de vent presque aussi dangereux que ceux qui se font sentir dans l'Archipel Indien pendant la saison pluvieuse. La grêle, le tonnerre & les éclairs sont effroiables, le vent souffle en même tems de presque toutes les pointes du compas & les plus grands vaisseaux sont horriblement tourmentés.

Dans les Isles on passe tout d'un coup de la températuré la plus douce à un air froid humide & mal-sain, si on ne se précautionne pas contre ses effets. Telles sont les causes générales de la disposition de l'air: il y en a de particulieres qui dépendent des qualités du sol plus ou moins élevé, de sa sécheresse ou de son humidité, & même des matieres différentes que la terre renferme dans son sein; elles sont locales, nous indiquerons les plus remarquables, celles qui donnent lieu à des phénomènes particuliers à quelqu'unes des Isles de l'Archipel.

L'Isle de Santorin située au nord de Candie par les 39 degrés de latitude, quoique peu étendue, puisqu'elle n'a guères plus de trente mille de tour a des singularités qui méritent que l'on en fasse ici une mention particuliere. C'est une terre nouvelle qui est sortie du sein de la mer par l'action d'une fournaise souterraine dont les phénomènes se font

sentir de tems à autres. Sénéque en parle comme d'une Isle formée de son tems. (*a*) Pline en fait quelques détails plus particuliers : il assigne le tems de son émersion hors de l'eau à la quatriéme année de la 136e. Olimpiade. Son premier nom étoit Thérasia qui fut changé ensuite en celui d'Hiera, comme étant consacrée à Vulcain à cause des feux qui sortoient la nuit de ses rochers, enfin il rapporte un autre mouvement qui la partagea en deux & dont une des parties eut le nom de Thia (*b*).

(a) *Therasiam nostræ ætatis insulam, spectantibus nautis in Ægeo Mari enatam quis dubitet quin spiritus in lucem evexerit.* Senec. nat quæst. L. 6. c. 21 ......

(b) *Inter cicladas Olimpiadis* CXXXV. An. 4. Thera & Therasia. Plin. l. 2. c. 87. *Therasia nunc Hiera quia sacra vulcano est, colle in ea nocturnas evomente flammas* .... id. l. 3. c. 9. *Thera cum primum emersit Calliste dicta est, ex ea avulsa postea Therasia atque inter duas enata, Mox Automate eadem Hiera, & in nostro ævo Thia juxta eamdem enata.* id. lib. 4. cap. 12......

Ce qu'il y a de certain c'est que ce Volcan caché sous les eaux souléve de tems-en-tems les terres & les rochers qui le renferment & forme au-dessus de la surface de la mer de nouveaux terreins. En 726. en 1427 & en 1543 elle a reçû des accroissemens par de nouvelles fermentations, & les petites Isles ou rochers qui l'environnent sont sortis successivement du sein des eaux. En 1650 il y eût des éruptions de feux très-violentes à Santorin & dans les environs qui produisirent le grand banc que l'on voit à côté, & qui peut-être deviendra un jour une nouvelle Isle habitable & aussi susceptible de culture que l'ancienne. Baudrand parlant de cette Isle la nomme Thérasia, dit qu'elle a environ trente milles de tour, quinze cens habitans deux Evêques l'un du Rit Grec l'autre du Rit Latin avec quelques places fortifiées & huit bourgades, qu'elle est assez bien cultivée & distante de trente six milles de la côte Septentrionale de Candie, &

de quarante de l'Isle de Milo au levant; qu'en 1507 elle fut divisée en deux parties par un tremblement de terre, dont la plus grande a le nom de Santorin, & la seconde qui est la plus petite, conserve son ancien nom de Therasia. Tous ces témoignages se rapportent assez, il paroît seulement que Baudrand s'est trompé sur la date de la division de l'Isle en deux, que Pline qui en parle expressément fait remonter beaucoup plus haut.

Mais voici quelque chose de plus sûr à ce sujet qui s'est passé dans ce siècle, dont le récit est consigné dans l'histoire de l'Académie des Sciences. (An. 1708.) A deux mille de l'Isle de Santorin on s'est apperçu d'une nouvelle isle qui n'a paru d'abord que comme un petit bâtiment & qui, grossissant chaque jour, est devenue aussi grande qu'un vaisseau de haut bord. Elle est entourrée de diverses autres petites isles, & il en sort continuellement de grandes flammes. Cette

nouveauté est d'autant plus surprenante, qu'en cet endroit l'eau a plus de soixantes brasses de profondeur, & qu'il faut que les feux souterrains ayent une étrange force pour pouvoir lancer si haut à travers des eaux une si grande masse de rochers. Ce phénomène fut apperçu pour la première fois le 23 Mai 1707 au lever du Soleil.... Les premiers qui abordèrent sur ce rocher nouveau qu'on prit pour un bâtiment prêt à faire naufrage, le trouvèrent encore agité, & dans un mouvement sensible d'accroissement : ils en rapportèrent de la pierre ponce d'une finesse extrême, & des huîtres exquises & fort grosses, que le rocher où elles étoient attachées avoit apportées avec lui du fond de la mer. On s'étoit aperçu d'un petit tremblement de terre à Santorin deux jours avant que cet écueil parût. Il augmenta très-promptement, tant en hauteur qu'en largeur, jusqu'au 13 ou 14 Juin : il avoit alors près d'un demi mille de

circuit & 20 ou 25 pieds de haut. Après quelque tems de tranquillité, les eaux de la mer se troublèrent de jour en jour plus sensiblement, elles se teignirent de diverses matières minérales parmi lesquelles le souffre dominoit : les flots avoient une agitation & un bouillonnement qui venoit du fond : ceux qui vouloient approcher de la nouvelle isle sentoient une chaleur immodérée qui ne leur permettoit pas d'y aborder ; enfin il se répandoit dans l'air une puanteur qui infectoit l'Isle de Santorin, & en incommodoit extrêmement les habitans. Tout cela annonçoit quelque phénomène effrayant, & l'épouvante étoit générale, lorsque l'on vit le 16 Juillet au coucher du Soleil une chaîne de 17 ou 18 rochers noirs & obscurs un peu séparés les uns des autres, qui sortoient de la mer vers la nouvelle Isle & qui sembloient devoir bien-tôt s'unir entr'eux. Ce qui arriva effectivement quelques jours après. Le 18 il en sortit pour la première fois une fumée très-épaisse.

& on entendoit des bruits qui partoient du fond de la nouvelle terre. Le 19 le feu commença à paroître fort foible d'abord; mais il s'augmenta au point que la nouvelle Isle sembloit n'être formée que d'un grand nombre de fourneaux qui vomissoient des flammes, on vit même à la fin de Juillet une lance de feu fort au dessus de l'Isle & qui fut emportée en l'air d'orient en occident. Pendant ce tems la nouvelle Isle prit de grands accroissemens; les eaux de la mer bouillonnoient plus violemment, elles étoient chargées de souffre & de vitriol, & l'infection étoit si grande à Santorin, qu'on y respiroit à peine, sur-tout quand le vent y poussoit la fumée. Vers la fin d'Août les bruits souterreins devinrent plus fréquens & plus forts: les flammes se firent de nouvelles ouvertures qui lancèrent des cendres & des pierres en abondance; enfin à la fin de l'année le bouillonnement de la mer se calma, les vapeurs ne furent plus aussi fétides, quoique la fumée & les

pluies de cendre continuassent encore.

Par ce détail on doit se faire une idée de la maniere dont l'Isle de Santorin s'est formée & applanie; comment le nouveau terrein qui lui a été ajoûté est devenu bien-tôt susceptible de la même culture que l'ancien : tout cela s'est fait successivement & par la même méchanique qui a produit les terres nouvelles voisines du Vésuve, & que nous avons expliquée plus haut.

Toute cette Isle & ses nouveaux environs, quoique naturellement seche & stérile, est devenue très-fertile par l'industrie de ses habitans, on y recueille beaucoup d'orge, de cotton & de vin, au point que dix mille personnes au moins qu'elle renferme, subsistent de son produit, & ont de quoi en faire un commerce assez utile. Cette terre, quoique nouvelle, n'est pas de la nature de celles dont les exhalaisons trop abondantes & trop grasses se corrompent aisément & communi-

quent à l'atmosphère des qualités nuisibles. L'air de Santorin est vif & sec, ses habitans laborieux y jouissent d'une bonne santé. Les Turcs ont une sorte de respect & de frayeur pour cette terre qu'ils craignent d'habiter ; de sorte que les Chrétiens Grecs & Latins dont elle est peuplée vivent dans une liberté très-propre à favoriser l'industrie & la population qui y est nombreuse, eu égard au peu de terrein qu'ils ont à cultiver. Ce qui est arrivé dans ce siècle à cette Isle prouve que les tremblemens de terre suivis d'éruption de matieres enflammées, ne causent à la pureté de l'air qu'une altération momentanée, car on ne parle pas que ces fumées sulfureuses & fétides qui parurent si incommodes à Santorin, y ayent produit aucune intempérie.

Les anciens croyoient que la plûpart des Isles avoient été formées de la même maniere que celle de Santorin ; quelques-unes si anciennement que l'on ne pouvoit en fixer

l'époque : d'autres dont l'origine étoit connue & se rapportoit à des tems plus nouveaux. C'est le sentiment de Séneque & celui de Pline le naturaliste. Ils mettoient dans cet ordre l'Isle de Milo dans l'Archipel, célèbre par la sûreté de son port, ses fruits, ses vins délicieux, l'abondance de ses mines de fer & de souffre ; & beaucoup plus grande que celle de Santorin. Le fond de cette Isle est une sorte de roche creuse, spongieuse & pénétrée des eaux de la mer : quand on en fait le tour en batteau, on reconnoit les ouvertures de plusieurs canaux souterrains par lesquels l'eau s'engouffre & porte le sel marin jusques dans les moindres cavités de cette grande roche. Les mines de fer qui s'y trouvent & qui ont donné le nom au quartier Saint-Jean de fer, y entretiennent des feux perpétuels qui sont nourris par la matiere ferrugineuse, le souffre que l'on y découvre partout & l'eau de la mer qui les unit & les met en fermen-

tation ; ainsi on peut regarder l'intérieur de cette Isle comme un laboratoire naturel où continuellement il se prépare de l'esprit de sel, de l'alun & du souffre, par le moyen de l'eau de la mer, du fer, & de la structure singulière du rocher qui sert de noyau à l'Isle, & qui laisse filtrer par plusieurs crevasses ou fentes les parties salines & bitumineuses de l'eau de la mer. Ces matières sont mises en mouvement par la violence des feux que le fer & le souffre y entretiennent sans cesse, & les résultats de cette effervescence sont le souffre & l'alun produits par l'esprit de sel.

La roche qui sert de fondement à l'Isle de Milo, est donc une espèce de poèle qui échauffe doucement la surface extérieure du sol, & lui fait produire les meilleurs vins, les figues & les melons les plus délicieux de l'Archipel. Ce sol nourri de sucs abondans & toujours renouvellés, travaille sans cesse, jamais les champs ne s'y reposent.

Il sort d'une multitude de cavernes répandues dans cette Isle des vapeurs si chaudes qu'elles sont sensibles pour peu que l'on s'en approche, & cette chaleur domine au point que le froid n'est jamais assez fort pour interrompre la végétation ou pour nuire aux arbres & aux plantes. Il ne géle jamais à Milo : la neige y tombe rarement, & si elle blanchit la terre ce n'est que pour un instant, en moins d'un quart-d'heure elle est fondue. Cette heureuse température & la bonté des pâturages contribuent sans doute à celle du bétail que l'on y nourrit ; mais il s'en faut beaucoup que cette Isle soit aussi peuplée à proportion que le rocher aride de Santorin, ce que l'on ne peut attribuer qu'à la corruption de l'air qui est presque pestilentiel. La ville de Milo est d'une saleté insupportable ; les ordures que l'on y laisse en tas, jointes aux vapeurs des marais salins qui sont sur le bord de la mer, aux exhalaisons des mi-

néraux dont elle est infectée, & à la disette des bonnes eaux, empoisonnent son atmosphère, & y causent des maladies dangereuses qui de-là s'étendent plus loin; quelques-unes ont des caractères marqués de peste, à en juger par les charbons ardens, les maux de gorge gangreneux & les bubons qui les accompagnent. Les eaux de cette Isle sont en général mal-saines & désagréables à boire sur-tout dans les bas fonds, où elles sont impregnées d'une odeur de souffre & d'œufs couvis qui les rend insupportables. La seule fontaine de Castro en fournit de bonnes : la source en est chaude dans son bassin, mais deux heures après qu'elle a été puisée, elle devient très-froide & d'une légereté extrême. Les bains chauds que l'on trouve au pied d'une colline à droite en descendant de la ville au port, sont ferrugineux, le résidu de leurs eaux est couleur de rouille, ce qui indique que les particules de fer qui y sont répandues

ſont la principale cauſe de leur fermentation. Au-deſſous de ces bains ſur le bord de la mer ſortent au travers du ſable pluſieurs bouillons d'eau ſi chaude qu'on n'y ſçauroit tremper les doigts ſans ſe brûler. Les œufs y éprouvent peu de changement & n'y cuiſent pas; mais ſi on les met dans le ſable voiſin qui eſt beaucoup plus ardent ils durciſſent très-promptement. Nous avons remarqué un phénomène tout ſemblable à la Guadeloupe ſur le bord de la mer au bas de la ſouffriere, ce qui porte à croire que ces deux Iſles ont été l'une & l'autre formées par des volcans qui ont ſoulevé du fond des eaux, les rochers & les terres qui compoſent la partie haute de leur terrein : l'air eſt preſque auſſi mal-ſain à la Guadeloupe qu'à Milo, ce qui n'émpêche pas que dans ces deux Iſles la végétation ne ſoit très abondante, & le ſol fertile en toutes ſortes de productions propres à chacun de ces pays.

L'Isle de Siphanto qui est à trente six mille de Milo au nord ouest, est sous un beau ciel : l'air, les eaux, les fruits, la volaille, tout y est excellent ; on y voit communément des vieillards de cent vingt ans qui ont toujours joui d'une bonne santé. L'atmosphère n'y est pas infectée de vapeurs & d'exhalaisons métalliques & sulfureuses. La température en est moins douce & les denrées, quoiqu'abondantes & fort saines, le cèdent à celles de Milo pour la finesse du goût & la délicatesse. Il en est ainsi de tous les terreins sulfureux, leurs productions sont excellentes & d'une qualité supérieure à toutes les autres ; mais il faut en user sobrement, les excès en sont pernicieux, ils portent dans les corps auxquels ils s'assimilent les mêmes principes de corruption qu'ils répandent dans l'air.

Le territoire de l'Isle de Siros ou Sira est fort élevé ; quoique montagneux & dépouillé de ses bois, il est plus frais & plus humide que

celui de la plûpart des Isles de l'Archipel, ce que l'on doit attribuer sa hauteur. C'est le point où se rassemblent indifféremment & en toutes saisons les vapeurs qui s'élèvent de la mer, qui retombent en pluies & en rosées, & la rendent agréable à habiter & très-fertile. Elle jouissoit de ces avantages dès le tems d'Homère, & sans doute plus anciennement encore. » Elle n'est pas » fort considérable, dit il, (*Odissée*, » *lib.* 15.) par sa grandeur, mais » elle est bonne, on y nourrit de » nombreux troupeaux de bœufs & » de moutons; elle est fertile en » vins & en froments; jamais la fa- » mine n'a désolé ses peuples, & » les maladies contagieuses n'y ont » jamais fait sentir leur venin; ses » habitans ne meurent que quand ils » sont parvenus à une extrême vieil- » lesse..... «. Son nom de Syros ou de Sira signifie en langue phénicienne, riche & heureuse.

Par rapport à ces pluies fréquentes & si salutaires on peut com-

parer à l'Isle de Siros celle des Pins en Amérique, située vis-à-vis de la côte méridionale de la grande Isle de Cuba, dont elle est séparée par un canal étroit, mais très-profond: elle a environ neuf à dix lieues de longueur sur quatre ou cinq de largeur. Les Espagnols qui en sont voisins assûrent qu'il y pleut plus ou moins tous les jours de l'année, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre: le milieu de cette Isle est occupé par une haute montagne qui s'élève en pointe & qui le plus souvent est couverte de nuages. Les Armateurs prétendent que cette montagne attire à elle toutes les nuées puisqu'elle en est chargée lorsque l'on n'en voit point ailleurs. On pourroit dire la même chose des sommets de Siros & de Tiné dans l'Archipel: on peut remarquer le même phénomène sur les points les plus élevés des Alpes & de l'Apennin; enfin dans toutes les montagnes qui se terminent en pointes qui dominent sur les terres voisines. Ces pointes

pointes font comme un centre de réunion où fe rendent toutes les vapeurs qui fe forment en nuages, & dont la partie inférieure fe réfout & retombe en pluie avant que d'être emportée plus loin par les vents. C'eft ce qui rend les terres qui font au-deffous de ces fommets fi fraîches & fi fertiles. L'Ifle des Pins, quoique déferte, a des pâturages excellens où fe nourriffent de nombreux troupeaux de bétail.

L'Ifle de Tiné dont les rochers & les montagnes font fort élevés, eft dans une température à peu près femblable à celle de Siros, & occafionnée par les mêmes caufes : il y a des brouillards & des nuages à leurs fommets pendant une partie de l'année; le vent de nord y rend le froid très-vif; c'eft cependant l'Ifle de l'Archipel la mieux cultivée & l'une des plus fertiles. Les vents froids & impétueux du nord qui excitent de fi grands mouvemens dans ces mers, avoient déterminé les anciens à placer la caverne

d'Éole dans les montagnes de Tiné. On retrouve dans l'histoire de la Nature l'origine de la plûpart des fables auxquelles donna naissance l'amour du merveilleux qui est toujours une suite de l'ignorance.

L'Isle de Scio plus grande que toutes celles dont nous venons de parler est encore très-peuplée : elle est hérissée de montagnes arides autrefois couvertes de bois ; le sol en est sec & l'air y est fort sain, même dans les terres basses, dont les plantations d'orangers, de myrthes, de grenadiers donnent le spectacle le plus agréable ; les côteaux sont couverts de vignes qui produisent en abondance du vin excellent ; on y recueille si peu de grains qu'ils ne suffisent pas à nourrir ses habitans le quart de l'année : mais le commerce de soye, de laine, & celui des vins les mettent en état de se procurer tout ce qui leur manque de denrées.

Il s'en faut beaucoup que l'Isle de Samos, quoique presqu'aussi éten-

due que Scio soit aussi peuplée : l'air y est mal-sain, il y règne une intempérie continuelle, occasionnée par les eaux qui croupissent dans la plaine & qui se vuidoient autrefois dans la mer; inconvénient que l'on ne peut attribuer qu'à la négligence du gouvernement auquel elle est soumise; car cette Isle avoit beaucoup plus d'habitans & étoit plus riche du tems des Grecs & même sous le bas Empire, qu'elle ne l'est actuellement. Néanmoins la campagne est belle & a toutes les apparences de la fertilité de la richesse & de la fraîcheur, parce qu'on arrose de ces eaux surabondantes, les champs, les vignes, les plantations d'oliviers & d'orangers, ce qui prouve que la salubrité de l'air pour les hommes & les animaux ne répond pas toujours au bel aspect du pays. Cette Isle est divisée par une longue chaîne de montagnes fort élevées, souvent couvertes de nuées où se forment des tonnerres violens. Leur nom actuel de *Catabate*, qui paroît ve-

nir du Grec καταιβάτης qui lance la foudre, étoit un des surnoms de Jupiter, d'où l'on peut conclure que de tout tems cette terre a répandu de son sein dans les airs, des exhalaisons propres à devenir la matière de la foudre. Elle n'est pas comme la plupart des autres isles de l'Archipel entierement dépouillé de ses bois. On voit au nord quelques forets de sapins qui donnent beaucoup de thérébentine : mais sans doute qu'elle ne renferme pas autant de souffre que l'isle de Milo, car on ne s'apperçoit pas qu'il s'y fasse aucune fermentation intérieure; sa température est beaucoup plus froide. M. de Tournefort (Voyage au Levant. Let. 10.) remarque que le froid y étoit si âpre au mois de Février, que les gens du pays refuserent de lui servir de guides dans les montagnes. C'est alors que les pluies y sont très-considérables, & que le vent du sud s'y fait sentir dans toute sa violence, au point qu'il renverse les maisons, sur tout

celles de la campagne ſur leſquelles il a plus de priſe. La mer des environs eſt ſi agitée qu'elle paroît toute en feu, les tonnerres y ſont effroyables : cette diſpoſition de l'air eſt aſſez générale dans l'Archipel juſqu'au quinze de Mars environ. Les crues d'eaux ſont alors d'autant plus abondantes à Samos, que la neige fondant ſur les montagnes ; on la voit couler de tout côtés par torrens. Le reſte de l'année, découvertes & dépouillées de verdure, leurs ſommets paroiſſent calcinés, & même diminuent inſenſiblement ; moins cependant que dans les pays plus froids, où les ſuites de l'action deſtructive de l'hyver diviſe les rochers, dont une partie ſe réduit en pouſſiere, qui s'en ſépare dans les dégels du printems, & que les pluies entraînent dans les vallons ; effet qui ne peut pas être auſſi prompt dans les régions tempérées, & plus voiſines de l'équateur.

Par les obſervations que nous

venons de rapporter sur la température variée de la plupart des isles de l'Archipel, sur le plus ou moins de salubrité de l'air que l'on y respire, sur les dégrés du chaud & du froid que l'on y éprouve ; on peut voir que la différente élévation des terres, la nature des minéraux qu'elles renferment dans leur sein, les qualités du sol sec ou humide, l'abondance ou la disette des eaux, décident de l'état habituel de l'atmosphère, ainsi il en est des isles comme de la terre ferme ; il est rare que l'air inférieur ne participe pas aux qualités du sol qu'il enveloppe immédiatement.

Toutes ces isles qui formoient une ligne autour de la Grece, & qui étoient habitées par autant de colonies de ses peuples principaux, ont été très-célèbres autrefois par leurs fêtes publiques, leurs temples, les hommes illustres qu'elles ont vû naître. Aujourd'hui elles n'ont plus rien de leur ancienne splendeur : elles gémissent toutes sous la do-

mination Ottomane, & ne font plus connues que par leurs vins excellens qui fe tranfportent dans le refte de l'Europe ; par quelqu'unes de leurs productions telles que la cire, le miel & la foye, en quoi confifte leur commerce d'exportation.

§. VIII.

Température de la partie la plus orientale de l'Europe. Conftantinople & fes environs.

Il s'en faut beaucoup que la température des régions les plus orientales de l'Europe, foit auffi douce & auffi égale que celle de la Grece & des ifles de l'Archipel. Quoique la fituation de Conftantinople au 41e. dégré de latitude foit l'une des plus belles & des plus heureufes de notre continent, elle ne jouit pas d'un air auffi pur, d'un ciel auffi beau que Naples qui eft à-peu-près à la même latitude, mais fur le bord

d'une mer plus ouverte & mieux garantie de l'action immédiate des vents du nord, dont elle est aussi plus éloignée.

Le ciel est très-variable à Constantinople, d'horribles tempêtes troublent sa serenité : elles disparoissent à la vérité presqu'aussi promptement qu'elles se sont élevées, mais les orages qui les accompagnent sont souvent terribles & se succedent rapidement. Le 19 & le 20 d'Aoust 1767, les campagnes de Constantinople & de Nicomédie furent ravagées par une grêle d'une grosseur extraordinaire, accompagnée de torrens rapides d'eaux qui entraînoient à la mer les hommes, les animaux, les maisons mêmes dont il ne restoit aucun vestige. Le 31 Janvier 1769, on y essuya un orage des plus violents venant du sud, accompagné de tonnerre & d'éclairs aussi vifs que dans la saison des plus fortes chaleurs. cet orage dura jusqu'au lendemain & fut suivi d'un vent de nord qui

amena une grande quantité de neige. Ces variations tiennent à l'inconſtance des vents qui ſont ſentir dans le même jour un froid piquant & une chaleur vive ; ils ſont alternativement oppoſés & viennent de régions tout-à-fait différentes. On ne connoît que deux vents à Conſtantinople, le nord & le ſud, que l'on peut regarder comme les deux clefs de ſon port, qui en ouvrent ou en ferment l'entrée aux vaiſſeaux. Quand le premier ſoufle, il ne peut rien y arriver de la mer de Marmora, mais alors les bâtimens qui viennent de la mer noire ont le vent en poupe, & fourniſſent la ville de toutes les proviſions néceſſaires : au contraire, quand le ſud domine rien ne peut aborder de la mer noire à Conſtantinople, tout y vient des côtes de la Grece & des iſles de l'Archipel ; quand l'un & l'autre ceſſent, le commerce ordinaire d'approviſionnement ſe fait par le moyen des petites barques qui vont à la voiſe ou à rame. Le chaud

& le froid dépendent. de même de la durée de ces vents, relativement à chaque saison.

Quelquefois les chaleurs de ce climat sont longues & excessives, les campagnes desséchées par l'ardeur du soleil ne renvoyent dans l'atmosphère que des exhalaisons brûlantes : la malpropreté des rues de Constantinople & la poussiere dont elles sont couvertes, enlevée en tourbillons par les vents orageux du midi, les rend impratiquables, & charge l'air d'une multitude de corpuscules étrangers, presque toujours nuisibles. Il arrive encore, quoique rarement, que l'hiver y est très-rigoureux. Au commencement du dernier siécle sous le régne d'Achmet I. le Bosphore gela si fort, que le Sultan emporté par l'ardeur de la chasse, le traversa à la suite de ses chiens qui poursuivoient un lievre, & qui passa sur la glace d'Europe en Asie. Ce phénomene est occasionné par les glaçons que les grands fleuves tels que le Da-

nube, le Boristhene ou le Tanaïs charient dans la mer noire, & que les vents du nord poussent ensuite du côté du détroit : le froid qui survient les joint les uns aux autres & en fait une masse assez solide pour traverser dessus le canal de Constantinople. On a vû quelque fois de la glace formée dès le mois de Décembre, dans le petit golfe qui sépare cette ville de Galata : il ne faut pas s'en étonner, l'eau de la mer noire est peu salée en comparaison de celle de toutes les autres mers, même de la Méditerranée, & dès-lors elle a plus de disposition à se glacer, sur tout le long des côtes, quand les vents froids du nord qui régnent si souvent dans ces parages se font sentir en hiver, (a) Dans le commencement de 1768, le froid y étoit extrême, on ne se souvenoit pas d'en

(a) *Th. Smith opuscula ex itinere insue Turcico enata.* 8o. Roterod. 1716.

avoir éprouvé un pareil, les eaux avoient été couvertes de glaces pendant tout le mois de Janvier; & en Mars, lorſqu'un vent perçant du nord régnoit ſur toute l'Europe, il continuoit de geler & de neiger, ce qui n'étoit jamais arrivé. A ce ſpectacle extraordinaire, les Turcs ſuperſtitieux à proportion de leur ignorance ſur les effets naturels d'une cauſe connue, furent ſaiſis de la plus grande terreur, & le regarderent comme le préſage de quelque malheur général ſur tout l'Empire, de la fin même du monde, par le bouleverſement & la confuſion des élémens.

Je ne parle pas ici des rapports que peut avoir avec l'air le ſol bien ou mal cultivé des environs de Conſtantinople: la ville par elle-même eſt ſi étendue, habitée par un peuple ſi nombreux, fréquentée par un ſi grand concours des différentes nations de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Europe qui y abordent continuellement, qu'on peut

considérer les qualités permanentes de son atmosphère, comme produites par les exhalaisons qui s'élevent de cette ville. La beauté de sa situation, son aspect du levant au midi, toutes les aisances que ses Souverains lui ont procurées, devroient être autant de causes de la salubrité de son air, & peut-être y trouve-t-on la source de ces intempéries fréquentes qui s'y font sentir, par l'abus que ses habitans font de tous ces dons précieux, par leur négligence sur les précautions à prendre pour se garentir des fléaux qui les exposent si souvent à une mort prématurée.

Les eaux fraiches & saines sont assés abondantes à Constantinople & dans les environs; les sources principales en sont près de Domuzderì, village peu éloigné de la mer noire, au nord-ouest de Constantinople. C'est à l'Empereur Soliman II. dit le Magnifique, mort en Hongrie en 1566, que la ville de Constantinople doit le rétablisse-

ment du grand aqueduc qui lui porte ses eaux. Il avoit été construit sous l'empire de Valentinien I. mais la négligence des Grecs & la misere du bas-Empire l'avoient laissé tomber en ruine. Soliman avoit si fort à cœur le succès de cette entreprise, qu'il disoit qu'il eut volontiers dépensé un sac d'écus pour chaque pierre de l'aqueduc s'il eut été nécessaire : il ne souhaitoit que l'accomplissement de trois choses pour mourir content : la mosquée de son nom finie, l'aqueduc rétabli, & la prise de Vienne qu'il fit assiéger inutilement. Les eaux fraiches se distribuent dans la ville & ses environs par cet aqueduc, qui se subdivise en une multitude de petits canaux couverts, ou par des rigoles découvertes qui forment dans la campagne une infinité de petits ruisseaux, de sorte que par tout on trouve des puits, des fontaines & des citernes. La partie inférieure des Kiosks, où les Turcs vont prendre le frais pendant les

chaleurs de l'été, est ordinairement un grand réservoir d'eau recouvert par un planchet sur lequel ils se tiennent. L'évaporation de cette eau répand une douce fraicheur dans le Kiosk, qui est entretenue par l'ombre des grands arbres dont il est entouré, & par les vents auxquels ils laissent un passage libre. Ces endroits sont délicieux pour les Musulmans, c'est où ils croyent jouir des vraies douceurs de la vie : ils y font des repas agréables & libres, prolongés fort avant dans la nuit, où ils oublient les préceptes de Mahomet pour ne suivre que leurs goûts. Ces bâtimens assez élevés sont presque tous de forme piramidale; les murs de la chambre inférieure ou du salon, servent de base au toît qui se termine en pointe.

Outre ces agrémens que les eaux répandent à chaque pas dans la campagne, elles fournissent encore à l'entretien de plus de cents bains publics à Constantinople : les devoirs de la Religion & le soin de

la ſanté les y rendent auſſi utiles que néceſſaires. Les Turcs ont leurs ablutions & leurs purifications marquées ; l'eſpéce de nourriture dont ils vivent à l'ordinaire, qui eſt de viandes ſalées, ou de fruits cruds & froids tels que les melons, ſuivant les ſaiſons, ne buvant que de l'eau ou du caffé, au moins ceux qui ſont obſervateurs exacts de la loi ; la vie oiſive à laquelle ils ſont tellement attachés, qu'ils fuyent tout exercice juſqu'à la promenade ; tout cela fait, que le fréquent uſage des bains devient preſque néceſſaire à la conſervation de leurs jours. Ils y ſont d'autant plus aſſidus que c'eſt pour eux une ſource de mérite & ſouvent de plaiſirs, ainſi ils y vont en foule.

L'air que l'on reſpire dans ces bains eſt ſi épais & ſi chaud, l'évaporation en eſt ſi abondante, que ne pouvant s'échapper par les ouvertures du toît, la plus grande partie ſe condenſe au faîte des voûtes, ſe réunit en goûtes ſenſibles & re-

tombe en une eſpece de brouillard qui ſe répand dans toute l'atmoſphère des bains ſous la forme d'une fumée humide. Cette fumée outre la vapeur aqueuſe qui en fait le fond, eſt chargée de toutes les émanations des différens corps qui ſe trouvent dans le bain, qui ſont d'autant plus abondantes que la tranſpiration excitée par une chaleur douce eſt alors très-forte. Ainſi malades ou ſains, peſtiférés ou non, les Turcs allant indifféremment à ces bains, y reſpirant tous le même air, ſe lavant dans les mêmes eaux, il n'eſt pas étonnant que les maladies épidémiques ſoient ſi fréquentes & ſe communiquent ſi aiſément dans une ville où on ne prend aucune précaution pour en éviter les effets ou les diminuer, & même où ce qui devroit en arrêter la propagation, ne ſert qu'à l'étendre d'avantage.

La chaleur & le froid, l'humidité & la ſécheresse & les autres qualités ſenſibles de l'air auxquelles tiennent d'ordinaire les épidémies, doivent

donc moins être regardées comme les cauſes de celles qui regnent ſi ſouvent à Conſtantinople, que les uſages & la négligence même de ſes habitans. Le germe y réſide depuis long-tems & il y fermente toujours; quelquefois il reçoit une nouvelle activité par des cauſes qui facilitent ſon développement, & qui y ſont apportées de l'Egypte & des autres pays que l'on peut regarder comme les funeſtes laboratoires où la peſte ſe prépare, pour ſe répandre delà dans le reſte de l'univers.

Les Turcs loin de la prévenir, ſemblent lui préparer les voies par le peu de police qui regne dans leurs bains : c'eſt-là où l'air en pénétrant les corps humains dont tous les pores ſont ouverts à ſon action, y porte de tous côtés ces miaſmes contagieux dont les effets ſont les mêmes dans tous les individus ſur leſquels ils ſe développent. Il n'eſt pas douteux encore qu'ils ne ſe diſperſent bien au-delà de ces bains par les vapeurs qui en ſortent & ſe mê-

lent dans la maſſe de l'atmoſphère & par la contagion établie dans diverſes maiſons particulieres d'où les exhalaiſons ſe répandent dans l'air. Il ſort continuellement des corps des atomes imperceptibles, qui participent à la qualité & aux diſpoſitions des matieres dont ils s'échappent. Ces atomes reſtent dans les habits, s'attachent aux meubles, aux murailles mêmes, & s'y fixent juſqu'à ce qu'ils ſoient attirés par d'autres atomes avec leſquels ils ſe trouvent quelque ſimpatie, c'eſt-à-dire juſqu'à ce que l'air agité par l'atmoſphère propre à tous les corps, agiſſe ſur l'air de la chambre infectée de la contagion, & mette en mouvement les atomes peſtilentiels qui y ſont dépoſés. Alors ce qui n'étoit que diſpoſition à l'épidémie devient tout de ſuite contagion, parce que la cauſe s'en répandant avec rapidité dans tout le corps par le moyen de l'air que l'on reſpire, circule avec le ſang, & infecte les liquides qui portent à leur tour la corruption dans les ſolides.

Ces sortes d'exhalaisons semblent avoir une propriété particuliere pour se conserver & se diviser ensuite presque à l'infini, sans épuiser la matiere d'où elles sortent. Les auteurs les plus exacts en rapportent mille exemples frapans. Forestus cité par Boyle (*a*) assure que des miasmes pestilentiels se conserverent long-tems dans des toiles d'araignées. Alexandre Bénédictus dit qu'une couverture infectée ayant été portée du Frioul à Venise, fit mourir subitement de la peste tous ceux qui se trouverent dans l'endroit où long-tems après on la secoua à l'air. Le docte Sennert raconte qu'à la suite de la peste qui fit périr à Breslau en 1544 plus de six mille personnes en six mois, un linge qui en fut emporté dans ce tems, fit renaître lorsqu'on le déplia dans une autre ville, quatorze ans après, la peste

(a) Rob. Boyle *de mira subtilitate effluviorum.* 4. Basil. 1677.

avec les mêmes caractères, où elle fit des ravages aussi grands. Trincavella écrit que des cordes qui avoient servi à Capo d'Istria, à descendre au tombeau des corps pestiférés, portées ailleurs y firent naître une peste qui emporta dix mille personnes. On croira sans doute que ces divers corps empestés, n'ayant pas été exposés à l'action libre de l'air & des vents, conserverent les miasmes contagieux dont ils étoient pénétrés, qui ne se développerent que lorsqu'on les mit à l'air, qu'autrement ils se seroient dissipés beaucoup plus promptement ; plusieurs Phisiciens pensant que quinze ou vingt jours d'une action libre de l'air suffisent pour les diviser & les anéantir : mais voici un fait attesté par Dimmerbrœck célèbre Médecin mort à Utrecth en 1674 qui est bien contraire à cette opinion. Il rapporte au quatriéme livre de son excellent traité de la peste ; que de la paille qui étoit restée dans un jardin sur lequel avoit été le grabat

du valet d'un Apoticaire malade de la peste, conserva pendant plus de huit mois les miasmes contagieux dont elle étoit impregnée, quoiqu'elle eût été exposée aux pluies, aux neiges & aux vents de tout un hyver. Huit mois après l'Apoticaire ayant remuée cette paille avec son pied, les miasmes contagieux s'y attacherent avec une telle violence, que sur le champ il y ressentit une douleur vive, suivie d'une pustule qui dégénéra en bubon pestilentiel qu'il fut quatorze jours à guérir; sans avoir eu pendant ce tems, le moindre mouvement de fièvre, étant fort sain d'ailleurs, & la matiere de la peste n'ayant agi que sur la partie du pied qui l'avoit mise en mouvement. Si le principe de la contagion se conserve si long-tems & se développe ensuite avec tant d'activité dans des régions où elle n'est qu'accidentelle, dont le climat est plus froid que chaud, d'où les dispositions de l'air, les mœurs, les usages, le genre de vie tendent à l'éloigner:

doit-on être étonné qu'elle ſubſiſte toujours dans une ville, où elle eſt endémique, où ont fait tout ce qu'il faut pour l'entretenir?

Une multitude de cauſes particulieres, telles que celles que nous venons de rapporter venant à ſe réunir, en forment une générale, à laquelle on peut ajoûter encore la ſituation de la ville tournée au midi; les orages fréquens qui y verſent une grande quantité d'eau, qui ne s'écoulant pas aſſez vite, détrempe les terres, & cette pouſſiere dont les rues ſont couvertes, qui devient une boue fétide. Ces inondations paſſagères ſuivies tout d'un coup d'un tems fort chaud & d'un vent de midi qui hâte la putréfaction des matières humectées & des eaux croupiſſantes, répandent dans l'atmoſphère des exhalaiſons fétides, corrompues, peſtilentielles, qui infectent l'air que l'on reſpire & les ſubſtances dont on ſe nourrit.

Il n'eſt donc pas étonnant que les maladies de ce caractère ſoient com-

munes à tous les habitans d'un lieu où l'on peut dire qu'elles régnent constamment, puisque non-seulement on en trouve les causes dans le climat, sa situation, les qualités accidentelles de l'air dont l'activité pernicieuse est si souvent renouvellée; mais encore dans la maniere de vivre des peuples, dans le commerce indiscret qu'ils ont entr'eux, & avec les étrangers dont la santé devroit leur être suspecte, dans la stupide indifférence avec laquelle un homme sain se couvre des habits d'un autre qu'il voit mourir à ses pieds de la peste; dans leur espèce de Théologie, qui leur donne sur la peste les opinions les plus bizarres. Ils croient qu'il y a des esprits armés d'arcs & de flêches que Dieu envoie pour punir les hommes quand il lui plaît; lorsque ces spectres sont noirs, leurs blessures sont mortelles, si au contraire ils sont blancs, on n'a rien à craindre: (*a*) pénétrés de cette idée,

(*a*) Hist. des Arabes par M. l'A. de Marigny. T. 4. Paris 1750.

ils

ils ne prennent aucunes précautions pour se garentir des maladies contagieuses : quand ils en sont attaqués & qu'elles sont à leur dernier période, ils tombent dans une espèce de délire tranquille : ils croient voir arriver les anges noirs, & cette vision chimérique d'un cerveau altéré, est ordinairement la derniere idée qui s'y forme, elle annonce l'instant prochain de leur destruction.

On a essayé en différens pays & avec succès d'empêcher que les maladies contagieuses ne s'y répandissent, ou même de les en délivrer lorsqu'elles y étoient établies en purifiant l'air par le moyen des feux de bois résineux dont on allume des buchers à quelque distance les uns des autres ; Hyppocrate en fit la plus heureuse expérience dans la peste d'Athènes, & n'hésite pas de proposer ce reméde comme un moyen sûr de changer la disposition pernicieuse de l'air : mais le tenteroit-on dans une ville où les

incendies sont si fréquents, & causent des ravages affreux ? Hoffman propose encore la fumée des charbons de terre, & des autres substances fossiles, comme ayant la propriété de détourner les mauvais effets des exhalaisons qui peuvent produire des maladies épidémiques de toute espèce : cette précaution auroit moins de risque que celle des buchers, & on ne déterminera pas à l'employer un peuple superstitieux qui croit ne pouvoir échapper à la fatalité de son sort, & qu'il est aussi impossible de se soustraire à la peste si on doit l'avoir, qu'à la mort quand on est au terme de sa carriere.

Cette persuasion qui quelque fois a formé des héros parmi les Turcs, mais qui dans le peuple ne sert qu'à le rendre furieux ou stupide, empêche toute précaution dont l'effet seroit de conserver la vie à une multitude d'habitans : ils détestent même les vents du nord si capables de purifier l'air & de faire cesser la contagion, parce que leurs suites

ſont trop oppoſées à leur maniere d'exiſter. Il eſt d'expérience que les vents de nord & d'eſt établiſſent dans l'atmoſphère un principe général de ſalubrité, qu'ils empêchent qu'il ne s'y mêle des exhalaiſons dangereuſes, & que s'ils ne diſſipent pas entierement celles qu'ils y trouvent, au moins ils rendent le corps humain moins ſuſceptible des mauvaiſes impreſſions qu'elles peuvent faire, en lui donnant plus de force par l'augmentation du reſſort de ſes fibres, & conſervant par ce moyen la faculté d'exercer librement toutes ſes fonctions : mais le Muſulman contemplatif regarde tout principe d'activité comme contraire à la maniere d'être la plus favorable; pour qu'il ſe croie bien, il faut qu'un relachement général de toute la machine, lui faſſe ſentir la néceſſité & les douceurs d'une inaction entiere, d'un eſpèce d'anéantiſſement d'où il ne ſort que pour avoir le plaiſir de s'y plonger de nouveau. Qu'on n'allégue point ici ſon intrépidité

à braver la mort, ses conquêtes & sa force actuelle. Comme son existence tient à la volonté arbitraire d'un Despote absolu, il en exécute les ordres avec autant de promptitude que de soumission, parce que la moindre désobéissance est tout de suite punie de la mort, dont tout être vivant cherche à se garentir autant qu'il est en lui. Ce Despote lui-même sçait qu'il ne peut conserver son état & jouir des prérogatives qui y sont attachées que par le maintien de cet esclavage, & l'exercice d'une autorité sans bornes; c'est ce qui l'occupe, & il forme au moins les projets qui tendent à la maintenir; tandis que tout le reste du peuple, grands ou petits, tous également esclaves, ne vivent que parce qu'il plaît au Sultan de leur laisser la vie; il n'est pas étonnant que la tenant comme un bienfait qui peut leur être enlevé d'un instant à l'autre, ils la prodiguent avec une résolution si décidée lorsqu'ils en ont reçû l'ordre: auroient-ils quel-

que espérance de la conserver s'ils refusoient d'obéir ?

On peut dire encore qu'un despotisme outré tel que celui qui régne en Orient, & qui exclut toutes loix positives, bannit aussi toutes régles de mœurs. Comme il n'y a qu'un seul homme devant lequel tout tremble & dont l'existence fasse une sensation réelle ; il n'est pas étonnant de trouver des gens de la plus grande souplesse & d'une douceur remarquable. Le point de la vertu est un dévouement absolu aux volontés d'un seul.

Kara Mustapha, célèbre Grand Vizir, heureux dans tous ses emplois, félicité par ses amis des victoires qu'il avoit remportées, des services qu'il avoit rendus à son Prince, & de tout ce qu'il avoit fait de grand dans son ministere, leur répondoit que véritablement il étoit au comble du bonheur & de la gloire où il pouvoit prétendre en cette vie, mais que pour la consommation de tous ces honneurs, &

pour la juste récompense de sa fidélité, il lui manquoit encore le saint martyr, le bonheur de mourir par le commandement du Grand Seigneur.

A proprement parler il n'y a que des esclaves dans cet Empire, & c'est un espéce de prodige d'y rencontrer quelque âme qui ait de l'amour pour la liberté. On n'y a qu'une existence incertaine, & dès-lors on est peu attaché à ce qui fait ailleurs l'objet de la cupidité : on y sacrifie tout au plaisir des sens; on en peut jouir dans l'instant, & il plonge dans une sorte d'yvresse qui fait oublier le malheur de son état. Le systême d'une fatalité absolue ne peut manquer encore de jetter les ames les plus honnêtes dans une indifférence qui se répand sur tout : il est vrai que ces mêmes motifs, la volonté du Prince & la voix de la religion, enhardissent les scélérats aux actions les plus determinées & aux plus grands crimes.

Quoique le pouvoir des élémens soit encore plus absolu que celu

d'un despote ; il s'en faut beaucoup que les Turcs s'y soumettent avec autant de tranquillité. Ils regardent les vents de nord comme le fléau le plus insupportable de la nature : la sécheresse & le froid qu'ils répandent dans l'air, l'agitation violente qu'ils y causent, est un supplice pour eux. Le nord est qu'ils appellent le vent noir, celui de tous les vents que l'on redoute le plus à Constantinople, parce qu'il y rend les incendies plus violents & plus désastreux, est dans leur idée la cause de tous leurs maux, de la peste même dont ils lui attribuent les ravages, quoiqu'il en soit le remède le plus efficace. Ils n'ont jamais observé que la Ville d'Andrinople plus éloignée dans les terres au nord ouest de Constantinople, dans un pays ouvert & cultivé, ne doit la salubrité de son air & les agrémens de sa température, qu'à l'action de ces mêmes vents ; que c'est pour cela que son séjour plaît au Grand Seigneur, & qu'il s'y retire lorsque l'intempérie de la

Capitale fait craindre pour ses jours. Il est vrai que ces vents sont si forts & si impétueux sur la mer noire, dans le détroit & une partie de l'Archipel, que les eaux poussées avec une violence extrême contre les terres, refluent sur elles-mêmes à une très-grande distance, ce qui a persuadé à quelques écrivains, entre autres à Denis de Bisance, que cette mer avoit un flux & un reflux réglé. Il ne l'observoit sans doute que lorsque le vent du midi succédoit à celui du nord ; alors son action sur la Propontide & le Bosphore s'opposant au cours réglé des eaux, souleve les flots si haut qu'ils reviennent par intervalles en sens contraire, & paroissent courir du détroit dans la mer noire.

Cette mer a environ deux cents lieues de longueur, tirant juste de l'est à l'ouest ; sa plus grande largeur est du nord au sud, du Bosphore au Boristhène par un espace d'environ trois dégrés, à sa partie la plus occidentale ; l'autre côté n'est

pas la moitié aussi large. L'eau de cette mer est moins claire, moins verte & moins salée que celle de l'océan, ce qui vient de la quantité de fleuves qui s'y déchargent, & de ce qu'elle est tellement resserrée par les terres qui la bordent, qu'on pourroit la regarder plutôt comme un lac que comme une mer; ainsi que la mer Caspienne, qu'elle ressemble encore en ce qu'elle n'a point d'isles & qu'elle est fort orageuse. La mer noire ne tire donc pas son nom de la couleur de ses eaux, puisqu'elles sont plus blanches que celles des autres mers : on l'a ainsi nommée, du danger que l'on court à y naviguer, les tempêtes y étant plus communes & plus violentes que sur toutes les autres mers, par ce que ses eaux sont resserrées dans un lit étroit & presque sans issue, l'ouverture du Bosphore ne devant être comptée que pour peu de chose. Quand donc les eaux sont émues par la tempête, ne trouvant point à s'écouler & étant repoussées

de toutes parts, elles s'élevent haut & en tourbillon, battent les navires de tous les côtés avec une vîtesse & une force insuportables: ce qui peut-être est encore plus dangereux, c'est que cette mer n'a que de mauvaises rades, la plupart sans abris & où les vaisseaux sont moins en sûreté qu'en pleine mer. Aussi ceux qui sont le plus au fait de la marine des Turcs, prétendent qu'il se perd tous les ans un quinzieme des bâtimens qui vont sur cette mer. L'endroit où les naufrages sont le plus à craindre est l'entrée du Bosphore; elle est étroite, il y soufle des vents opposés, & il en sort presque toujours un qui repousse les vaisseaux, & qui lorsqu'il est violent, les fait échouer sur la côte par tout bordée de rochers escarpés : ainsi les fréquens nauffrages qui se font sur cette mer doivent être attribués aux orages qui s'y élevent en toutes saisons, à ses flots courts & entrecoupés, & à ses côtes inabordables : à quoi il faut ajou-

ter l'ignorance des pilotes & la barbarie des peuples voisins qui durant les tempêtes allument des fanaux sur les écueils les plus dangereux, afin que les navires séduits par ces feux trompeurs viennent s'y briser. On peut juger de la quantité des naufrages qui s'y font sur tout auprès du détroit, par les villages dont presque toutes les maisons sont construites des débris des bâtimens que les flots rejettent sur la plage. Cette mer n'est point tenable en hiver, & l'ordre de la marine des Turcs est de ne point sortir du détroit avant la fin d'Avril, & d'y être rentré au commencement d'Octobre. (*a*)

De tout ce que nous venons de dire, on doit juger que la température de la mer noire est tout-à-fait différente de celle de l'Archipel, & beaucoup plus froide & plus humide. Les pluies qui finissent en deçà du détroit dès le mois de Mars,

---

(*a*) V. les voyages de Chardin. *Tome* 1. & 2. *Edit. de* 1711.

durent ſur le pont Euxin quelquefois juſqu'à la fin d'Avril, par des vents froids & de tempête qui y rendent la navigation terrible. La diſpoſition de l'air des pays ſitués ſur les côtes eſt à-peu-prés la même; quoique l'aſpect en ſoit fort agréable par leur verdure, & les bois de futayes, qui s'étendent ſi avant dans les terres, qu'on les perd de vue. On peut regarder ces bois & la hauteur du ſol, comme les cauſes principales de l'humidité, du froid & des vents impétueux qui battent cette mer & les côtes qui la bordent.

En conſidérant cette partie de la Thrace qui s'étend de Conſtantinople au nord & à l'eſt juſqu'aux Palus Méotides & au Tanaïs qui ſépare l'Europe de l'Aſie; il ſemble que l'humidité que répandent les grands fleuves qui ſe jettent dans la mer noire, les lacs qu'ils forment à leurs embouchures, la rendent plus froide & ſa température plus rigoureuſe. Nous avons peu d'obſervations ſur ce pays, qui ſans doute a été plus

peuplé autrefois & mieux cultivé qu'il ne l'eſt aujourd'hui par les Tartares qui l'habitent : la plûpart n'ayant point de demeure fixe, s'occupent rarement à mettre les terres en valeur, ils ſe contentent du produit de leurs troupeaux qui les ſuivent dans leurs tranſmigrations. Ovide exilé dans ce pays ſe repréſente comme jetté ſur des ſables déſerts à l'extrêmité du monde, où la terre couverte de neiges ne produit aucuns fruits, où les montagnes ſont ſans forêts, les campagnes ſans cultivateurs ; où l'on a de toutes parts des ennemis à redouter, où une mer ſans ceſſe agitée par la fureur des flots, ſous un Ciel continuellement obſcurci de nuées épaiſſes, ne préſente pas plus de reſſources, que la terre (*a*). Cependant cette ville de

---

(a) *Orbis in extremis jaceo deſertus arenis,*
Fert ubi perpetuas, obruta terra nives.
Non ager hic pomum, non dulces educat uvas,
Non ſalices ripa, robora monte virent.
Quocumque aſpicias, campi cultore carentes,

Tomes dont le séjour paroissoit si horrible au poëte infortuné n'étoit qu'au 45e degré de latitude. On croit que la ville de Tomiswar située au nord de Varnes est bâtie sur les ruines de Tomes : d'autres les placent un peu plus loin au nord toujours sur les bords de la mer noire, plus près des bouches du Danube : au reste ce pays actuellement abandonné aux Tartares Précopes, ressemble assez à l'idée qu'Ovide en donne, quoiqu'il dut être très-fertile s'il étoit cultivé. Les montagnes qui sont au sud, les vents du nord & de l'est qui sortent du Pont Euxin, le froid & l'humidité des forêts du

---

Vastaque, quæ nemo vindicet arva jacent.
Ne-ve fretum laudes terra magis, æquora semper
Ventorum rabie solibus orba, tument
I. Deponto Epist. 3. ad Rufinum.

Quelle différence de ce pays aux campagnes délicieuses de Rome sous l'Empire d'Auguste ; mais aujourd'hui, aux neiges & au froid près, la description de cette partie de la Thrace est celle des environs de Rome.

Danube devoient rendre cette contrée insuportable à un homme né en Italie, qui en regrettoit continuellement le séjour.

Le territoire de la Crimée & des environs de Caffa qui en est la capitale est sec & sabloneux, les eaux n'y sont pas bonnes, mais l'air y est fort sain: quoique les fruits qui croissent dans les villages voisins soient de médiocre qualité, il n'en est pas de même du bétail & des autres denrées qui y sont très-abondantes. La Crimée est cette Chersonese Taurique des anciens, inabordable & inhabitable à cause de la férocité des ses habitans & de leurs cruels sacrifices; ils regardoient tous ceux que les flots jettoient sur leurs bords comme autant de malheureux dévoués à la colère du Ciel que l'on ne pouvoit appaiser qu'en les immolant. Ses habitans actuels sont un mélange de Turcs & de Tartares très-grossiers, dont l'occupation principale est la pêche, & le commerce, celui du poisson salé

& du caviar fait des œufs d'esturgeons, qui sont si gros qu'un seul de ces poissons en fournit souvent jusqu'à trois cens quintaux. La pêche qui se fait dans les Palus Méotides est d'une abondance incroyable eu égard à leur peu d'étendue. Les gens du pays en donnent pour raison que l'eau en étant limoneuse, grasse & peu salée à cause du Tanaïs qui se jette dedans, elle attire le poisson non seulement de la mer noire, mais encore de l'Helles-pont & de l'Archipel, le nourrit & l'engraisse en très peu de tems. Ce poisson sec & salé se distribue dans le nord de l'Europe & de l'Asie, par les grands fleuves qui en facilitent l'exportation, & par la mer noire en Perse & jusque dans les Indes Orientales.

Les peuples de ces régions sont pour la plus grande partie des Tartares qui ressemblent à ceux dont nous avons parlé : il n'en est pas de même des Turcs, sur-tout des habitans de Constantinople & des villes de sa domination situées en Europe :

ils doivent être considérés comme un peuple formé d'hommes de diverses nations, parce qu'ils achetent un grand nombre d'esclaves étrangers qui forment des établissemens, & ont des enfans qui sont regardés comme Turcs naturels.

Il en est de Constantinople, comme des capitales de tous les grands Empires qui se renouvellent ou s'alterent dans un certain nombre d'années par le concours des peuples rassemblés qui y mêlent leurs usages avec leur sang & obscurcissent les mœurs de la nation, en même tems qu'il se forme des espèces nouvelles de caractères & de tempérammens, de la diversité desquels on pourroit juger en étudiant les physionomies différentes & les variations des traits qui les caractérisent. Il n'y a peut-être point de villes au monde où ce mélange singulier de physionomies & de caractères soit plus sensible qu'à Constantinople. Autant qu'on peut le connoître par les registres de la Douane de cette ville

feulement , on y amène tous les ans plus de vingt mille esclaves dont la plûpart sont des femmes & des enfans, qui se déterminent aisément à embrasser la secte de Mahomet par les belles promesses qu'on leur fait. Les hommes faits sont Russes pour la plus grande partie & ont été enlevés par les Tartares qui les envoyent à Constantinople par la mer noire. Le même brigandage s'exerce du côté de l'Asie. Les habitans des Provinces situées entre la Perse & la Turquie se vendent les uns les autres : c'est de l'union des hommes & des femmes de ces différens pays, tous esclaves, que viennent la plûpart des Turcs & que la population de la capitale & d'une partie de l'Empire se soutient. Ainsi il n'y a point de nation pure à Constantinople, & rien n'est plus rare que d'y trouver des familles sorties d'Ayeux Turcs & libres d'origine & en droite ligne : c'est ce qui fait qu'ils ont une disposition si naturelle à la servitude, & qu'ils

ſont mieux gouvernés par la ſévérité que par la douceur.

Mais dans les grands mouvemens de l'Empire, par exemple lorſqu'après une longue paix, une déclaration de guerre de quelque importance, cauſe une fermentation générale, ou dans les révolutions qui font tomber le Souverain de ſon Thrône ; on démêle fort bien les brigands de l'Afrique, les enthouſiaſtes de l'Aſie & leur caractère, de la ſubtilité des Grecs, de la férocité des Thraces & des montagnards de la Macédoine & de l'Albanie, de l'impétuoſité des Tartares, & de la lacheté des Spahis ou cavaliers Turcs. Ces caractères nationaux qui ſe conſervent malgré les préjugés d'une éducation commune, cauſent ces révolutions étonnantes, ces mouvemens tumultueux & précipités, où malgré le déſordre général on s'apperçoit que la force de l'ame des uns l'emporte ſur la foibleſſe & la duplicité des autres. C'eſt dans ces circonſtances qu'il faut que les

étrangers évitent avec la plus grande attention de se trouver mêlés parmi eux : l'imagination échauffée de la plûpart de ces hommes grossiers & féroces, les porte à des excès qu'aucune police ne peut ou n'ose réprimer.

Ce mélange de tant de nations différentes n'empêche pas qu'en général les Turcs ne soient robustes & assez bienfaits : il est même rare de trouver parmi eux des bossus ou des boiteux, ce qui vient sans doute de la conformation réguliere de leurs femmes qu'ils choisissent en les achetant & qui presque toutes sont belles, bienfaites, sans défauts corporels & fort blanches parce qu'elles ne sortent pas. Quant aux hommes, la plus grande partie sont blancs, & quelqu'uns fort basannés. En général les Turcs pour les traits, la couleur & la taille ressemblent aux habitans des provinces Septentrionales du Mogol & de la Perse; aux Arméniens, aux Circassiens & aux Georgiens, & à tout le reste

des peuples de l'Europe ſitués en deçà du cercle Polaire Arctique, qui ſont les plus beaux, les plus blancs & les mieux faits de toute la terre. Ces nations quoique fort éloignées les unes des autres, mais ſituées à une diſtance à-peu-près égale de l'Équateur, n'ont rien dans la figure qui les différentie: les idées ſur la beauté varient en quelques point, mais qui ne touchent en rien à l'eſſentiel de la conformation. Parmi les Européens, les Grecs, les Napolitains, les Siciliens, les habitans de Corſe & de Sardaigne & les Eſpagnols étant à-peu près ſous le même paralelle, & dans une température plus chaude que froide, ſe reſſemblent pour le tein, & ſont plus baſannés que les François, les Anglois, les Allemands & les peuples du nord de l'Europe juſqu'en Laponie, où on trouve une autre race d'hommes petits, laids & fort baſannés quoiqu'ils habitent la Zone glaciale; on en rencontre même dans les terres Arctiques quelqu'uns

dont la noirceur approche de celle des Négres ; ce qui porte à croire qu'un froid continuel & fort sec a le même effet sur les corps quant à la couleur qu'une chaleur extrême : il agit de même sur les terres, les déserts de la Siberie sont aussi arides que ceux de l'Afrique.

§ IX.

Causes des variations de l'air dans le reste de l'Europe.

NOUS avons parcouru la plus belle partie de l'Europe, la plus riche, celle qui devroit être la plus fertile si l'industrie des hommes sçavoit y profiter des bienfaits de la nature. L'heureux aspect des terres qui la composent autant que leur latitude, est une des causes les plus sensibles de la température douce qui y régne constamment : le Printems & l'Été y occupent les deux tiers de l'année, à peine le froid & les pluies troublent ils la sérénité de l'air pendant trois

mois. Il n'en eſt pas de même pour le reſte des régions de l'Europe depuis le 45e degré de latitude environ juſqu'au 65e auquel on fixe les bornes de la Zône tempérée au nord: car les pays voiſins du cercle polaire ont une température qui répond beaucoup à celle de la Zone glaciale dont nous avons déja parlé. Quoique ces diverſes régions, différent entr'elles à raiſon de leur climat, cependant comme le froid y devient inſenſiblement plus vif & plus long à meſure que l'on avance du midi au nord, il arrive que relativement à leurs latitudes la diſpoſition de l'air d'une province eſt à-peu-près ſemblable à celle qui en eſt voiſine, & que la différence qui s'y trouve n'a rien de frappant, ſi la poſition des terres & leur hauteur, la quantité des eaux, & les uſages du pays ſont à-peu-près les mêmes. C'eſt ce qui donne tant d'étendue à cette partie de la Zone tempérée dans laquelle l'Europe eſt ſituée; on paſſe d'un climat à l'autre ſans preſque s'apperçevoir des

différences de l'état de l'air qui cependant sont très réelles ; ce n'est que dans un juste milieu que l'on en peut juger ; en France par raport à l'Italie & à l'Espagne comparées à l'Allemagne & à la Pologne.

Mais comme les variations du chaud au froid, de l'humidité à la sécheresse sont plus fréquentes en Europe que dans aucune autre partie du monde connu, & que ces vicissitudes agissent sensiblement sur les qualités de l'air, il est bon d'en assigner au moins les causes générales, surtout celles du froid qui depuis le 45e degrés de latitude jusqu'au cercle polaire se fait sentir pendant une partie considérable de l'année.

On considere la température des différentes régions de la terre comme relative aux degrés de latitude entre lesquels elles sont renfermées; cependant les qualités du sol, les eaux plus ou moins abondantes, le séjour du Soleil sur l'horison & les vents, établissent dans les pays divers, des dispositions souvent opposées

posée à cette regle générale. Ainsi quoique la différence qui se trouve entre le chaud & le froid dans chaque contrée devienne plus sensible à mesure qu'on s'éloigne de l'équateur, il ne faut jamais perdre de vue l'effet qui résulte de la position des terres, du voisinage de la mer & d'autres causes locales de ce genre. Une plaine desséchée & cultivée depuis longtems est moins froide qu'un pays montueux où il se trouve beaucoup de bois, quoiqu'ils soient l'un & l'autre à la même latitude: les régions maritimes jouissent d'une température plus égale soit en hiver soit en été que les terres situées au milieu des grands continents : telles sont les plaines brûlantes & desertes de l'Afrique relativement à ses côtes, & les vastes contrées inhabitables du milieu de la Tartarie Oriental en tirant de l'est au nord, où les vents du pole arctique ont répandu un principe de stérilité qu'ils ne font qu'augmenter, comparées à quelques provinces de la Chine

& de la Perse. Mais par raport aux régions dont il nous reste à parler, nous nous arrêterons moins à exposer les causes de la chaleur que l'on y éprouve, que celles du froid qui y est beaucoup plus sensible & en général plus nuisible.

Le froid de l'atmosphere est produit par des causes purement naturelles & qui obéissent aux loix générales de l'Univers. Telle est la température qui régne d'ordinaire dans nos climats pendant l'Hiver, & celle des Zones glaciales pendant huit ou dix mois de l'année. C'est dans l'air où nous vivons que ce froid se fait d'abord sentir, les corps qu'il enveloppe immédiatement, en reçoivent l'impression qui pénétre ensuite dans l'intérieur de la terre à une profondeur plus ou moins grande. Pour cela il faut que la chaleur nécessaire à l'entretien du mouvement & de la vie, répandue dans l'Univers, soit diminuée à proportion de la force du froid. Or la chaleur des corps terrestres venant

en partie de l'action que le Soleil éxerce ſur eux, il eſt évident que tout ce qui affoiblit cette action doit contribuer au froid : mais comme il a des cauſes particulieres & locales qui agiſſent avec la cauſe générale, ſouvent il eſt difficile de diſtinguer les effets des unes & des autres. Ces cauſes accidentelles ſont la ſituation particuliere des lieux, la nature du terrein, l'élévation de certaines exhalaiſons dans l'atmoſphere, la ſuppreſſion des éffluences du fluide ignée terreſtre, & ſur tout les vents qui de toutes les cauſes accidentelles ſont la plus fréquente & la plus active.

Des provinces entieres ſont par leur ſituation beaucoup plus froides que leur latitude ne ſemble le permetre : on ne peut attribuer cette température qu'à leur élévation, parce qu'en général plus le terrein d'un pays eſt élevé, plus le froid que l'on y reſſent eſt conſidérable. Il eſt conſtant dans toutes les latitudes & ſous l'équateur même, que la chaleur diminue & le froid augment

te à mesure qu'on s'éloigne du niveau de la mer : il ne faut donc pas s'étonner que les sommets des montagnes qui séparent le Pérou du Chili soient toujours couvertes de neiges & de glaces, & qu'il y régne un froid mortel. La rareté de l'air toujours plus grande dans les couches plus élevées de notre atmosphère, est la cause de ce phénomène. Un air plus rare & plus subtil étant plus diaphane, reçoit moins de chaleur de l'action immédiate du Soleil : ses rayons ne font presque aucune impression sur un corps qu'ils traversent sans resistance, parceque leur chaleur réfléchie par les particules d'un air plus épais, chargé d'exhalaisons & de vapeurs aqueuses, échauffe beaucoup plus que leur action directe. La cause de la diminution de la chaleur sur les montagnes moins élevées, n'est pas absolument la même, l'air n'y est pas aussi rare puisque l'on y vit & même que l'on y habite : mais elles sont froides parceque leur atmosphère

eſt moins chargé de vapeurs que celle des terres baſſes ; que le Soleil n'éclaire chacuns de leurs cotés que pendant peu d'heures ; que ſes rayons ſont ſouvent reçus fort obliquement ſur ces différentes faces ; que ſur un ſommet eſcarpé & de peu d'étendue, la chaleur n'eſt point redoublée comme dans une plaine horiſontale par une multitude de rayons qui refléchis à la ſurface de la terre, ſe croiſent & s'entrelacent dans l'air en tout ſens ; enfin parce que les vents ayant plus d'action ſur les montagnes que dans les plaines & y étant preſque toujours aſſés forts, ils rompent les rayons, rendent la force de leur réfléxion nulle, changent continuellement l'air qui les couvre immédiatement & empéchent que la chaleur que le Soleil pourroit lui communiquer, n'y faſſe une impreſſion ſenſible.

Les régions ſituées vers le milieu des grands continents, étant d'ordinaire plus élevées que celles qui ſont voiſines des mers, il fait plus

froid dans les unes que dans les autres, toutes choses d'ailleurs égales. Moscou par cette raison est beaucoup plus froid qu'Edimbourg quoi que les latitudes de ces deux villes different à peine de quelques minuttes. Une partie de la Bourgogne septentrionale située à une distance à-peu-près égale de Calais & de Toulon a des froids plus longs, plus fréquens, plus vifs que ceux que l'on éprouve à Paris qui est plus au nord.

La nature du terrein mérite une considération particuliere ; rien n'est plus commun que d'éprouver en été des froids piquants & des gelées dans les pays dont le sol contient beaucoup de salpêtre, ainsi que nous l'avons remarqué par raport aux provinces septentrionales de la Chine & à la Tartarie qui en dépend. Les sels fossiles & surtout le sel ammoniac lorsqu'il s'en trouve dans les terres, produisent de semblables effets : la Catalogne est plus froide que le bas Languedoc & la Provence :

les environs d'Erzerum & quelques plaines d'Armenie ſont expoſées à des gelées aſſez vives même dans le mois de Juillet, parce que le ſel y abonde. Il peut arriver que des tremblemens de terre, ſuivis déruptions conſidérables d'exhalaiſons & de vapeurs, répandent au loin les mêmes qualités & cauſent des froids extraordinaires qui ſont plus nuiſibles dans les pays éloignés du centre du mouvement parceque leur température y eſt moins analogue. Quoiqu'il en ſoit, ces differentes matieres raſſemblées à la ſurface de la terre, ou même à une certaine profondeur, y établiſſent une cauſe conſtante de froid, qui glaçant toute l'eau qui y eſt diſperſée, arrête l'évaporation & ſurtout les émanations du fluide ignée qui circule dans l'intérieur de la terre : cette cauſe jointe au peu d'action du Soleil, occaſionne des froids d'autant plus vifs, qu'elle ſe ſoutient plus longtems, & qu'elle reſſerre davantage la ſuperficie du ſol.

Pour juger des effets du fluide ignée à la surface de la terre, il faut donner ici quelques instans à les considerer dans les mines & les excavations les plus profondes que l'on ait faites jusqu'à présent ; nous verrons ce qui arrête ou facilite son action. En suivant la nature dans les retraites les plus cachées, elle nous instruira plus surement de ce qui arrive dans notre atmosphère, & des causes des vicissitudes que nous y ressentons.

La température n'est pas égale dans toutes les mines & les antres souterreins supposés de la même profondeur : & la maniere dont quelques philosophes ont imaginé de diviser les régions intérieures de la terre, relativement à la chaleur que l'on y doit ressentir, n'est pas une loi fixe de la nature ; ce n'est au plus qu'une conjecture vraisemblable, que mille accidens modifient autrement qu'on ne l'imagine. Il peut se trouver des marcassites, des sels ou d'autres

minéraux rangés par lits à différentes profondeurs : ainsi supposons que dans la région qui passe pour la plus chaude, il y ait une veine de terre imprégnée de nitres abondans ou d'autres sels qui mêlés avec l'eau ou avec la terre comme il arrive souvent dans les mines, soit capable de répandre des exhalaisons qui réfroidissent l'air : supposons encore que dans les parois d'une autre mine de même profondeur il y ait abondance de minéraux imparfaits, de marcassites & de ces autres concrétions connues sous le nom général de pirites mêlées de substances minérales, mais si peu compactes que l'eau & l'air les pénetrent aisément & les divisent : pendant qu'elles se dissolvent l'air contracte un dégré sensible de chaleur, tandis qu'à la même profondeur un sol chargé de corpuscules nitreux & salins le réfroidira.

De cette premiere observation, on peut déja conclure que la température répond aux qualités du sol

& change comme lui, car à ces matieres ſalines & nitreuſes, il en peut ſuccéder d'autres purement métalliques à la même profondeur & dans la même mine.

Il y a une troiſiéme région de la terre, celle où ſe font les travaux dans les mines les plus profondes, que l'on dit être conſtamment chaude, quoiqu'à différens dégrés. Mais cette chaleur n'eſt-elle pas augmentée par le peu d'eſpace où ſont renfermés les travailleurs, dont l'atmoſphère échauffe l'air immédiat où ils ſont ? on s'en apperçoit à l'odeur qu'ils rendent & qui domine ſur celle des minéraux, qui ſe conſerve & eſt d'autant plus propre à corrompre l'air, qu'elle eſt occaſionnée par des exhalaiſons animales, qui reſtent ſtagnantes, eu égard à la difficulté de renouveller l'air dans ces profondeurs étroites. Sans deſcendre dans les mines, ne voit-on pas que l'atmoſphère des animaux renfermés dans un trop petit eſpace, en échauffe tellement

l'air qu'il s'y corrompt, il n'eſt plus propre à la reſpiration ; ſi on les y laiſſe trop longtems ils deviennent malades.

Cependant on doit préſumer que dans les régions de la terre où on n'a pas encore pénétré, il y a des lieux extrêmement chauds, des réſervoirs de chaleur qui par des canaux, des fentes, des fibres & d'autres voies ſouterreines ſe communiquent du centre à la circonférence par des corps qui ne paroiſſent pas s'échauffer, mais qui leur ſervent de véhicule. C'eſt par là que les exhalaiſons ſortent des entrailles de la terre : la plupart ont une odeur ſulfureuſe & bitumineuſe, & ſont dans une diſpoſition prochaine à s'enflammer ; d'autres ſont purement métalliques ; quelqu'unes ſont humides & froides : c'eſt ce que l'on reconnoît dans toutes les mines, en quelque partie de l'Europe qu'elles ſoient ſituées, en Allemagne, en Boheme, en Hongrie en Pologne ou en Angleterre. On s'apperçoit

même de leurs effets à l'extérieur; quelquefois la neige & la glace tiennent sur des terreins imprégnés de substances minérales, d'autrefois elles s'y fondent promptement: cette différence vient du plus ou moins de facilité que trouvent les exhalaisons chaudes à pénétrer la surface du sol : plus l'obstacle est fort, plus elles perdent de leur activité. On voit la neige se conserver quelque tems sur les rochers qui restent sur le Vésuve, à côté même des petites bouches à fumée, tandis que dans le reste elle se fond à mesure qu'elle y tombe. On peut juger de la force de la chaleur qui met les exhalaisons en mouvement, & des effets qu'elle doit avoir sur l'air extérieur, par ce qui arrive aux arbres qui croissent sur les terreins qui couvrent les mines d'or de Hongrie : leurs feuilles du côté tourné vers la terre, deviennent de couleur d'or en certain tems; si ce fait est vrai, il donne de la vraisemblance à l'idée de ceux qui pré-

tendent voir circuler des paillettes de ce précieux métal dans le vin de Tokai. (*a*)

Tout ce que nous venons de dire ne porte que ſur des obſervations faites dans une bande de la terre peu épaiſſe eu égard à ſa maſſe, & dans laquelle cependant on a établi une diviſion magnifique par régions. Que ſeroit-ce donc s'il étoit poſſible de connoître la température des parties centrales de la terre ; y trouveroit-on une continuité de ſolides, ou des bandes ou régions occupées par quelque eſpece de fluides ; quel ſeroit leur nombre, leur ordre, leur épaiſſeur ? Nous l'ignorons, & probablement nous n'en ſçaurons jamais rien. Il y a des mines en Suede qui, ſuivant Agricola, ont trois mille pieds de profondeur, ce qui paroît énorme, & cependant ne va qu'au trois cinquiémes d'un mille d'Italie.

(*a*) Boyle *de Temperie regionum ſubterranearum*.

Or si nous suivons le calcul de Gassendi sur l'épaisseur de la terre, qu'est-ce que cet espace ? Quoi qu'il y ait, dit le célèbre philosophe, diverses opinions sut le tour de la terre, il nous paroît presque sûr qu'il est de 26255 milles d'Italie, qui répondent à un dégré de 73 de ces milles, dans le plus grand cercle à la surface de la terre, (*a*) ce qui revient à environ neuf mille de nos lieues communes ; qu'est-ce que la profondeur de trois mille pieds mise en parallele avec une espace d'environ quinze cent lieues qu'il faudroit parcourir pour arriver au centre de la terre ? & comment prononcer sur la structure de cette masse énorme, par les observations faites sur quelques excavations dont les plus profondes ne vont qu'à quelques centaines de pied ? Nos spéculations dans ce genre ne sont-elles pas encore plus éloignées de la réa-

(*v*) Gassendi institut. Astron. L. 2. C. 3.

lité, que les plus ſimples jouets des enfants ne le ſont des plus grandes opérations de la Méchanique.

Revenons cependant à notre ſujet & reconnoiſſons que la terre renferme au moins juſqu'à une certaine profondeur un phlogiſtique très actif qui entretient un mouvement, une chaleur égale qui ne ſont point aſſujettis à la viciſſitude des ſaiſons. La températture aſſés conſtante de certaines caves, des mines & de la plupart des lieux un peu profonds, où les viciſſitudes de l'air extérieur, ne peuvent point ſe faire ſentir : les ſources d'eaux chaudes, les volcans, les tremblemens de terre & mille autres phénomènes en ſont la preuve. Que cette chaleur ait ſa ſource dans un feu central, qu'elle dépende des qualités du ſouffre ou de certains minéraux qui ſe trouvent abondamment dans les entrailles de la terre; qu'elle ſoit un effet de la matiere ſubtile répandue dans tout l'Univers & dans tous les corps qu'il renferme : nous ne traiterons pas ici ces

questions dont nous avons déja parlé. Tout ce qu'il importe de considerer à présent, c'est que la terre indépendamment de l'action du Soleil doit répandre dans l'atmosphère des vapeurs chaudes quand rien ne s'y oppose d'ailleurs.

Cette émanation admise, on conçoit que sa quantité doit varier en différens tems & en différens pays à cause des changemens qui arrivent soit à l'intérieur de la terre, soit à sa surface. Ces mêmes vapeurs ne peuvent être supprimées en tout ou en partie, sans que la chaleur qui en résultoit sur la terre & dans l'air ne soit diminué & le froid augmenté : plusieurs causes locales telles que des bancs de rochers, des napes d'eaux soutereines, ou des amas de glaces peuvent intercepter les vapeurs chaudes dont nous parlons. C'est ce qui sert à rendre raison de certains froids excessifs relativement à la latitude des lieux où on les éprouve. Les Hivers sont beaucoup plus rigoureux en Sibérie entre le

55ᵉ & le 60ᵉ degré de latitude, que dans d'autres régions sous les mêmes paralleles: le terrein fort compacte y abonde en nitres, en sels & presque toujours on y trouve d'épaisses couches de glaçons. A Jénisçea & dans les environs au 58ᵉ degré de latitude, les glaces que l'on rencontre à un pied & demi ou deux en terre s'étendent à plus de vingt pieds de profondeur, & ne se fondent jamais, outre que ce pays à en juger par la quantité de rivieres qui en sortent est l'un des plus élevés de l'Univers.

Les terres hautes & les plaines en montagne qui ne sont ordinairement que des bancs de rochers recouverts à une certaine épaisseur de terre vegétale sont par la même raison plus froides que les terres basses, & parce que souvent elles renferment dans leurs cavités de grands réservoirs d'eaux, qui fournissent à l'entretien des sources qui en sortent. Ainsi toutes les contrées que nous appellons Points-de-partage, d'où

les eaux coulent vers les différentes mers, sont nécessairement les parties les plus élevées du Continent respectivement à leur climat; & dès lors celles où le froid régne le plus long-tems, où les variations de l'atmosphère sont les plus fréquentes.

Partout ailleurs où le froid est assez violent pour gêler & durcir la surface de la terre à quelque profondeur, l'émanation du fluide ignée est arrêtée au moins pour un certain tems; ce qui dans quelques circonstances devient très préjudiciable. Lorsque ce fluide en action a commencé à rendre à la terre sa vertu productrice, elle s'ouvre, elle se dilate; on voit bientôt paroître les premiers effets de la végétation & la terre se parer d'une verdure nouvelle: mais dans notre Zone tempérée, il est toujours à craindre que ces avantages ne soient trop précoces, & que des causes inattendues de froid venant à s'établir dans l'atmosphère, elles ne pénétrent à une trop grande profondeur par les pores

ouverts de la terre. Alors les plantes encore tendres privées ſubitement de cette humidité douce, de cette chaleur interne qui accéleroit leur accroiſſement, ſe fanent ſe deſéchent & périſſent; on voit tout d'un coup s'évanouir l'eſpérance d'une récolte abondante. C'eſt ce qui eſt arrivé au mois de Mars 1768 dans pluſieurs provinces de l'Europe, où les gelées vives qui ſe font fait ſentir du quatre au treize de ce mois ont fait périr les bleds qui étoient déja très-avancés. La température douce qui avoit ſuccédé aux froids rigoureux de la fin de Décembre & du commencement de Janvier avoit hâté leur développement, & plus encore dans les provinces dont les terres ſont graſſes & humides que dans les autres, parce que l'eau répandue dans la terre, eſt pour le fluide ignée une eſpéce de véhicule par lequel il paſſe avec beaucoup de liberté : c'eſt ce que démontrent les expériences de l'électricité. La matiere électrique qui n'eſt autre choſe que le fluide

ignée, se porte plus aisément dans la substance & le long des corps humides que dans tous autres. On mouille une corde pour répandre plus loin & plus promptement la vertu électrique ; si on verse des gouttes d'eau sur une barre de fer électrisée, on remarque à chacune d'elles une aigrette lumineuse, comme aux angles de la barre, parce que ces gouttes deviennent autant d'angles saillans par lesquels le fluide ignée trouve plus de facilité à rompre l'équilibre avec l'atmosphère qui le contient & à s'échapper dans l'air. C'est encore la raison pour laquelle les régions maritimes sont plus tempérées que les autres : dans le froid violent qui s'est fait sentir dans une partie de l'Europe au commencement de Janvier 1768 le Thermomètre de Réaumur n'est descendu à Roterdam qu'à douze degrés & demi au-dessous de Zéro, pendant qu'il étoit à paris à quinze, quoique Roterdam soit de trois degrés plus au nord que Paris.

Il n'est donc pas étonnant que même dans le plus fort de l'hyver au milieu des glaces & des neiges, on voie le fluide ignée se développer, allumer des flammes à la surface de la terre, y exciter des incendies dont les uns sont durables, & fixés à certains lieux, les autres sont passagers ; c'est qu'alors il rencontre des matières qui le réunissent, augmentent son action & la rendent très-sensible. Parmi les phénomènes de la premiere espèce, nous pouvons citer la fontaine ardente qui est à quelques lieux de Grenoble entre la Tour-sans-venin & la montagne inaccessible. Cette fontaine n'en est pas une, mais un petit terrein de six pieds environ de longueur sur trois ou quatre de largeur qui est couvert de tems-en-tems d'une flamme légère & errante, de la couleur de celle de l'esprit-de-vin allumé : elle est attachée à une espèce d'ardoise pourrie & qui se fuse à l'air. Une fontaine qui coule à côté de ce terrein dont les eaux ne sont ni en-

flammées ni inflammables, a paru aux yeux du vulgaire étonné de ce phénomène si simple, une eau brulante, & long-tems on l'a regardée comme telle. Cette flamme a l'odeur du souffre & ne laisse point de cendres ; elle est plus vive pendant l'hyver & dans les tems humides qu'en toute autre saison, & disparoit à la suite des sécheresses de l'été. On prétend qu'elle est assez forte pour bruler le bois qu'on lui présente. Dans le Prieuré de Trémolac a cinq lieues de Bergérac, est un ruisseau dont on a éprouvé plusieurs fois que l'eau prenoit feu & produisoit des flammes qui bruloient ce qui étoit exposé à leur action, sur-tout dans les endroits creux où l'eau s'arrête & croupit. Il est très-vraisemblable qu'il se rassemble sur le terrein où l'eau reste, ou qu'il en sort quelque matière sulfureuse assez susceptible de mouvement pour s'exhaler au travers & au-dessus de l'eau, & pour prendre feu à la moindre approche d'une flamme

étrangère : il s'en faut beaucoup que la fontaine ardente du Dauphiné dont nous venons de parler, mérite ce nom à auſſi juſte titre que le ruiſſeau brulant de Trémolac. (*v. les Mém. de l'Acad. des ſciences An.* 1741 *Hiſt. pag.* 37.

Sur les hauteurs de Piétramala en Toſcane, on voit des flammes ou de la fumée ſortir ſans interruption par des fentes qui ſont à la ſurface de la terre : c'eſt lé ſol qui les entretient : elles paroiſſent en divers endroits : ſi l'on frappe la terre d'un bâton, ſi on l'ouvre & que l'on y jette du papier ou de la paille, auſſitôt de nouvelles flammes s'élévent. Elles ſont plus vives dans la ſaiſon des pluies ou en hyver qu'en tout autre tems, ce qui n'empêche pas les endroits même d'où elles ſortent, d'être couverts de neige & de glaces qu'elles ne fondent point : quelquefois même elles rendent une odeur agréable qui s'attache aux pierres expoſées à leur action, ce qui eſt produit par un mélange de ſouffre

& de nitre exaltés. Il semble que ces feux doivent devenir un jour plus considérables : depuis quelques années on a ressenti dans ce canton des secousses de tremblemens de terre assez vives, & même les pierres qui étoient autour de ces crevasses se sont repandues au loin ; on en voit le long du chemin de Bologne à Florence qui passe au-dessous de ces hauteurs, rangées dans le même ordre qu'elles doivent avoir suivi en roulant du haut de la montagne : cependant les crevasses se sont peu élargies, & les tremblemens de terres n'ont été accompagnés d'aucune éruption de cendres ou d'autres matières calcinées.

On lit dans les Voyages Historiques de l'Europe (*Tom.* 3.) que dans les environs de la ville de Bologne, on voit vers le Mont Apennin, lorsque le tems est obscur & ténébreux, un Météore-ignée de forme ronde que les gens du pays appellent *Bocca d'Inferno* ; parce qu'il est arrivé, disent-ils, que des voyageurs

geurs s'étant égarés la nuit, cette clarté qu'ils ſuivoient de loin les conduiſoit dans des précipices. Il eſt très-probable que ce Météore n'étoit autre choſe que les flammes que l'on voit encore à Piétra-mala où les chemins devoient être très-difficiles dans le ſiécle dernier.

Les ſources d'eau minérales & chaudes qui ſe trouvent dans les différentes parties de la terre ſont encore des phénomènes de la premiere eſpèce, qui démontrent l'exiſtence d'un feu terreſtre très-capable d'entretenir par ſon action une chaleur conſtante dans l'atmoſphère. Si ces eaux paſſent à travers un des foyers où ce feu eſt plus raſſemblé & plus fort, elles s'y chargent des matières minérales & y prennent un degré de chaleur qu'elles conſervent tant qu'elles ne ſont pas expoſées à un air extérieur plus froid. Car les minéraux ne s'enflamment pas d'eux-mêmes, les eaux n'ont point de chaleur qui leur ſoit propre : il faut qu'il ſurvienne une nouvelle cauſe de fer-

mentation ou d'inflammation, & cette cause ne peut être qu'un fluide ignée généralement répandu dans toute la terre, puisque ses effets partout où ils se manifestent sont les mêmes. On ne peut pas les attribuer à la force du soleil, il n'a aucune part à ces incendies souterreins qui d'ordinaire sont plus violens, lorsque l'action du soleil est plus foible, ou même qu'elle paroît tout-à-fait interrompue. Il n'est pas nécessaire non plus pour les expliquer de recourir à une communication établie, entre ces petits foyers dont l'action est uniforme & tranquille, & les Volcans dont la fureur ne se développe que par accès: quoique ces feux différens aient quelque rapport dans leurs principes, les effets des uns & des autres sont si différens qu'on ne peut les comparer. La chaleur de la Solfatarre de Pouzzols, celle des bains chauds qui en sont voisins est toujours égale, leurs effets sont les mêmes, quelque soit l'état du Vésuve, qu'il soit tranquille

ou furieux. Il n'y a donc point de communication entre ces foyers différens, comme on le croyoit avant qu'on n'en eût bien obſervé les phénomènes. Ce que l'on pourroit dire c'eſt que le fluide ignée trouvant en quelques parties de la terre un amas de matières ſulfureuſes & métalliques jointes à une certaine humidité, les met en fermentation, & que leur chaleur égale dépend de l'action continuée de ce même fluide ſur ces matières, qui à meſure qu'elles ſe diſſipent par l'évaporation, ſont reproduites de nouveau par le mouvement général qui les raſſemblent à leurs parties ſimilaires dans certains endroits de la terre plutôt que dans d'autres : c'eſt l'explication la plus ſimple que l'on puiſſe donner de ces phénomènes qui ſubſiſtent dans le même état depuis une ſi longue ſuite de ſiécles.

N'eſt-il pas vraiſemblable encore que les ſouffres & les huiles répandus dans le ſein de la terre, diſperſés de maniere à n'y être pas

reconnoissables, peuvent servir d'aliment à ce feu, l'entretenir & souvent le manifester par des effets sensibles? Par eux mêmes, ils restent dans l'inaction, où ils coulent à la maniere des autres liquides, si ils sont rassemblés en masses assez considérables, & s'il se trouve dans certaines parties de la terre des laboratoires cachés, où les parties similaires des huiles & des soufres soient séparées de toute autre matiere hétérogêne & réunies les unes aux autres. C'est ce qui forme ces sources de Naphte & d'autres huiles terrestres que l'on voit dans toutes les régions du monde, en Amérique, en Asie, en Écosse, en France, en Italie, jusques dans la Dalécarlie, & dans les montagnes D'vral en Siberie.

Si près de ces sources il se trouve quelque cause d'inflammation, le terrein qui en est impregné brule sans se consommer, & reste à-peu-près au même état. C'est un incendie d'une espèce particuliere qui dure

des ſiécles entiers ſans cauſer aucun ravage, & qui même a ſon utilité, ainſi qu'on l'éprouve dans le voiſinage des ſources de Pétrol ou de Naphte qui coulent toujours au bas de la ville de Backu dans le Schirvan, à l'extrêmité Septentrionale du Golfe de Guilan ſur la mer Caſpienne. Près de ces ſources eſt une place toujours en feu dont le ſol eſt continuellement arroſé par une ſubſtance bitumineuſe & inflammable qui ſe filtre à travers.

C'eſt-là où les habitans de cet endroit font cuire leur chaux. Ils n'ont beſoin pour cela que de faire un creux qu'ils rempliſſent de pierres & recouvrent enſuite de terre; deux jours après ils en retirent la chaux cuite. Lorſque les Ruſſes emploiés à tirer l'huile de ces ſources ont beſoin de lumiere, ils ouvrent dans le ſol de leur chambre, un trou d'un demi pied de profondeur, y enfoncent un petit jonc de la longueur d'un pied, l'allument par un bout, & l'exhalaiſon bitumineuſe,

s'élevant par ce tuyau, y entretient la lumiere auſſi long-tems qu'il eſt néceſſaire ſans conſumer le jonc (*a*).

Ne peut-on pas regarder cette matière comme la baſe de tous les feux ſoit Pérennes ſoit accidentels qui s'allument dans le centre de la terre, avec d'autant plus de raiſon que l'eau même ne peut pas éteindre cette flamme ? Elle ne ceſſe que faute d'aliment, ou lorſqu'on l'étouffe de façon à empêcher ſon développement. On prétend que cette eſpèce de Naphte étoit l'ingrédient principal du feu Grégeois. Il ſert encore à entretenir le feu de la plûpart des Volcans.

Il n'en eſt pas de même d'autres phénomènes de ce genre peu durables, & dont la cauſe n'eſt que paſſagere, ils forment une eſpéce

(*a*) V. la deſcription des pays ſitués à l'Occident de la mer Caſpienne dans le choix des Mémoire de l'Académie de Berlin. *in.* 12. *Tom.* 1. 1761.

différente des premiers. Tels ſont les incendies qui s'allument à la ſurface de la terre, qui conſument ce qui la couvre dans un eſpace déterminé, & dont on voit l'origine, les progrès & la fin : ils ſont communs à tous les pays, parce que par tout le fluide ignée peut trouver une matiere propre à développer ſon action de maniere à la rendre très-ſenſible. Ceux que je vais rapporter d'abord nous intéreſſent d'autant plus qu'ils ont paru en France à peu de diſtance les uns des autres. (*a*) Au mois de Septembre 1670, le village de Boncourt ſur la riviere d'Eure au diocèſe d'Evreux, commença d'être brûlé d'un feu qui prit à la plûpart des maiſons en divers tems & à diverſes fois, ſans aucune cauſe apparente : il s'allumoit indifféremment dans les maiſons, les granges & les écuries ; il prenoit aux murail-

(*a*) V. le Journal des Sçavans. Avril 1671.

les & aux fumiers, il étoit trés ardent, d'une couleur bleuâtre : il s'en exaloit une puanteur assez grande; semblable à un feu follet, il alloit & venoit, se jouoit sur toutes sortes de matieres. Un jour il prit à une maison qui étoit jointe à deux autres, il consuma la premiere & la derniere sans toucher à celle du milieu. De quatre-vingt maisons dont ce village étoit composé, il n'en resta que deux ou trois, les autres furent successivement brûlées. Toutes les années que ce feu a paru dans sa plus grande force, c'étoit à sa fin d'Août ou au commencement de Septembre; la température étoit à-peu-près la même, & la fertilité égale : ce qui indique qu'il devoit-être secondé par les dispositions de l'air extérieur, qui suivant ces observations ont dû être les mêmes dans toutes ces années. On prétend seulement qu'on pouvoit annoncer le retour de ces feux par des nuées rougeâtres qui s'élevoient au-dessus du village & qui étoient un effet immédiat de

l'évaporation excitée par la fermentation du terrein où ils s'allumoient.

Au mois d'Août 1743, dans la paroiſſe de Bros ſur la riviere d'Iton au diocèſe d'Evreux, un feu ſpontané en quinze jours qu'il dura, conſuma environ trois âcres de bois taillis. Il étoit tantôt vif, tantôt lent, d'une couleur bleuâtre & rendoit une odeur ſulfureuſe. La terre brûloit ainſi que le bois, les racines même étoient conſumées avant leurs tiges, & le ſol qui paroiſſoit ſans feu, s'allumoit en ſouflant deſſus. On fit de vains efforts pour éteindre cet incendie qui continua tant qu'il y eut de la matiere pour l'entretenir, qui ſans doute ne s'étendoit pas au-delà du terrein déſigné.

L'année ſuivante au mois d'Août 1744, un feu de pareille nature ſe fit voir dans le village de Boulai-Morin ſur la riviere d'Iton à une demie lieue du précédent, mais il y fit moins de ravage, il ne parcourut qu'environ une demie vergée de terre ſur un côteau tourné

au midi, que l'on sépara du reste du bois par des fossés pour empêcher la communication : les souches furent de même consumées avant les tiges. Le feu étoit de couleur bleuâtre, exhalant une odeur sulfureuse, plus ardent dans la terre qu'à l'extérieur ; si on l'ouvroit, on trouvoit les souches embrasées, sans qu'il eut paru un feu violent à la superficie. Cet incendie dura environ huit jours sans sortir de ses limites, il ne fut éteint que par un orage considérable, précédé & accompagné d'éclairs & de tonnerres, dont il y a apparence que les exhalaisons même qui s'élevérent du terrein enflammé furent la matiere. Le sol en étoit noirâtre, recouvert d'une mousse blanche, & peu différent de celui des bois où l'incendie ne s'étendit point. On ne peut pas dire que ce fut un feu ordinaire ou mis exprès ; il auroit fait plus de ravage & plus promptement, & n'auroit brûlé que la superficie des bois sans altérer les racines, bien loin de

commencer par les détruire. A quoi donc attribuer ces trois incendies arrivés dans la même province à si peu de distance les uns des autres ? sinon aux qualités du sol plus propre à rassembler les particules du phlogistique dispersé dans la terre, & à le retenir dans une sorte d'inaction, jusqu'à ce que par sa propre force il n'eut excité une fermentation locale assez grande pour se développer & se rendre sensible par des effets aussi marqués. On doit rapporter aux mêmes causes l'inflammation des terreins qui se sont nouvellement allumés en Hongrie & en Boheme : elle s'est manifestée d'abord par une fumée épaisse qui a duré quelque tems & qui a été suivie de flammes qui ont réduit en charbons ou calciné des espaces de terrein assez considérables. Ces sortes de volcans, en consumant la matiere des exhalaisons nuisibles qui se répandoient dans l'atmosphère, peuvent en changer la disposition habituelle & rendre l'air de

certaines contrées beaucoup plus ſain qu'il n'étoit auparavant : car il s'en faut beaucoup que les volcans n'alterent la pureté de l'air des régions où ils ſont ſitués, ſur tout quand ils ſont anciens, on a l'expérience contraire dans la douceur de la température, & la ſalubrité de l'air de preſque tous les pays où il s'en trouve, il ne faut pas leur attribuer les effets de cauſes qui leurs ſont tout-à-fait étrangeres.

Quelque fois l'action du fluide ignée terreſtre ſe manifeſte avec plus d'éclat encore, quoique la durée des phénomènes qu'il produit ſoit inégale. On vit au mois de Septembre 1767, une miniere de Heſſe ſituée au-delà de Viſſen-Hauſen, jetter du feu avec une exploſion ſemblable au bruit d'un coup de canon. Plus nouvellement encore, une des mines de cuivre de Fahlun en Dalécarlie s'eſt enflammée, & l'incendie y eſt ſi conſidérable, qu'on ne croit pas pouvoir l'exploiter de longtems. Peut-être eſt-ce un

effort de la Nature en faveur de cette nation ſi pauvre , qui purifiera un métal trop commun, & lui donnera une valeur qu'il n'a pas eu juſqu'à préſent. Ces feux ſpontanés qui ont paru pendant l'été de 1768, en differens cantons de l'état eccléſiaſtique où ils ont enflammé des parties de forêts , & des moiſſons prêtes à être recueillies , ont été moins excités par l'ardeur & la ſécchereſſe de la ſaiſon ainſi que le vulgaire l'a crû , que par l'action du fluide ignée qui doit être très-vive dans des terres auſſi ſulfureuſes que le ſont la plupart de celles où ces accidens ſont arrivés.

Si ce fluide concentré dans un eſpace déterminé y produit une chaleur aſſez vive pour exciter des incendies auſſi violens que ceux dont nous venons de parler il s'enſuit néceſſairement que répandu dans toute la terre, & que s'en exhalant continuellement s'il ne trouve aucun obſtacle aſſez fort pour arrêter ſes émanations, il doit être un prin-

cipe constant de chaleur qui ne peut cesser sans que le froid ne devienne d'autant plus violent qu'il aura moins d'effet. C'est comme nous l'avons dit, ce qu'occasionnent les bancs de rochers, les glaces, les sels & les nitres répandus abondamment dans certains sols : il n'est donc pas étonnant que ces pays soient plus froids que ceux où le phlogistique n'a pas ces obstacles à vaincre, où il trouve la surface de la terre toujours ouverte, & en état de faciliter son expansion dans l'atmosphère.



§. X.

Comment les vents influent sur la température de l'air.

Outre les caufes que nous venons d'indiquer, les vents contribuent beaucoup à augmenter la rigueur & le degré du froid, au point qu'ils fuffifent pour établir dans l'été même la température de l'hyver. C'eft la plus active de toutes les caufes qui produifent les variations auxquels nos climats font expofés.

Les vents ont donc une influence très-marquée fur les viciffitudes des faifons, & le froid qu'ils répandent dans l'atmofphère, eft moins l'effet de leur mouvement, que de ce qu'ils entraînent dans leur cours, jufques fur nos contrées les particules glaciales dont eft chargé l'air des régions plus froides que celles que nous habitons. Dans notre hémif-

phère boréal, le vent du nord est la cause la plus sensible du froid de l'hiver, parce que l'atmosphère des terres d'où il vient est alors vraiment glaciale par proportion avec celles où sa direction le porte. Que l'on se rappelle ce que nous avons dit plus haut de la température rigoureuse de la Sibérie, de la Baïe de Hudson, de la nouvelle Zemble & on concevra que l'air froid dont ces régions sont couvertes, étant transporté dans d'autres contrées, y doit augmenter considérablement la rigueur de l'hiver. La partie méridionale de la Tartarie Moscovite & Chinoise est infestée de certains vents qui viennent de Sibérie, si froids, que c'est pour cette raison qu'elle est stérile & presque tout-à-fait déserte : les vents qui soufflent du nord ouest de l'Amérique causent un froid extrême dans le Canada ; Astracan & Quebec aux 46 & 47e. degrés, éprouvent des froids plus longs & plus violens que ceux que l'on ressent en France aux mê-

mes latitudes. Ces vents ſont tellement la cauſe de ces froids & de la ſtérilité qui s'en ſuit, que des régions plus près du Pole, mais qui n'y ſont pas expoſées ſont très-habitables, & produiſent abondamment toutes les denrées néceſſaires à la vie. Les Ruſſes ont bâti la ville de Toorn environ le 70e. degré de latitude au nord-eſt de la Tartarie, où la température eſt beaucoup plus douce qu'à Tobolsk & à Yeniſcéa qui ſont plus près de l'Equateur de douze degrés. Des navigateurs qui ont faits pluſieurs voyages au Groenland aſſurent qu'au-delà du 70e. degré de latitude ſeptentrionale, ils ont trouvé en été des chaleurs beaucoup plus fortes que celles qui s'étoient fait ſentir avant que d'être parvenus à cette hauteur, d'où ils concluoient que cette chaleur devoit augmenter à meſure que l'on s'approchoit du Pole, puiſque pendant ſix mois le ſoleil éclaire continuellement cette partie du monde qui s'étend tout-à-fait au Pole arc-

tique. (*a*) Il s'en faut donc beaucoup que les vents les plus froids viennent des régions & des mers les plus voisines de ce Pole : ce que nous venons de rapporter rend croyable en partie, ce que racontoit aux Espagnols de Porto-ricco l'équipage d'un des vaisseaux que les Anglois envoyèrent en 1520, pour chercher au nord-ouest un passage vers le Cathai. Ces gens prétendoient qu'après avoir été séparés d'un autre vaisseau par une furieuse tempête, ils s'étoient trouvés dans une mer de glace ; que s'en étant tirés, ils avoient été transportés dans une autre mer dont l'eau bouilloit comme fait celle d'une chaudiere qui est sur le feu ; qu'après s'être encore sauvé d'un si dangereux parage ils étoient venus reconnoître l'isle des Morues ou de Terre-Neuve. Il est difficile de deviner ce que ces navignateurs ont voulu dire

(*a*) Hist de Pensilvanie. C. 6. *Paris* 1768.

par là, & de quelles régions ils ont parlé : ce que l'on en peut conclure c'est qu'ils furent le jouet des vents qui les firent passer par des températures bien différentes l'une de l'autre, quoique sous des latitudes très-avancées, avant que d'arriver à Terre-Neuve (*a*).

Le froid que l'on éprouve à la Baie de Hudson par les 57. degrés environ, a paru si considérable au célèbre Halley, qu'il en conjecture que cette partie du nouveau monde, étoit située autrefois beaucoup plus près du Pole & qu'elle en a été éloignée par un changement considérable arrivé anciennement dans notre globe. Il regarde en conséquence le froid qu'on ressent actuellement dans ces contrées, comme une suite de celui qu'elles éprouvoient dans leur premiere position, & les glaces que l'on y trouve en très-grande quanti-

(*a*) Introd. à l'Hist. de l'Afrique, &c. par la Martiniere. *Tom.* 2.

té, comme les restes de celles dont elles étoient couvertes alors & qui ne sont pas encore fondues. Cet auteur si éclairé ne sçavoit donc pas, que dans les latitudes plus avancées, on trouve des mers libres & sans glaces, une température plus douce & des vents moins impétueux & moins froids que ceux qui regnent au nord ouest de l'Amérique ? Pouvoit-il ignorer que les énormes glaçons que l'on rencontre dans les mers dont il parle, se forment dans les rivieres qui descendent des terres inconnues au nord ouest, & sont portées delà dans les mers de Baffin & de Hudson par les crues d'eaux qui arrivent à la suite de l'hiver, où ils s'amoncellent & forment à la longue ces prodigieux bancs de glace ? Que ceux dont sont couvertes les mers qui environnent le Groenland & la nouvelle Zemble, se forment de même & sont portées delà par les vents du sud, sur les côtes du Spitzberg où le climat est moins rude que dans le Groenland. C'est ainsi que les plus

grands génies en voulant rendre raison de tout, trouvent des causes qui n'ont de réalité que dans leur imagination.

Quoiqu'il en soit, le froid s'étend sur plus ou moins de régions, lorsque le vent du nord qui l'amène regne sur une plus grande ou une moindre étendue de pays : il est d'autant plus considérable que la cause en est plus vive dans les contrées où il prend son origine, dans le Groenland, la nouvelle Zemble & les mers glacées qui environnent ces terres. Elles sont d'autant moins connues, qu'elles sont presque toujours couvertes d'une brume épaisse que son seul poids, & l'élévation des terres & des mers où elle se rassemble fait souvent refluer de plusieurs degrés du nord au sud, de la partie septentrionale du Groenland & des terres paralleles, jusqu'au midi de l'Islande & sur les côtes de Moscovie, de Norvege & de Laponie qui s'étendent dans la même bande de l'ouest à l'est. Or cette cause est par elle

même aſſez puiſſante pour imprimer à une partie conſidérable de l'atmoſphère terreſtre un mouvement déterminé.

Pluſieurs autres circonſtances en apparence oppoſées, contribuent à augmenter la force des vents du nord, & à établir le froid des terres arctiques dans notre Zone tempérée. Si les vents de ſud ont ſoufflé pendant long-tems dans une grande partie de notre hémiſphère ; l'air fortement comprimé ſe ſera d'autant plus reſſerré vers le pole, qu'il y aura trouvé une cauſe ſubſiſtante de condenſation dans le froid qui y regne, juſqu'à ce que la force de ſa direction du ſud au nord diminuant par degrés, s'anéantiſſe enfin. La cauſe de ce mouvement venant à ceſſer, les vapeurs condenſées établiſſent par leur propre poids, un courant tout-à-fait oppoſé qui apporte dans notre atmoſphère le froid des lieux où il prend ſa ſource. Ainſi après que les vents de ſud eurent régné pendant la plus grande

partie des mois d'Octobre, de Novembre & de Décembre 1767, le mouvement général de l'air changea de direction, les vents du nord reprirent le dessus, & répandirent dans l'atmosphère du Dannemarck, de l'Allemagne, de la Hollande & de la plûpart des Provinces de France les causes de ce froid rigoureux qui s'y fit sentir dans la fin de Décembre & les premiers jours de Janvier 1768. Il seroit assez difficile de donner une autre raison de cette température, qui, outre son principe le plus ordinaire que nous venons d'indiquer, tenoit à des causes accidentelles & locales, dont on pourroit rendre compte, si on avoit un journal fidèle de l'état de l'air dans les terres voisines de l'Islande, & à-peu-près à cette latitude, d'où on peut conjecturer que le froid nous étoit apporté : car il s'en faut beaucoup qu'il se soit fait sentir dans des régions très voisines du cercle polaire arctique aussi vivement que dans nos provinces : la

Suéde jouissoit alors d'une température assez douce relativement à son climat & à la saison.

Après que les vents de nord eurent cessé, la disposition de l'air changea tout d'un coup : les vents de sud & d'ouest reprirent le dessus & dominérent pendant près de six semaines. On commençoit à jouir des douceurs d'un printems prématuré, le soleil secondé du fluide ignée terrestre, répandoit déja une douce chaleur ; quand tout d'un coup un vent de nord très-haut survint, & répandit un froid vif & piquant, qui toutes choses égales pouvoit être regardé comme beaucoup plus actif que celui du mois de Janvier, & a certainement été plus nuisible. La cause de ce froid paroissoit être dans les latitudes les plus voisines du pole ; c'est alors que les rigueurs de l'hiver se sont fait sentir en Suède : les vents y étoient impétueux, les neiges abondantes, on a eu le même tems en Allemagne ; & cette même température s'est conti-

nuée

nuée jusqu'en Italie, au de-là de l'Apennin, ou la neige a été plus abondante & le froid plus vif que pendant le reste de l'hiver. On peut donc avancer avec toute vraisemblance que les brumes des terres Polaires, étoient alors très hautes très épaisses & très froides, puisque le mouvement qu'elles ont imprimé à l'air a été assez fort pour s'étendre dans toute l'Europe, & y disperser les effets d'un froid, qui sans doute y étoit extrême.

Plusieurs phisiciens sont persuadés que le vent de nord soufle presque toujours de haut en bas. Ils alleguent pour raisons de ce sentiment : que les couches supérieures de l'atmosphère sont plus froides que les inférieures ce qui fait que tout vent est froid lorsqu'il a sa direction de bas en haut ; que le vent du nord ayant passé sur plusieurs sommets couverts de glace & de neige, se charge d'une quantité de molecules glaciales qui ne peuvent qu'augmenter le degré du froid,

qu'enfin il apporte un air toujours plus condensé que les autres vents & dès-lors plus froid. Les autres n'admettent cette direction que pour certains vents de nord qui regnent dans une étendue peu considérable ; parce qu'en général la configuration extérieure de la terre y est opposée, & que tout vent qui se fait sentir dans une grande partie de notre hémisphère ne peut gueres s'écarter de la direction horisontale que pour soufler de bas en haut. Ce raisonnement leur paroît d'autant plus juste, que les chaînes de montagnes répandues par intervalles sur la surface du globe, déterminent le mouvement du grand fluide qui l'enveloppe dans la direction qu'ils lui supposent. Mais ces Philosophes ont ils faits des réfléxions attentives sur la configuration du globe, & sur la position respective de ses parties ? & la terre que nous habitons ne s'éleve-t'elle pas insensiblement de l'Equateur aux deux Pôles, de maniere que dans la partie de notre

hémisphère, la mieux connue, les plaines septentrionales sont beaucoup plus élevées que les plus hauts sommets des montagnes de l'Equateur, dont l'élévation n'est étonnante, que parce qu'elles sortent des parties de la terre les plus basses. Nous avons dit ailleurs que les terres de la Tartarie Chinoise sont plus élevées au dessus de la mer qui baigne les provinces méridionales de la Chine, que les pointes les plus hautes des Andes, ne le sont au dessus du niveau de la mer pris aux cotes voisines de Lima; & il s'en faut beaucoup que ce soient les régions les plus élevées du globe; le sol continue de s'élever du 45e degré environ jusqu'au 55e auquel on peut placer la source de tous les grands fleuves qui coulent de l'Orient au nord dans la mer glaciale. Les terres Arctiques paroissent à proportion encore plus élevées, & quoique les montagnes que l'on y trouve, mesurées de leurs bases à leurs sommets paroissent bien moins

hautes que celle de l'Amérique méridionale, & même que celles de l'Afrique, elles sont relativement au reste du globe beaucoup plus élevées.

Les anciens avoient entrevu cette vérité : Démocrite grand observateur & que l'on peut regarder comme le pere de la bonne Philosophie de ces tems reculés, dont Epicure & tous ceux qui l'ont suivi n'ont fait que présenter les idées sous une nouvelle forme, considéroit la terre comme un grand corps, plat, convexe par dessous qui ne divisoit point l'air inférieur d'avec le supérieur ; car il n'admettoit aucune communication de l'un avec l'autre ; mais qui le tenoit par sa largeur, son poids & sa forme dans un état de contrainte & d'assujettissement, qui le resserroit au point de servir d'une bâse solide & immobile à la terre. Comme cet air est moins fort du coté du midi par ce qu'il est plus raréfié, il y soutient moins également le plan de la terre qui décline sensiblement dans cette partie

parceque la masse n'est plus en proportion avec la bâse. Il attribuoit à l'élévation des terres septentrionales la rigueur du froid qui y regne & leur stérilité, & il regardoit l'abbaissement des terres méridionales comme la cause de leur belle température & de leur fécondité. Les spéculations de ce Philosophe ne s'étendoient pas au-delà de l'hémisphère qu'il habitoit, & certainement tout s'accordoit à lui prouver que plus les terres sont élevées plus elles sont froides & de peu de rapport. La grande Tartarie étoit alors regardée comme inhabitable : tout le nord de l'Europe étoit inconnu & peut-être encore désert : enfin le cours des rivieres, le mouvement de l'air, lui persuadoient également que la terre est plus élevée au nord qu'au midi. Je crois que c'est une vérité démontrée : dès-lors il n'est pas impossible que les vents du nord souflent de haut en bas, du point d'où ils partent sur le reste de la terre. Ils répandent dans

l'atmosphère les qualités qu'ils contractent au point de leur origine: les chaines de montagnes qu'ils rencontrent dans leurs courses, leurs donnent des directions particulieres soit à l'est, soit à l'ouest, mais elles ne changent rien au mouvement général ni à l'effet de ces vents, dont le propre est toujours d'établir dans les parties de l'atmosphère qu'ils parcourent librement, la température des climats d'où ils sortent, si une autre cause également générale ne s'y oppose. Ainsi lorsque le Soleil par rapport à nous est près du solstice d'été, & que les émanations du fluide ignée secondent son action, les vents du nord lorsqu'ils regnent dans ce tems, répandent quelque fraicheur dans l'air; mais ils ne sont plus assez actifs pour y établir une disposition qui ait un raport prochain avec le froid de l'hiver. D'ailleurs comme les régions les plus septentrionales ressentent alors les effets de la présence du Soleil sur leur horison, les brumes

y sont moins épaisses, l'air y est moins condensé, les glaces & les neiges sont fondues en partie & les causes du froid n'y sont plus assez sensibles, pour conserver quelque activité, étant transportées au loin & dans des climats où le principe de leur affoiblissement se développe avec tous ses avantages.

Mais un vent de nord peut quelquefois ramener au commencement du printems, dans un climat d'ailleurs tempéré les rigueurs de l'hiver, malgré les obstacles qu'il peut trouver dans les causes générales dont nous venons de parler ; il en est de même de la fin de l'automne. Comme ces deux termes sont plus disposés au froid qu'au chaud, par l'ordre général des saisons relativement au lieu du Soleil : si quelque cause nouvelle & analogue survient il ne sera pas extraordinaire que l'on éprouve pendant l'automne & au printems un froid plus vif & dès-lors plus dommageable que celui de l'hiver.

Ces effets ne ſont pas toujours généraux, & les vents ſans rien changer à l'ordre des ſaiſons, alterent conſidérablement la température d'un climat particulier. Quoique dans le bas Languedoc il faſſe ordinairement plus chaud qu'en l'Iſle de France ou en Normandie, il arrive cependant qu'en certaines années on reſſent un froid plus vif à Montpellier qu'à Paris. Un vent de nord qui regne dans un de ces climats, pendant que le ſud ſe fait ſentir dans l'autre, rend raiſon de cette irrégularité qui eſt très commune dans toute la partie de l'Europe qui s'étend du 45e degré de latitude au 55e. Ce ne ſont pas les vents de nord ſeuls qui contribuent à la rigueur des hivers, tous les vents ont le même effet quand ils parcourrent des terres chargées de neiges ou d'autres cauſes de froid qu'ils portent plus loin : le vent de ſud eſt froid en certaines circonſtances & relativement à certains pays, ainſi qu'on l'éprouve à Paris

lorſque les montagnes d'Auvergne ſont couvertes de neige

La configuration des lieux occaſionne encore des changemens dans la direction des vents, ſelon les obſtacles qu'ils trouvent, qui les réfléchiſſent & les amenent enfin au point de ſouffler en ſens tout à fait oppoſé à leur direction d'origine, de ſorte que de nord ils deviennent ſud, ſans pour cela rien perdre du degré de froid qu'ils avoient d'abord; parce que ces vents ne ſont qu'un reflux du même air qui vient du nord, & dont les qualités n'ont pas été changées. En 1709 il gela à Paris auſſi vivement par le vent du ſud qu'ailleurs par le vent du nord. La denſité de l'atmoſphère, le peu d'élévation des nuées & leur épaiſſeur, peuvent tenir le courant de l'air fort bas, & le forcer à ſuivre les inégalités des terreins & à ſe replier, ainſi que les ſources qui ſuivent toutes les ſinuoſités des vallons par leſquels leur cours eſt dirigé.

C'est donc dans les vents qu'il faut chercher la cause des vicissitudes que l'on éprouve en toutes saisons, dans les Zones tempérées, & surtout dans des latitudes aussi avancées que les provinces du milieu & du nord de la France, où l'inconstance de la température est égale à celle des vents. Il s'y mêle quelquefois d'autres causes particulieres qui viennent d'une évaporation plus ou moins abondante, de la nature des exhalaisons qui se répandent dans l'air, de la position des terres, d'inondations extraordinaires : mais elles ne doivent pas entrer dans une Théorie générale, il suffira d'en parler relativement aux endroits, où des phénomènes de ce genre ont causé quelque révolution remarquable dans l'ordre des saisons ou dans l'état de l'air.

Il paroît donc constant que les vents produisent le froid de la maniere dont nous l'avons expliqué ; & ce n'est pas lorsqu'ils soufflent de la plus grande violence que le froid

eſt le plus rigoureux ; ſes cauſes ſe répandent alors dans l'atmoſphère, où elles reſtent en quelque ſorte ſuſpendues, tant que les vents ſont impétueux, par les frottemens qu'ils excitent, & le mouvement qu'ils entretiennent dans la maſſe de l'air. On obſerve pendant les plus grands froids que la gelée n'eſt jamais plus vive que lorſque le vent ſe ſoutenant dans la même direction, il diminue de force : le vent fut beaucoup moindre le quatre & le cinq Janvier 1768 que les jours précédens, & le froid & la gelée beaucoup plus violens, il en a été de même dans les gelées des mois de Mars & d'Avril de la même année. Il eſt vrai qu'un vent vif & froid nous eſt plus ſenſible & refroidit plus nos corps, qu'un air qui n'eſt point agité, & qui eſt à un plus haut degré de froid. La cauſe de cette ſenſation eſt dans nous mêmes : nos corps naturellement plus chauds que l'air tranquille qui les environne, échauffent inſenſiblement une partie de

cet air, & par là se trouvent plongés dans une atmosphère d'une chaleur souvent égale, ou peu inférieure à celle de nos organes. Or les vents empêchent cet effet, en changeant sans cesse l'air de cette atmosphère, qui par conséquent est toujours au même degré que celui de l'air général : il est donc très-naturel qu'un air agité excite en nous une sensation plus vive de froid, qu'un air tranquille quoique refroidi au même degré, sur-tout dans une température séche & sereine ; car si l'air est dense, humide & froid en même tems, alors il devient plus pénétrant & plus dangereux qu'un air plus froid en apparence & plus agité : c'est ce qui fait que les brouillards en hyver sont plus nuisibles à la santé que le vent quelqu'incommode qu'il paroisse. On s'habitue beaucoup plus difficilement aux brumes épaisses qui couvrent en cette saison l'Isle de Terreneuve & le Cap-Breton qu'au froid vif & sec du Canada. Ces brumes sont la perte des

équipages des vaisseaux qui y sont exposés, & la cause la plus prompte des maladies & sur-tout du scorbut qui les détruisent: en quelques mers elles sont si pénétrantes qu'un voyage de moins de deux mois suffit pour établir la contagion & faire périr la plus grande partie des équipages, ainsi qu'il arriva à M. Tchirikow Capitaine Russe qui tenta en 1741 de passer au nord par les mers de l'est.

Quoique le vent reste le même, & que les causes du froid n'aient éprouvé aucune diminution, elle ne sont cependant pas également sensibles à toutes les heures du jour: quelque soit la température, le froid est plus vif aux environs du lever du soleil, qu'en tout autre tems. La chaleur que sa présence répand sur notre horison ne se conserve que quelque tems, la terre & l'air se refroidissent sur-tout en hyver depuis trois ou quatre heures après midi jusqu'au soir, & plus encore pendant la nuit. Cette disposition dure même après

le soleil levé, jusqu'à ce que cet astre dont l'action est très-foible lorsqu'il paroît à l'horison, ait acquis assez de force en s'élevant pour communiquer quelque chaleur à l'air & à la terre. C'est dans ces instans que la rosée où les brouillards du Printems, dont les fleurs & les herbes sont couvertes, se condensent & se glacent quoiqu'ils aient conservé leur fluidité pendant la nuit, & même après la naissance du jour : les premiers rayons du soleil en donnant un mouvement sensible à l'air, y répandent une fraîcheur plus grande, & c'est alors que le fluide ignée principe de la liquidité de ces vapeurs & de ces exhalaisons réunies venant à s'échapper, les particules salines & nitreuses se rapprochent, & forment sur les végétaux une croute de glace plus ou moins épaisse, dont la dissolution leur est funeste ainsi que nous l'avons expliqué plus haut. Ces phénomènes ne sont cependant pas si réguliers, que les vents n'y apportent des

changemens remarquables ; il peut arriver que le froid soit plus sensible à midi que le matin, si le vent change alors les dispositions de l'air.

Ce ne sont pas les vents directs de nord & de sud qui produisent en France les variations extrêmes de chaud & de froid. Ceux de nord ouest, & de nord est causent le froid le plus piquant & le plus incommode. Les premiers se chargent des vapeurs humides & glaciales, des exhalaisons pénétrantes, dont sont formées les brumes épaisses qui couvrent en hyver l'ancien Groenland, l'Islande & les Isles au nord'ouest de l'Angleterre. Ceux d'est-nord-est nous apportent presque sans mêlange l'air froid & sec de la Sibérie, par les plaines de Russie, la Hongrie, & le reste de l'Allemagne ; mais le vent direct du nord pour arriver en France ne passe qu'un long trajet de mer, & ne fait en quelque sorte que glisser le long des côtes Orientales de l'Angleterre avant que de pénétrer en France par la Flandre

& la Normandie : il est moins froid parce que l'air de la mer même dans le voisinage des Pôles est plus doux & moins dense que celui des terres, à cause du mêlange continuel qui se fait des eaux de ces mers avec celles des climats tempérés : les vapeurs qu'elles envoyent dans l'air diminuent sa densité & les causes du froid dont il est chargé. C'est par la même raison encore que les vents de sud-sud-ouest nous apportent par les terres d'Espagne l'air sec & brulant de l'Afrique sans qu'il soit adouci par la température que lui donneroit, l'évaporation de l'Occéan ou de la Méditerranée, s'il nous venoit dans une autre direction.

Ces observations générales que l'on peut regarder comme exactes, ne sont vraiment telles, que lorsque les saisons sont bien décidées, que le vent est fixé à une direction constante, & que la température est chaude ou froide. Mais il arrive souvent en automne & au printems

que plusieurs vents régnent ensemble, dans les différentes couches de l'atmosphère, & que leurs diverses combinaisons donnent à l'air une température mixte & indécise; sa pesanteur même varie alors d'une maniere sensible & très-promptement. La raison en est que les causes des vents locaux & particuliers étant en très grand nombre, & distribuées dans tous les climats, souvent à toutes les hauteurs de l'atmosphère où elles se forment; il en résulte que plusieurs de ces causes agissent à la fois, & qu'aucune d'elles n'est assez forte pour supprimer les autres. On conçoit que si un vent vigoureux comprend toute la hauteur de l'atmosphère, il régne absolument seul, par la raison qu'un torrent impétueux entraîne dans sa direction tous les courans d'eau qu'il rencontre & qui sont plus foibles que lui. Mais les torrens Aériens n'ont cette force qu'en hyver & en été: alors ils impriment à l'air un mouvement déterminé, ils y

établissent des qualités constantes qui subsistent & se font sentir surtout lorsque la rapidité du courant est calmée, ainsi que l'on en peut juger par les fortes gelées & les chaleurs vives que l'on éprouve après que les vents de sud ou de nord ont régné avec violence pendant un certain tems. En toute autre saison, il n'est pas rare d'observer des couches de nuages séparés & à différentes hauteurs courir chacune en sens contraires. Ces mouvemens opposés même avant qu'ils ne soient sensibles, causent dans l'atmosphère ces variations annoncées par le baromètre & le thermomètre long tems avant qu'elles ne se manifestent : ainsi on verra par un vent de sud chaud & humide dans son principe, le mercure s'élever dans le baromètre & l'air se rafraîchir, parce qu'un vent de nord qui commence à dominer en haut change la disposition de l'air avant que les nuages n'obéissent à sa direction, & que l'on puisse s'appercevoir

de ſon cours. Il en eſt de même des autres vents.

Si je ſuis entré dans quelques détails ſur les rapports qu'ont en général les vents avec les qualités de l'air de nos climats & ſa température, c'eſt qu'il eſt évident qu'il ſont la cauſe la plus fréquente de ſes variations ; & j'ai crû qu'il étoit utile de traiter ici cette matiere relativement à la théorie de l'air : quoiqu'il ſemble qu'elle dût plutôt être placée dans le diſcours où je parlerai de l'origine des vents, & de leurs eſpèces différentes.

D'autres cauſes ſe combinent encore avec les vents, & donnent des modifications accidentelles & locales à l'air. Les differens degrés de chaud & de froid que l'on éprouve dans nos provinces, dépendent beaucoup de leur ſituation, de la nature du ſol, de la poſition des montagnes. En général les montagnes contribuent à réfroidir l'air, par le moyen des vents qui après avoir paſſé ſur leurs ſommets, ſe répandent dans

les plaines : mais si elles présentent au soleil un côté concave, elle feront quelquefois l'effet d'un miroir ardent sur les terres qui sont au bas : c'est ce qui rend les chaleurs si vives dans quelques vallées dont les sommets sont toujours glacés, même dans les régions les plus avancées au nord, ainsi que nous l'avons observé au sujet du détroit de Weigatz, & des parties les plus septentrionales de la Norvege ; c'est ce que l'on éprouve d'une maniere bien plus sensible entre les Alpes & les Pirennées.

Pour ce qui est de la nature des terreins, on sçait qu'un sol pierreux, plein de sable & de craie, réfléchit presque tous les rayons du soleil & les renvoie dans l'air, tandis qu'un sol noir, gras & humide en absorbe la plus grande partie, ce qui fait que la chaleur s'y conserve plus longtems : les paysans qui habitent les marais à tourbes, sentent leurs pieds ardens sans avoir chaud au visage ; au contraire dans les ter-

reins sabloneux, à peine éprouve-t'on quelque chaleur aux pieds, tandis que le visage est brulé par la force de la reverberation. La position des nuées & leur forme contribuent encore au degré de la chaleur & du froid, & aux modifications de l'atmosphère, de même que l'évaporation, & tous les autres météores, ainsi que nous l'expliquerons dans la suite. Ce sont ces causes accidentelles qui rendent la température d'une province tout-à-fait differente de celle d'une autre, quoique très voisines & placées dans les mêmes paralleles.



§ XI.

Observations sur les qualités de l'air en France.

La température des diverses provinces de la France est si connue ; l'état actuel des choses a donné tant d'activité à l'agriculture, & le commerce, même celui d'exportation est si généralement établi, qu'il n'est pas à craindre que la salubrité de l'air dont elles jouissent, s'altere jamais par l'abandon où on laisseroit les terres, & le peu d'attention que l'on auroit à faciliter l'écoulement des eaux. Par-tout les forêts sont bien ouvertes, & il y en a peu d'assez épaisses, pour que l'air humide & stagnant s'y corrompe de maniere à répandre dans l'atmosphère des exhalaisons contagieuses. Il paroît que l'on n'y doit plus redouter que les intemperies accidentelles, qui peuvent dépendre de la constitution générale de l'air,

telles que les froids extrêmes, les féchereſſes nuiſibles ou les humidités qui s'établiſſent après des pluies trop abondantes ou trop longues. Les inondations qui en font la ſuite, peuvent cauſer quelque dommage momentané, alterer la ſalubrité de l'air : mais la promptitude avec laquelle on en prévient les effets, ſoit en enlevant les matieres étrangeres, & ſujettes à ſe pourrir, dont les terres ſont chargées, ſoit en ouvrant des canaux pour faciliter une iſſue aux eaux répandues & ſtagnantes, préviennent tous les inconvéniens qui pourroient réſulter de pareils évenemens, chez des peuples moins actifs, ſous un gouvèrnement moins ſoigneux, & dans un état qui eut moins de reſſources. Nous pouvons donc aſſurer, ſans être accuſés de partialité, que l'air de la France eſt tempéré, gracieux & fort ſain ; qu'il tient un juſte milieu entre le grand chaud & le grand froid que l'on éprouve ordinairement dans les régions ſituées plus au nord ou au

midi. Il est même naturellement si salutaire, que l'on a toujours remarqué que ce royaume est moins exposé à la peste & aux maladies épidémiques, que la plûpart des autres contrées de l'Europe. Cependant il y a quelques phènomènes locaux & des singularités dignes de remarque dont nous allons dire quelque chose.

La température de la Provence est si douce & si égale, qu'en hiver même on y voit des fleurs & des fruits de toute espece. L'air & le terroir n'ont cependant pas les mêmes qualités par-tout; dans la haute Provence le sol est fertile & produit abondamment des grains &des vins: on y voit des plantations immenses de mûriers & d'oliviers qui ne redoutent que les froids extrêmes dont la violence ne se fait pas sentir souvent dans ces climats délicieux; l'air y est par-tout fort sain. A six lieues nord-ouest de Glandêve dans la paroisse de Peiresc est une caverne d'où sort tous les soirs un petit vent qui augmente sensiblement jusqu'à minuit;

minuit ; il eſt probable qu'il eſt utile à ce canton, puiſqu'il n'altere en rien la beauté de ſa temperature. La baſſe Provence eſt un pays ſec où l'air eſt exceſſivement chaud, & le ſeroit encore d'avantage, ſans un petit vent ſemblable aux briſes que l'on reſſent aux Antilles, qui regne ordinairement depuis neuf ou dix heures du matin juſqu'au ſoir. Le ſol aride eſt plus fertile en plantes odoriferantes de toute eſpece, qu'en grains ou en autres productions utiles. L'air y eſt par-tout très-bon, excepté dans les environs d'Arles où les exhalaiſons ſont fort dangéreuſes pendant les chaleurs de l'été.

Le Dauphiné eſt comme on le ſçait, le pays des merveilles de la nature ; elles ſont ſi connues, que je ne m'arréterai pas à en parler ici, étant d'une eſpece à peu influer ſur les qualités de l'air & ſa température : il faut cependant excepter le vent Pontias qui eſt particulier au territoire de la petite ville de Nyons en cette province. Il ſort du fond des

montagnes dont cette ville est entourrée, des vapeurs abondantes, qui condensées & repoussées par d'autres vapeurs, qui s'élevent des vallons plus au nord, donnent naissance à ce vent, toujours très-froid & d'une violence extrême. Il commence à un quart de lieue au-dessus de Nions, & son cours qui suit celui de la riviere d'Eignes, n'est que d'environ quatre lieues; jamais il n'en occupe plus d'une en largeur. L'été l'affoiblit, & l'hiver le fortifie. En hiver il commence à se faire sentir dès les neuf heures du soir, & ne s'appaise qu'à neuf ou dix heures du lendemain; il a bien moins de durée en été, car ne paroissant qu'environ les trois heures du matin; il cesse quatre ou cinq heures après. Il ne souffle pas à reprises comme les autres vents de terre, mais continuellement & sans relâche jusqu'à ce que les vapeurs qui le produisent soient entierement dissipées. Si le vent de midi s'oppose à son cours, sa violence devient plus impétueuse, & cet en-

nemi semble augmenter en lui la force & le courage. Ses effets sont de purifier l'air par le froid qui lui est essentiel, & d'imprimer au sol des qualités bienfaisantes, toutes ses productions en sont plus parfaites & ses fruits meilleurs ; les oliviers sont plus féconds, & l'huile qu'on exprime de leurs olives est excellente : s'il cesse de se rendre sensible pendant quelque tems, ce qui est fort rare, c'est un présage infaillible de stérilité de la terre, ou de quelque épidemie dangereuse.

Il ne seroit pas étonnant que dans la même Province on sentit tout d'un coup un autre vent local & périodique, qui trouveroit son principe dans une évaporation abondante, s'il pouvoit s'échapper des cavernes où il est renfermé. La montagne du Sauze dans le vicomté de Tallard, a une ouverture ronde & assez étroite, par laquelle on entre dans un chemin souterrain qu'on suit pendant quelque tems, après quoi on se trouve dans une vaste

caverne, où l'on n'eſt pas plutôt entré, qu'on y eſt battu d'un vent impétueux & mouillé d'une pluie fort menue. Juſqu'à préſent ce vent ne c'eſt point échappé au dehors, quoiqu'il put prendre ſa direction par le chemin qui mène à la caverne. Si jamais il faiſoit quelque éruption il n'eſt pas douteux qu'il ne cauſa du changement dans les diſpoſitions habituelles de la partie voiſine de l'atmoſphère; on peut regarder comme une ſingularité que ce mouvement de l'air intétieur qui doit ſon exiſtence à un principe caché de raréfaction, ſoit toujours à-peu-près le même ſans exciter au dehors aucun phénomène que l'on ait remarqué. Au bas de cette montagne eſt le lac de Pelhotiers ſans fond en quelques endroits, & couvert d'herbes & de gazons ſolidement unis, qui forment une prairie flottante ſur laquelle on marche en ſûreté & où les beſtiaux vont paître. Si l'on enfonce auſſi profondement qu'il eſt poſſible, un bâton dans ce

gazon, un moment après il eſt repouſſé en l'air à perte de vüe: il ſemble qu'entre ce maſſif de terre & d'herbes, & la ſurface de l'eau qui le ſoutient, il y ait un air fortement comprimé, & prodigieuſement élaſtique qui chaſſe ce bâton avec violence, comme il arrive dans l'expérience du mouſquet à vent. (a)

Dans le bas Languedoc, le pays eſt naturellement ſec & l'air fort ſain, à moins que les vents de ſud & de ſud oueſt, ne faſſent refluer ſur les terres les vapeurs qui s'élevent en abondance de la Méditerranée, qui répandent alors dans l'atmoſphère une humidité dont il eſt ſage de ſe garentir, ſur tout dans les chaleurs de l'été, où mêlées avec les exhalaiſons terreſtres, elles forment ce ſerein ſi dangereux à Montpellier, à Cette & dans tout ce canton; ce qui n'exige que quelques précautions, & ne diminue en rien

(a) Voyages hiſtoriques de l'Europe. T. 1.

les agrémens de ce beau pays, ni la bonté de l'air que les Anglois regardent comme un remede certain contre la consomption. On a toujours vanté le séjour de Béziers comme l'un des plus agréables de la France, la salubrité de sa température, la fertilité de ses environs, leur aspect riant, ont fait dire que si Dieu vouloit habiter en terre, ce seroit à Béziers; Pézénas & toute cette partie du Languedoc jouissent des mêmes avantages. La position de Narbonne dans le voisinage des étangs & des marais n'est pas aussi gracieuse: elle est exposée à des pluies fréquentes, à des orages qui souvent se succedent pendant un long espace de tems, ce qui doit altérer la pureté de l'air, & causer des intempéries qui peuvent encore être occasionnées par les terres marécageuses & les amas d'eaux stagnantes que l'on voit aux environs de cette Ville. Dans le territoire de Livieres on trouve cinq abîmes d'eaux d'une profondeur extra-

ordinaire connus sous le nom d'Oélials, leur mouvement est de bas en haut, & leurs bouillons jettent assez d'eau pour former un canal qui se joint à celui de la Robine. Le sol qu'environne ces gouffres tremble sous les pieds de ceux qui ont assés de hardiesse pour s'en approcher, on ne peut attribuer l'agitation de ces eaux qu'à une fermentation intérieure, dont les effets sont suivis d'une évaporation abondante & continuelle, qui sans doute est une des causes des pluies si fréquentes à Narbonne & dans tout son voisinage.

L'air seroit continuellement infecté par les eaux croupissantes & corrompues des marais, des fossés & des bords des étangs près d'Aiguemortes, si le Rhone & les rivieres de Vistre & de Vidourle, qui n'ont point de digues vers leurs parties basses, & à leurs embouchures, ne couvroient quelque fois de leurs eaux, & ne rafraichissoient tout ce terrein inondé. Tant que les vents

marins durent, les eaux de la mer entrent par le Grau du Roi, & viennent inonder tous les environs d'Aiguemortes, ce qui arrive à toutes les saisons de l'année & sur tout en été, tems auquel les rivieres ne se débordent presque jamais, ce qui fait que dans cette saison les eaux corrompues infectent l'air. Il est vrai que depuis plus de trente ans, le Roi ayant ordonné d'ouvrir & de creuser ce Grau, la corruption des eaux en été & en automne a été infiniment moindre, & l'air dès-lors beaucoup moins dangereux; avant l'ouverture de ce canal, les habitans d'Aiguemortes & du voisinage avoient le tein pâle & livide, les fiévres en faisoient périr un grand nombre : on s'est apperçu que ces accidens ont fort diminué.

L'intempérie causée par les eaux croupissantes & corrompues régne encore du côté de Mauguio, de Pérol & jusqu'à Frontignan. Plusieurs villages le long des étangs & des marais, autrefois très-peuplés,

ſont preſque déſerts, ce qui vient en partie de ce que le canal des étangs interrompt la communication des eaux & en arrête le cours: inconvéniens qui s'augmentent & ſe multiplient à meſure que le nombre des hommes diminue : le peu qui reſte préfere de courir tous les dangers de l'intempérie, à la peine d'ouvrir & de creuſer les foſſés néceſſaires à l'écoulement des eaux, peut-être même n'y ſuffiroit-ils pas. Les qualités de l'air de ce canton doivent être à-peu-près les mêmes que celles de la plaine déſerte où coule l'Albula entre Rome & Tivoli. On voit dans cette partie du Languedoc, comme dans les prairies voiſines de l'Albula, la terre & les plantes ſe couvrir pendant la chaleur du jour au fort de l'été, d'un ſel marin blanc & très-vif, qui s'éleve à quelque hauteur avec les vapeurs de la mer & des étangs, & que ſa péſanteur fait retomber enſuite aſſez promptement ſur les plantes où il ſe raſſemble &

forme une croûte qui ressemble à la gelée blanche, mais plus compacte & plus tenace (*a*).

Tout ce pays jouit ordinairement en hiver du plus beau ciel ; on observe que lorsque les montagnes d'Auvergne & de Dauphiné dont les premieres sont au nord, les autres à l'est du bas Languedoc, sont également couvertes de neige, le vent du sud n'y soufle presque jamais, & l'on y jouit du tems le plus serein : la raison en est que l'air qui est autour de ces montagnes condensé par le froid, & devenu plus pésant, tend vers le sud où il se raréfie & forme par conséquent un vent de nord. Le même effet arrive par la même cause quand les montagnes d'Auvergne sont plus chargées de neige que celles du Dauphiné : mais lorsque ces dernieres en sont remplies & qu'il n'y

(*a*) V. les Mémoires de l'Académie des Sciences. An. 1741.

en a plus sur les autres, alors le vent de sud se fait sentir, l'air du nord ne lui résistant plus que foiblement ; c'est la cause pour laquelle le Languedoc a quelque fois des hivers humides & pluvieux.

Les vents causent dans l'atmosphère de cette province des variations sensibles, & des phénomènes remarquables, qui n'ont cependant point de tems fixé pour leur retour : en voici une description singuliere. Entre les Alpes & les Pyrenées, est un détroit large de quatre à cinq lieues & long du double, ouvert de l'est à l'ouest. A l'est il regarde la méditerranée & les plaines du bas Languedoc où sont Narbonne, Beziers & Montpellier ; à l'ouest il est tourné sur l'occéan & les plaines du Haut Languedoc, où l'on trouve Toulouse, Montauban, Bordeaux. Ce détroit est fait comme une espéce d'entonnoir, sur tout du côté de l'est ; ou dès sa sortie, les chaînes de montagnes s'étendent à droite & à

gauche, les Pyrenées vers le Roussillon & la Catalogne, les Alpes vers le Gévaudan, les Cévennes, le Vivarais & le Dauphiné : il est à-peu-près de même du côté de l'ouest. Ce lieu est le champ de bataille ordinaire des vents d'est & d'ouest. Les jours de combat on voit venir de loin des amas de nuages qui se serrent & s'épaississent à mesure qu'ils s'approchent comme pour se disputer le passage : on les voit se choquer, se mêler & comme se pousser mutuellement. Les uns prennent le dessus, les autres glissent par dessous, d'autres s'échapent par les côtés; cependant le Ciel s'obscurcit, la pluie survient avec abondance, & tandis que ce combat se donne en haut, il régne en bas un calme qui dure jusqu'à ce que l'un des vents arrête l'autre, le fasse rebrousser, l'abbatte dans la plaine & passe par dessus : car on remarque que celui qui a une fois pris le haut, l'emporte à la fin & fait disparoître l'autre. Lorsque l'a-

vantage de l'un des deux vents eſt décidé, & qu'il commence à s'établir dans la plaine, les nuages ſe diviſent en deux, à droite & à gauche, de ſorte qu'une partie s'en va coulant le long des Pyrenées, & l'autre le long des Alpes, où ils ſe réſolvent en pluie, tandis que le vent deſcendant comme un torrent impétueux, ſe jette droit dans la plaine, balayant l'air & chaſſant les nuages devant lui; c'eſt ce qui donne ces jours clairs & ſereins, ces beaux ſoleils du bas Languedoc (*a*).

Mais il en réſulte auſſi des vents impétueux, & quelquefois des ſécheresses qui font grand préjudice aux récoltes, ou des inondations très nuiſibles quand les nuages ſe fondent à l'ouverture des plaines qui ſont aux deux côtés de l'entonnoir: on l'a éprouvé les dernieres années dans les différentes parties

(*a*) V. le Journal des Sçavans. 7 Juin 1688. Extrait de diverſes piéces, envoyées par M. Bernier à Madame de la Sabliere.

du Languedoc, où l'on a eu alternativement de longues sécheresses précedées ou suivies de débordemens de rivieres occasionnés par les pluies excessives qui tomboient dans les montagnes. Cette grande province, riche, fertile & très peuplée tient en quelque façon le milieu entre les Zones Torride & Glaciale : les vents froids & secs en purifiant l'air de tems en tems font le remede des intempéries que les chaleurs produisent dans les climats où ils ne se font pas sentir : ainsi on peut regarder cette position comme l'une des plus heureuses de l'Univers : les Météores y occasionnent plus de phénomènes que dans les autres contrées de la France, parce que l'opposition du froid & du chaud, y est plus sensible : c'est un point de partage où ils se disputent l'empire de l'air, mais où le chaud l'emporte constamment sur le froid.

A laquelle de ces causes raportera-t-on le phénomène suivant qui est particulier à Libourne & au bord

de la Dordogne sur laquelle cette ville est située ? On sait que le flux amene les plus gros vaisseaux dans son port, de tems à autre il vient de la mer un certain tourbillon d'eau de la grosseur environ d'un tonneau, qui sans être agité d'un grand vent remonte la riviere avec tant d'impétuosité qu'il renverseroit les plus gros navires, s'ils se trouvoient à son passage ; comme on entend le bruit qu'il fait de plus de trois lieues, & que ce tourbillon qu'on appelle Macaret suit toujours le rivage : les batiments se mettent au milieu de la riviere. Les canards même, & les cignes n'entendent pas plutôt ce bruit, qu'on les voit courir à terre pour se garentir de ces ondes roulantes. (a) Il est très probable que ce tourbillon qui sans doute monte avec le flux est occasionné par l'éruption d'un vent qui sort du fonds de la mer, à peu de distance de la côte, dont-il suit la direction

(a) Voyages Hist. de l'Europe T. I.

jusqu'à ce qu'il vienne se briser & s'anéantir contre quelque angle saillant des bords de la riviere qui l'arrête enfin dans son cours.

Dans tout le reste de la France on ne remarque plus de ces singularités frappantes & locales : les saisons & la température y dépendent des vents, de l'aspect des terres au nord ou au midi, & de leur élévation. L'air des plaines est moins vif & plus épais que celui des montagnes : les qualités des eaux repondent d'ordinaire à celles de l'air : les terreins inégaux entremêlés de coteaux, de vallées, & de plaines sont les plus fertiles ; les diverses expositions que cette variété leur donne, les rend propres à toutes sortes de recoltes. C'est ce que l'on éprouve heureusement dans plusieurs provinces de France sans que la température en soit pour cela moins agréable ; & comme cette disposition des terres est assez fréquente, on peut lui attribuer la fertilité générale de ce Royaume : celles sur-

tout qui sont tournées au midi de l'est à l'ouest produisent en abondances les denrées les plus excellentes. Telle est la situation de ces coteaux délicieux qui bordent les plaines de Bourgogne dans lesquelles coule la Saone & qui se continuent assez loin audelà de Lion, en suivant les bords du Rhone; on en trouve d'aussi heureuses en Franche comté, en Alsace, & dans quantité d'autres provinces.

Les intempéries sont plus fréquentes dans les villes dont la population est nombreuse que dans les campagnes, quoiqu'il regne quelquefois dans celles-ci des maladies contagieuses & locales qui paroissent tenir aux dispositions de l'air, puisqu'elles se bornent à certains cantons & se font sentir dans les lieux dont la position est à peu-près la même, où le sol & les eaux ont des qualités semblables. Le soin que l'on prend d'en découvrir les causes & de s'opposer de bonne heure à leurs suites, en diminue promptement les effets,

furtout si elles ne sont pas occasionnées par les qualités vicieuses des alimens de necessité premiere, dont il faut que la consommation se fasse par un peuple hors d'état de s'en procurer de plus sains, avant qu'une nouvelle récolte ne vienne mettre fin à cette espèce de fleau. C'est un inconvénient que l'on peut éprouver par-tout, qui prend son origine dans l'état accidentel mais vicieux de l'air & du sol, qui n'agit sur l'espèce humaine que médiatement & par le moyen des denrées qui ont été élevées & nourries dans ce sol & cet air corrompus. Il seroit utile d'observer les variations qui donnent lieu à cette corruption, peut-être que sans perdre les denrées, & en leur donnant une préparation différente, on pourroit préserver ceux qui sont forcés d'en user, de leurs effets pernicieux. Je crois même qu'il ne seroit pas fort difficile de faire dans chaque pays des observations qui conduiroient à découvrir le tems où ces intempéries

commencent à s'établir. Il y a mille phénomènes sur lesquels on n'ouvre pas les yeux parce qu'ils sont presque toujours présens, & qui cependant serviroient utilement. On parle d'un lac dans le Duché de Vendôme, très remarquable en ce qu'il regorge d'eau pendant sept ans, & reste sec les sept autres années ; on y voit alors des cavernes extrêmement profondes & des précipices effroyables : on dit que les paysans des environs connoissent à certaines remarques sur la hauteur de l'eau, si les sept années de son absence seront abondantes ou stériles. Si ces observations sont justes ; elles ne sont que le fruit d'une longue expérience, qui a contraint de s'y arrêter. La source de la Lys en Artois au village de Lisbourg sert de baromètre aux habitans : lorsqu'il doit pleuvoir l'eau qui sort du sein de la terre, charrie avec ses bouillons un petit sable qui la trouble entierement ; lorsqu'au contraire le sable retombe dans le fond

de la source & que l'eau se purifie c'est un signe de beau tems. Ne peut-on pas se former également dans les autres provinces des points d'observations propres à chacune d'elles, même à leurs cantons différens, au moyen desquelles on pourroit prendre les précautions les plus utiles. Que l'on n'attribue point ces découvertes au hazard : ce que l'on appelle hazard n'est qu'une suite de la négligence que l'on a eue d'observer plutôt : on est surpris de trouver tout d'un coup la cause d'un effet que l'on n'avoit jamais cherchée ; on regarde cette découverte comme fortuite : si on eut sçu apprécier plûtot la valeur des probabilités, & la vraisemblance des conjectures, on fut arrivé plutôt à la vérité, & on auroit vû que ce que l'on appelle hazard, tient surtout en Phisique à des regles certaines, & dès-lors n'est plus ce qu'on le suppose.

Quant aux révolutions que peuvent causer dans l'atmosphère, les

orages plus ou moins fréquens ; les tonnerres, les grêles, les trombes, les tiphons de terre, & les autres phénomènes de cette eſpèce, comme ils ſont purement accidentels, & qu'ils ne ſont pas plus communs à une province qu'à l'autre nous en parlerons dans les diſcours qui auront raport à ces différens Météores.

C'eſt ici le lieu de dire quelque choſe de particulier ſur l'état de l'air à Paris & dans ſes environs : cette ville eſt ſituée dans une plaine où ſont pluſieurs collines, au 48e degré 50 minutes de latitude. Sa population immenſe, la quantité d'animaux qu'elle renferme, les fumiers & les immondices que l'on répand dans les marais & ſur les terres dès environs, rempliſſent l'air d'exhalaiſons qui le rendent plus épais & moins pur qu'il ne le devroit être ; inconvenient ordinaire à toutes les villes auſſi grandes & auſſi peuplées & qui altère néceſſairement la ſalubrité de l'air. Mais le mouvement continuel qui s'y fait, la quantité

de fumées qui s'élévent de toutes parts dans l'atmosphère, empéchent que ce même air ne devienne stagnant & fort nuisible. Le fleuve qui traverse la ville de l'est-à-l'ouest y sert comme d'un ventilateur qui renouvelle & rafraîchit l'air dans son centre. Les vents y contribuent encore d'avantage par leurs variations. Le nord-ouest est celui qui y domine le plus souvent, & il y est plus humide que par-tout ailleurs, parce qu'il traverse le bois de Boulogne à la porte même de Paris, du côté d'où il vient: le sud est y est fort rare: le sud'ouest s'y fait sentir plus souvent & amène presque toujours de la pluie : le nord-est qui est le plus sec de tous les vents, y est le plus chaud en été & le plus froid en hyver, c'est le vent qui y rend le Ciel le plus serein.

On a dit à ce sujet, que Paris sous un Ciel pluvieux, toujours plus ou moins chargé de nuages épais ou de brouillards, est en tout tems enveloppé d'un air humide & grossier

occasionné par des pluies plus incommodes dans ses murs qu'aux environs, où elles entretiennent la fraîcheur & la beauté de la végétation, & que pour y jouir dans les deux saisons de quelques jours purs & sereins, il faut être ou brulé du soleil ou vivement pénétré par les vents du nord & de l'est. Pour peu que l'on ait habité à Paris on sçait par expérience que cette observation vraie quelquefois, est sujette à beaucoup d'exceptions. Les quartiers les plus élevés de Paris, ceux où les rues sont larges & bien ouvertes, où l'air circule librement, jouissent d'une température relative à sa disposition générale. Il est même probable qu'avant que cette ville ne fut aussi peuplée qu'elle l'est actuellement, l'air y étoit beaucoup plus sain. On pensoit sous le régne de Charles V. que le climat de Paris étoit l'un des plus heureux de la France, & celui où la race des hommes étoit la plus belle & du

meilleur tempéramment (*a*), cet avantage ne paroît plus être aussi particulier à ce climat qu'on le supposoit alors : ce qui peut venir de l'état du sol même qui n'est plus à présent ce qu'il étoit autrefois, de sa culture, de la quantité d'engrais de toute espèce que l'on y répand, d'autres changemens, que les usages qui ont varié ont insensiblement rendus dominants.

(*a*) On en peut juger par l'avis que donnoit à Charles V. l'Auteur du Livre *de recuperatione terræ sanctæ*, inséré à la fin du recueil intitulé *Gesta dei per Francos*; il prétendoit que le Roi & le Dauphin son fils devoient habiter & faire leurs enfans à Paris ou dans les environs.... *expediret dominum regem & ejus filium vivere in regno suo, etiam prope Parisios liberos procreare; ipsos ibidem nasci & nutriri, eo quod ille locus meliori constellationi cœli quam alia quæcumque loca, noscitur esse subjectus : ex quo sequitur ut hactenus visum fuit, quod ibi generati & nati melius sunt compositi, ordinati & complexionati, quam aliarum regionum homines.*

Ce

Ce qu'il y a de vrai c'eſt que la température de l'air de même que les vents changent fort ſouvent à Paris. Des obſervations faites pendant quarante années de ſuite, il réſulte que les deux extrêmes du chaud & du froid y ſont éloignés de 46 degrés. La liqueur du thermomètre deſcendit dans l'hyver de 1709 a quinze degrés au-deſſous de la congélation; en 1768 elle alla plus bas encore, elle a monté à 31 degrés au-deſſus de ce terme, on l'a vue juſqu'à 36 dans quelques inſtans de chaleur paſſagere.

La mer qui eſt à trente lieues environ de cette ville, en diminue la chaleur ou le froid lorſque le vent vient de l'oueſt. Ce vent apporte au centre de Paris, au bout du Pont-neuf un air pur & qui n'eſt point encore mêlé des exhalaiſons de cette ville, parce qu'il y arrive d'une campagne fort ouverte. La quantité d'eau de pluie qui tombe dans cette ville eſt d'environ vingt pouces de hauteur moyenne. Le mercure eſt

le plus souvent à Paris à 27 pouces 10 lignes, quelquefois un peu plus haut, il descend jusqu'à 26 pouces 10 lignes, & ordinairement il varie tous les jours, quelquefois même d'une heure à l'autre.

Ces variations du baromètre, des vents & du thermomètre supposent aussi de grandes variations dans le poids de l'atmosphère & dans la température de l'air, ce qui est un désavantage; parce qu'en général les changemens subits du tems rendent la vie plus courte en interrompant l'ordre régulier de la nature, & en changeant ses procédés. Dans tous les climats on observe que les vicissitudes de l'air sont la principale cause de la destruction des êtres vivants.

M. Maloüin dont nous suivons ici les observations, dit que malgré tous les inconvéniens que nous avons rapportés, l'air de Paris est assez sain, que ses habitans ne sont point sujets à avoir des maladies particulieres si ce n'est la noüeure ou le

rachitis des enfans, & les fleurs blanches, maladies plus communes dans la capitale qu'ailleurs & qui tiennent plus aux mœurs qu'à la température. Il ajoûte que les maladies qui y régnent dépendent de la maniere de vivre, de la disposition de l'air, de son état qui est celui de toutes les grandes villes aussi peuplées & du climat comme par-tout ailleurs. (*a*)

Nous n'avons rien à ajoûter ici à ce que nous avons dit plus haut sur la couleur des François ainsi que des autres peuples de l'Europe, sur leurs taille & leur conformation extérieure : mais remarque-t'on encore parmi eux des traits originaux qui puissent prouver leur descendance des anciens Gaulois qui habiterent les mêmes provinces où nous vivons, qui respirerent le même air ? Le climat a-t'il conservé son

(*a*) V. les Mémoires de l'Acad. des Sciences an. 1754. p. 495.

effet sur les hommes de notre siécle tel qu'il étoit il y a deux mille ans? Je ne déciderai rien à ce sujet, je ne ferai que présenter quelques objets de comparaison, quelques anciens usages auxquels nos mœurs paroissent encore tenir, malgré les changemens qui ont formé insensiblement d'autres hommes, en établissant une maniere de vivre tout-à-fait différente, & qui ont bien altéré, s'ils n'ont pas réduit à rien les effets naturels du climat.

Il est très certain que la nation Gauloise n'a jamais été détruite; que les Romains, les Francs & les autres nations étrangères qui en firent successivement la conquête, s'allièrent avec elle, & adopterent en partie ses mœurs & ses usages.

Dès le tems de César on ne connoissoit que deux rangs distingués dans les différentes Cités ou Républiques des Gaules; celui des Prêtres ou Druides, & celui des Nobles ou Chevaliers: le gros du peuple étoit regardé comme une multitude d'es-

claves qui ne pouvoit rien par elle même ; qui n'entroit pour rien dans le Conseil de la nation : que la quantité de ses dettes, le poids des impôts ou la violence des grands reduisoient à un état de misère auquel la servitude étoit préférable. (*a*) C'est-à-dire que le peuple pour jouir de quelque tranquillité se mit sous la protection des Seigneurs voisins qu'il paya par ses services, à la volonté de ses protecteurs : ce qui paroît avoir été libre originairement de la part du peuple, & qui dans la suite dégénéra en titre de propriété pour les Seigneurs, auxquels il appartint au même droit que les

(a) *In omni Galliâ eorum hominum qui in aliquo sunt numero atque honore, genera sunt duo : Nam plebs pene servorum habetur loco, quæ per se nil audet & nulli adhibetur consilio ; plerique cum aut ære alieno aut magnitude tributorum aut injuriæ potentiorum premuntur, sese in servitutem dicant nobilibus : sed de his duobus generibus alterum est Druidum, alterum Equitum......* Comment. de Bel. gal L. 6. c. 4.

esclaves étoient aux Romains. Quoiqu'il y ait toujours eu cette différence que le peuple dans les Gaules portoit les armes, alloit à la guerre & jouissoit d'un état que les Romains n'accorderent jamais à leurs esclaves, que forcés par les circonstances: ils n'étoient pas renfermés comme à Rome dans la maison du maître, ils avoient chacun leur habitation particuliere, mais ils ne possédoient rien propriétairement, & insensiblement le joug de la dépendance fut appésanti au point qu'ils ne purent même pas disposer de leurs enfans, qui appartenoient au maître. Les choses resterent dans cet état jusqu'au tems de l'établissement des communes, lorsque l'usage d'affranchir les serfs prévalut: ce qui commença dans le onziéme siécle, & fut si avantageux au Prince & aux sujets que bientôt il n'y eût plus de servitude réelle: le droit de main morte qui subsiste encore dans quelques provinces, n'en étant qu'un reste auquel, les loix permettent de

se soustraire en observant les formalités prescrites. Ce ne sont donc pas les conquérans qui établirent la distinction des ordres dans la République : ils étoient fixés de tems immémorial : la soumission des peuples fut volontaire dans son origine, elle devint forcée par des abus, que la Justice des Rois réforma & dont il seroit à souhaiter, pour l'honneur de la nation, qu'il ne resta plus de vestiges.

Les Gaulois étoient blancs comme ils le sont encore, de haute taille, forts, courageux, vifs, entreprenans, ils formerent des établissemens dans toutes les parties du monde connu de leur tems : mais qui n'eurent de solidité que dans les régions où ils trouverent peu de résistance. Les obstacles les rebutoient aisément : l'ardeur de leur premier effort étoit à craindre ; si l'on y résistoit, rien n'étoit plus aisé que de les faire changer de résolution : on ne doit pas s'en étonner ; leur activité naturelle les portoit à entre-

prendre sans projet formé, sans intérêt connu; c'étoient les circonstances qui les décidoient & d'ordinaire ils ne tenoient jamais de conseil qu'au moment de l'action & toujours avec précipitation.

Leur teint dépendoit du climat, leur taille & leurs forces répondoient à la salubrité de l'air, & à la maniere dont ils étoient élevés: on les accoutumoit dès l'enfance à la sobriété la plus exacte: des alimens communs & pris en petite quantité devoient leur suffire: on ne leur accordoit que le nécessaire, aussi étoit-ce une espèce de honte parmi eux que d'avoir trop d'embonpoint. Il y avoit dans les lieux d'exercice une ceinture à laquelle on mesuroit de tems à autre la taille de la jeunesse; ceux pour qui elle se trouvoit trop étroite, étoient punis publiquement. C'étoit sans doute un excès de rigueur, & on étoit bien à plaindre d'avoir alors de ces heureux tempéramens, qui tournoient en sucs nourriciers & en

un bel - embonpoint les alimens les plus communs & les moins ſucculents.

Par ces ſoins continués aſſez long-tems, le tempérament ſe fortifioit, les idées de luxe & de volupté, ne ſe préſentoient point trop tôt à la jeuneſſe, elle avoit le tems de croître & de devenir forte & grande avant que de rien faire qui put l'énerver. La beauté de la taille, & la force du corps étoient un mérite réel parmi les Gaulois, c'étoit une honte que de s'en priver, par un uſage précoce des plaiſirs qui étoient réſervés à un âge plus formé : il étoit honnête & d'uſage de reſter long-tems dans l'ordre des enfans, & on regardoit comme une infamie puniſſable d'avoir eu commerce avec les femmes avant l'âge de vingt ans.

Les jeux & les exercices de la jeuneſſe ſoutenoient encore le but de l'éducation. Son divertiſſement ordinaire étoit de ſe dépouiller de ſes habits & de ſauter en cadence au travers des épées nues & des ja-

velots armés de fers pointus & tranchants : comme les mouvements devoient être prompts, il n'y avoit que la justesse du coup d'œil, la légereté du corps & la précision qui pussent empêcher qu'on ne se blessa. D'abord on ne vit dans cet exercice que l'utilité qui pouvoit en revenir à la jeunesse en l'accoutumant de bonne heure à manier les armes, à porter des coups & à les parer. Les peres intéressés aux progrés de leurs enfans venoient en être les témoins; & dans la suite ces jeux devinrent le spectacle ordinaire de la nation. Ce n'étoit que là qu'on voyoit les enfans, ils ne paroissoient pas ailleurs: ils restoient dans l'intérieur de la maison: il n'eut pas été honnête à un pere d'avoir son fils à son côté avant qu'il eut atteint l'âge de porter les armes & de servir l'état: c'étoit alors seulement que les jeunes gens étoient reçus au rang des citoyens & qu'ils jouissoient des priviléges de la nation.

On retrouve dans ce que je viens

de rapporter l'origine des tournois & des joutes qui furent si longtems l'exercice le plus brillant, le plus solemnel des François les plus distingués & même des Princes & des Rois. L'ostentation de force & d'adresse dont les guerriers firent parade dans des tems postérieurs, à ces sortes de jeux, étoit une suite de ce qui se passoit avant que les armes à feu fussent connues. Comme alors on se battoit souvent corps à corps il étoit utile de pratiquer des exercices qui entretenoient une vigueur & une souplesse nécessaire, & qui étoient si bien le partage de tous les anciens François, qu'on les conservoient dans tous les états. Ne voyoit-on pas autrefois les évêques & les prêtres payer de leurs personnes dans les combats? Dans les guerres d'outremer, un prêtre Champenois, de la suite à ce que je crois du Sire de Joinville, dont il étoit aumonier, alloit se mettre seul en embuscade & attaquer le sabre à la main les postes avancés des Sar-

rasins, avec tant de succès qu'il n'étoit connu parmi les Croisés que sous le nom du brave prêtre. Insensiblement ces exercices moins nécessaires ont passé de mode, on en est venu à ne faire pas plus de cas de la taille que de la force, & on n'a pris aucune des précautions anciennes pour les conserver.

La chasse étoit en tems de paix l'exercice favori d'une nation militaire: elle est l'image de la guerre, elle fortifie le corps & l'accoutume aux fatigues qui en sont inséparables; on peut même dire qu'elle donne du courage & qu'elle forme à la bravoure; c'étoit donc l'occupation qui lui convenoit le mieux, l'état du pays devoit en entretenir l'usage. Les Gaules étoient alors couvertes de bois immenses qui se joignoient: la forêt Noire, les Ardennes, les grandes forêts de Flandres communiquoient à celles de Champagne, de Picardie, de Lorraine, de Bourgogne & d'Auvergne: elles étoient peuplées de bœufs sauvages d'une

grandeur démesurée, de cerfs & de sangliers, qu'il étoit périlleux d'attaquer & difficile d'abattre. Mais la gloire égaloit le danger, & les jeunes gens qui rapportoient à l'assemblée plusieurs massacres de bœufs & de cerfs étoient reçus avec distinction : on les regardoit comme des citoyens sur le courage desquels l'état pouvoit compter : les cornes & les bois de ces animaux servoient à orner les portes & les appartemens : & les chasseurs trouvoient dans ce gibier une nourriture qu'ils aimoient de préférence à toute autre.

On ne chassoit pas toujours, on jouoit quelquefois, & avec tant d'acharnement que lorsqu'un Gaulois avoit perdu tout ce qu'il possédoit, il jouoit sa personne, & si le dez lui étoit contraire, il se livroit sans résistance à celui qui l'avoit gagné ; il se laissoit lier & vendre comme un esclave. Peut être y avoit il de la honte à avoir poussé si loin la fureur du jeu, même à avoir gagné, & pour n'y plus penser, le perdant étoit

vendu. Cet usage est barbare, il déshonore la nation qui l'a toléré, il est difficile de se persuader qu'il fut bien répandu, eu égard à la générosité & à la franchise Gauloises : mais c'étoit dit-on, la coutume, & c'est bien à ce sujet que l'on peut dire que les usages les plus contraires aux vertus nationales, & les opinions les plus bizarres, n'exigent ni preuves ni raisons pour être admises : il ne faut que familiariser l'esprit avec elles, & on ne les trouve plus étranges. Il en est comme des modes dont la plupart paroissent ridicules, jusqu'à ce que les yeux y soient faits.

Qu'il y a loin de cette coutume, à la maniere dont l'hospitalité étoit exercée dans les Gaules ; avec quelle générosité & quel empressement on recevoit les étrangers & les voyageurs ! ils pouvoient parcourir tout le pays sans crainte d'être insultés, sûrs de trouver partout le meilleur accueil : on ne les laissoit sortir que lorsque les provisions étoient épuisées, & alors on avoit soin de les conduire

dans une autre maison où ils recevoient le même traitement. La curiosité des Gaulois pouvoit les fatiguer, mais elle ne diminuoit rien à leur bonté naturelle. On ne trouve plus de traces de ces vertus antiques que parmi quelques nations regardées comme barbares par les peuples policés, qui les ont perdues à mesure qu'ils se sont plus éloignés de la simplicité de la nature, & des loix de la droite raison, qui inspire que tous les hommes sont égaux entr'eux.

On voit les Gaulois, dit Diodore de Sicile, par une parole qui les choque pour la plus légére occasion troubler la paix & la joie de leurs festins ; & les quitter pour en venir à des combats singuliers, où ils s'immolent réciproquement au plaisir de se venger. Voilà bien l'origine des duels dont la passion s'est soutenue si long-tems, malgré les loix les plus rigoureuses ; actuellement elle est moins de goût que de préjugé, & il est à présumer qu'insensiblement elle s'anéantira.

Cependant le point d'honneur est encore au fond du cœur des François, on déguise les affaires, on adoucit les noms, mais c'est toujours le même esprit qui regne parmi ceux qui ont conservé les vrais sentimens nationaux; il regne surtout dans les troupes, quoiqu'il se cache pour opérer. Les souverains pour ramener leurs sujets à une sorte d'égalité, ont diminué les droits & les priviléges de la noblesse, mais les prééminences du rang subsistent, & l'ambition des François est toujours tournée de ce côté là. La plus brillante fortune est imparfaite, si elle n'est rehaussée de l'éclat de la noblesse. Bientôt elle deviendroit dominante dans l'état, si la plûpart de ces nouveaux annoblis ne retomboient dans l'état obscur d'où un caprice de la fortune, & un instant de faveur les ont tirés.

Je me rappelle encore d'avoir lu quelque part, que lorsqu'Annibal se disposoit à passer le Rhône pour entrer en Italie, les Romains envoye-

rent des Ambaſſadeurs à la nation Gauloiſe pour lui intimer ſous peine de l'indignation du ſénat, & de la vengeance de la république, de s'oppoſer à ce que l'armée Carthaginoiſe paſſa ſur ſes terres. On prétend que nos bons ayeux, qui ne connoiſſoient encore Rome que par les victoires qu'ils avoient remportées ſur elle, regardèrent ces ordres comme une forfanterie dont ils firent ſi peu de cas qu'ils les tournèrent en ridicule, & ne donnèrent aux Ambaſſadeurs pour réponſe, que des chanſons. Ce fait bien prouvé ne laiſſeroit aucun doute ſur l'origine des François : de tous les anciens uſages ce ſeroit le mieux conſervé : le vaudeville, dans les ſujets les plus graves comme les plus plaiſans, trouve ſa place, & la nation toujours gaye chante ſes malheurs comme ſes ſuccès.

Céſar & Tacite s'accordent ſur le reſpect qu'avoient les Gaulois pour le mariage. Ils ſont, diſent-ils, preſque les ſeuls des Barbares qui

n'époufent qu'une feule femme, à l'exception des principaux d'entr'eux qui, par un privilége particulier à leur rang, peuvent en avoir plusieurs : coutume qui venoit fans doute de l'amour de la nation pour fes chefs, qui, defirant de voir leur poftérité fe multiplier, crut en trouver le moyen dans la poligamie. Mais on ne voyoit jamais ces femmes à aucune affemblée que le jour que fe faifoit leur mariage : le refte de leur vie étoit employé au foin intérieur de la maifon d'où elles ne fortoient plus, & à veiller fur les premieres années de l'éducation de leurs enfans : elles ne connoiffoient ni les jeux, ni les feftins, ni les fpectacles : quels plaifirs y auroient-elles trouvé ! Des fpectacles prefque toujours fanglans ; des jeux pouffés à outrance ; quelques converfations politiques entre les nationaux ou avec les étrangers ; des chaffes auffi périlleufes que fatiguantes, étoient les occupations ordinaires de leurs maris : il n'eft pas étonnant qu'elles n'y

priſſent aucune part, & quoiqu'elles ne connuſſent que leur famille, l'emploi de leur tems n'en étoit pas moins eſſentiel au bien général de la nation. On n'avoit pas encore imaginé qu'elles duſſent entrer dans les affaires générales de la ſociété, en faire l'agrément & les délices. Ces uſages ſont encore les mêmes par-tout où les inſtitutions primitives ſe ſont conſervées; il y a moins d'un ſiécle qu'on les auroit reconnus dans nos provinces éloignées de la capitale: ils y étoient en honneur, aujourd'hui ils ſeroient ridicules. Le luxe, les richeſſes étrangères, une nouvelle maniere de faire la guerre, changèrent toutes les coutumes nationales, & établirent d'autres mœurs: l'hiſtoire nous apprend combien il en couta aux maris dont les femmes furent les premieres jugées dignes de paroître avec éclat dans le monde & de donner un nouveau ton à la ſociété: on ſçait à quel excès de vengeance ils ſe portèrent, lorſqu'ils n'eurent plus à redouter la puiſſance

à laquelle ils avoient été contraints de céder. On a chanté leur jalousie barbare, & le malheureux sort de leurs femmes trop aimables & trop tendres.

Je ne m'arrêterai point à détruire les imputations d'ivrognerie & d'autres vices plus détestables encore, que quelques écrivains Grecs ont faites aux Gaulois. Si ces abominations ont jamais eu lieu dans les Gaules, ce n'a été que parmi les colonies Grecques qui s'établirent sur nos côtes méridionales & y apportèrent les goûts dépravés de leur pays.

Il seroit possible de rassembler beaucoup plus de faits qui serviroient à nous persuader que l'on reconnoit encore dans nos mœurs & dans nos usages quelques traits de ressemblance avec ceux des Gaulois, qui paroissent tenir au climat & à l'air que nous respirons : si on ne trouve plus que des traces confuses de la plûpart & dans une grande altération, c'est que quantité d'inventions modernes, un luxe plus grand une

autre maniere de vivre, un gouvernement devenu monarchique de républicain qu'il étoit, ont successivement changé la face des choses. On peut penser sur les François comparés aux Gaulois, ce que Tite-Live dit des colonies de cette nation établies en Asie. Les Gaulois après une suite d'avantures fatiguantes, de guerres avec mille peuples barbares qu'ils eurent à combattre dans des climats rigoureux, excédés de peines & d'incertitudes sur l'objet de leurs esperances & de leurs entreprises, se trouvèrent tout d'un coup dans une terre abondante en tout, sous le plus beau ciel, avec des naturels dont la douceur & la tranquillité étoient diamétralement opposées à l'humeur guerriere & intraitable de tant de nations parmi lesquelles ils s'étoient ouvert un passage les armes à la main. Toute cette férocité qu'ils y avoient apportée s'adoucit tout d'un coup, ce furent d'autres hommes qui ne pensèrent plus qu'à jouir tranquillement des délices de leur si-

tuation nouvelle, & dont les forces s'énerverent dans le repos, où ils perdirent jusqu'au souvenir de leur origine (a).

Quand à nous le climat n'a pas changé : mais l'industrie, le commerce, la puissance de la nation, y ont transporté insensiblement, les mœurs, les agrémens, les douceurs des plus beaux climats de la terre, & on peut dire que ceux qui ont été le plus à porté d'en jouir ont conservé le moins de ressemblance avec les Gaulois (b). Ce qu'un écrivain

(a) *Sicut in frugibus, pecudibusque non tantum semina ad servandam indolem valent, quantum terræ proprietas, cœlique sub quo aluntur mutat...... Duratos eos tot malis exasperatósque (Gallos) accepit terra quæ copia rerum omnium saginaret ubertimo agro, mitissimo cœlo, Clementibus accolarum ingeniis, omnis illa cum qua venerant mansuefacta est feritas,...* Tit. Liv. Lib. 38. Cap. 7.

(b) On peut consulter sur les mœurs & les usages des Gaulois les auteurs suivans. *Tacit. de Moribus German.... Cæs. de Bel. Gal. lib. 6. diod. sic. lib. 5. & 6. Pomponius Mela, lib. 3.... Strabo in descript. Gal. l. 4. Tit. Liv. lib. 38. c. 17. Athenæi lib. 4. c. 13 &c.*

ingénieux vient d'insérer à ce sujet dans une feuille périodique me paroît si vrai & si lumineux, que je n'ai pas cru pouvoir mieux terminer cet article qu'en citant ses propres termes. On cherche quelquefois, dit il, la cause de la diversité que l'on remarque dans le génie, dans les caractères d'hommes nés sous le même ciel que nous: elle provient sans doute en partie de l'organisation naturelle qui differe tant parmi les hommes; en partie de l'éducation & des impressions de l'enfance. Mais comme il n'est pas moins probable que l'organisation se transmet à un certain point avec le sang: la connoissance de nos origines peut faire au moins soupçonner la cause de cette grande diversité. En effet nous sommes actuellement tous François: mais sommes-nous la postérité des Celtes ou des Gaulois qui occupèrent ce Royaume; des Grecs qui y envoyèrent des colonies, des Romains qui après y avoir fait très-long-tems la guerre

s'y sont établis; des Goths & des autres peuples du nord qui en ont envahi les contrées, & y ont fait aussi des établissemens: des Francs ou des peuples d'Allemagne qui en ont fait la derniere conquête? Nous sommes en un mot un mélange de peuples barbares très-différens, venus du nord & du midi. Ainsi quoiqu'à force de greffer les sauvageons on change entièrement les especes; qui peut nier que la force du sang n'ait pu conserver parmi nous, des Goths, des Vandales, des Lombards, des Gaulois, des Romains, des Grecs: par là tout s'explique à merveille & cette spéculation peut être de quelque usage dans la société. On pourroit la pousser plus loin encore, & trouver dans l'état actuel des mœurs, le principe de mille autres bizarreries relatives aux descendances qui n'ont plus rien d'étonnant dès qu'on peut en soupçonner l'origine.

Quoiqu'il en soit, on peut dire encore avec le célèbre de Thou que la

la France parmi toutes les nations peut se glorifier de l'heureuse température de son climat & de ses esprits, qui ne produisent point d'effets bisarres ou trop marqués dans le phisique ou dans le moral. Les étrangers s'accordent tous à penser & à dire, qu'elle a répandu les graces, la douceur & l'esprit de société dans toute l'Europe... Paris est encore l'école de l'Europe, comme Athènes l'étoit autrefois de la Grece & de Rome. La ville d'Athènes, disoit un de ses Ambassadeurs au sénat de Sparte, est ouverte à tout le monde; ses jeux & ses sacrifices durent toute l'année; elle compte plus sur sa valeur que sur les ruses & les stratagêmes: sa jeunesse n'est point endurcie par des exercices au-dessus de ses forces: on y juge bien des affaires & on en discoure de même: on y connoit la douceur des plaisirs & on n'y redoute point les périls de la guerre: un Athénien a de la disposition à tout faire avec justesse & avec agrément... Que de traits

de ressemblance ! sans la découverte du nouveau monde, Paris seroit ce que fut Athènes dans ses plus beaux jours.

§ XII.

Température des Alpes.

LES Alpes qui bordent la France dans toute sa longueur du sud à l'est sont occupées par la Savoïe & la Suisse. La température de l'air y est en général très saine, plus froide que chaude & moins sujette aux variations que celle des pays situés dans la plaine qui s'étend au nord. La Savoïe est assez peuplée eu égard aux qualités du sol & à son peu de fertilité naturelle. On est étonné de trouver dans cette chaine de montagnes si escarpées, des villages considérables & assez voisins les uns des autres ; une industrie simple & grossiere, fait que les terres y produisent presque assez de grains pour

la nourriture des habitans. Ils portent les eaux dans toutes les terres cultivées, à quelque hauteur qu'elles soient, par le moyen des canaux artificiels qu'ils font avec de grands sapins creusés; ainsi ils entretiennent la fraicheur & la fécondité dans un sol sec & léger que les premiers rayons du Soleil auroient bien-tôt rendu tout à fait aride, s'il cessoit d'être arrosé.* Les montagnes qui ont quelque pente & une certaine largeur, sont divisées en terrasses cultivées depuis leur pied jusqu'aux rochers qui en couronnent les sommets; le reste fournit des paturages abondans où l'on tient les bestiaux depuis la fin du mois de Mai jusqu'environ le quinze de Septembre. Il y a quelques contrées de la Savoïe si froides surtout dans la haute Maurienne, que les grains n'y sont murs qu'au mois d'Août, il faut en faire la récolte, labourer & semer les terres dans l'espace de trois semaines à-peu-près. Au delà du huit Septembre, on ne peut plus compter

sur une saison favorable. Souvent les neiges commencent à tomber dès ce tems, & couvrent la campagne dont elles interrompent tous les travaux.

Les environs de Chamberi jouissent d'une température plus douce: cette ville est située dans un vallon entouré de toutes parts de hautes montagnes excepté au midi, où il est ouvert jusqu'à la riviere d'Isere qui le borde de ce coté. Cette exposition favorable fait que l'on y cultive des mûriers qui résistent à la rigueur des hivers; mais la soie que produisent les vers qu'ils nourrissent, est plus grossiere que celle du Dauphiné & plus on avance dans la montagne moins elle a de qualité. On a planté de ces arbres partout où ils ont pu croitre. Un peuple pauvre mais industrieux & honnête ne néglige aucune des ressources de la nature qui peuvent lui procurer quelque aisance. Le coteau de Montmélian tourné au sud, est dans la plus heureuse exposition de

la Savoïe, il eſt couvert de vignes qui produiſent en abondance du fort bon vin : l'air y eſt auſſi ſain que ſur les montagnes les plus élevées, mais il eſt beaucoup plus doux. Comme le pays va toujours en s'élevant à meſure que l'on avance dans la Maurienne, les terres y ſont moins fertiles, parce que le climat eſt plus froid, quoiqu'on y prenne les plus grands ſoins pour leur culture. De tems en tems on paſſe par quelques vallons aſſez riants & bien cultivés, où les collines baſſes ſont peuplées de tous les arbres à fruit qui peuvent réſiſter à la longueur des hivers. Les habitans de ces montagnes trouvent quelque dédommagement dans la bonté de leurs pâturages, où ils nourriſſent beaucoup de vaches qui leurs fourniſſent d'aſſez bons fromages, dont ils font un commerce utile avec le Piémont.

La Tarentaiſe & le Duché d'Aouſt ont une température ſemblable à celle de la Maurienne. La ville d'Aouſt ſituée dans une petite plaine

coupée de plusieurs ruisseaux qui coulent des montagnes voisines, est environnée de villages & de chateaux qui forment un spectacle riant & animé. La salubrité de l'air, & la beauté agreste de ce lieu déterminerent les Romains à y envoyer une colonie sous l'Empire d'Auguste qui fonda cette ville, où il reste encore quelques monumens de leur magnificence & de leur luxe. En tirant de l'est au nord ouest, les sommets des Alpes sont moins resserrés les uns contre les autres, ainsi le Chablais, le Faucigni, & la partie de la Savoïe qui avoisine Genève qui en est un démembrement, sont plus fertiles & susceptibles d'une culture plus avantageuse que le reste du pays. Du centre de ces vallons agréables auxquels les Alpes servent de boulevards, on voit leurs masses inégales terminer une perspective immense: les unes cachent leurs sommets dans les nuës, & ne sont que rarement découvertes: les autres semblables à des colomnes isolées,

hautes & droites entre lesquelles croissent des sapins encore plus hauts, retracent par leur structure singuliere, & leur inégalité, l'idée des ruines de ces superbes batimens antiques, dont on trouve encore les modeles originaux en Italie & en Grece. Les chemins serpentent dans ces hauteurs à travers les amas de roches & les forêts de sapins ; c'est dans ces montagnes que l'on s'apperçoit de l'effet des gelées, de la fonte des neiges, & de la chute des eaux, par les éboulements prodigieux qu'y occasionnent ces causes combinées ensemble. Ils se font ordinairement à la fin du printems, lorsque la neige en fondant a détrempé à une grande profondeur les terres & les roches calcinées qui les soutiennent. Les habitans du pays appelent lavanches, les torrens formés de neiges fondues, de terres délayées, de sables & de quartiers de roches qui coulent ensemble du haut des montagnes, en volume assez considérable, pour couvrir des villages

entiers, arrêter le cours des rivieres ou le détourner: on en trouve partout des vestiges dans la Maurienne, où les neiges sont plus abondantes, les montagnes plus élevées & les vallons plus étroits. En descendant du Mont-Cenis à la Novalèse on y voit les restes effrayans d'une de ces lavanches: les quartiers de pierre & de roches brisées, mélés de sables & de terre couvrent près d'une demie lieue quarrée & ont comblé tout le vallon : cette vue donne l'idée d'un horrible bouleversement. C'est bien pis encore quand, pendant le fort de l'hiver, il se détache du sommet de ces roches escarpées des masses énormes de neige: elles roulent avec un bruit effrayant qui donne une commotion sensible à toute l'atmosphère, & elles couvrent subitement des villages entiers qu'elles accablent de leur poids, sans que les habitans & les troupeaux surpris ayent aucun moyen de se soustraire à une mort affreuse.

Quoique l'air dans toute la *Sa-*

voie soit d'une salubrité reconnue, que les denrées que l'on y receuille soient bonnes & saines; cependant le sang en général n'y est pas beau. La race des hommes est petite surtout dans la campagne; plusieurs même sont rachitiques. On y voit des espèces de nains qui ont la tête très grosse, les jambes & les cuisses torses & courtes, le corps épais plus large que haut: mais un très grand nombre portent des goîtres d'une grosseur énorme, ils sont laids, & cette difformité de plus les rend hideux. C'est à Aiguebelle, à l'entrée de la Maurienne que l'on commence à en voir un très grand nombre; toute la partie de ce village qui est de l'autre côté de l'Arc, est affligée de cette espèce de maladie. J'ai vu un jour de fête la plupart de ces habitans assis dans la rue devant leur porte, & tous, mâles & femelles, jeunes & vieux avoient des goitres. On m'assura que lorsqu'ils étoient arrivés à un certain point de grosseur & de dureté, ceux qui les

portoient, devenoient comme hébé-tés. J'en examinai un dont la grosseur me frappa, il me parut avoir environ huit pouces d'épaisseur sur dix au moins de longueur. Il étoit formé de plusieurs concrétions grosses comme le poing, qui s'étoient successivement entassées les unes sur les autres, dont la derniere étoit en pointe élevée : toute cette masse étoit dure, on la manioit sans que le corps auquel elle tenoit, parut y être sensible, c'étoit un espece de stupide de cinq pieds au plus de hauteur qui ne disoit pas un mot. Il paroit très vrai-semblable que cette incommodité endemique à toute la Savoye doit son existence à un principe de condensation & de concrétion que les eaux de neiges établissent dans les liquides. L'usage de ces eaux est en général contraire à la santé tant à raison de sa froideur & de sa pesanteur que du nitre qui y domine, elles affectent désagréablement le gout & troublent le cours du sang. Elles doivent-être encore

bien plus mal saines, lorsqu'elles son chargées de matieres hétérogènes & pernicieuses par elles mêmes. La plûpart des ruisseaux de la Maurienne coulent du haut des montagnes sur un fond de roches pourries & calcinées, qui se dissolvent, que les eaux divisent & entraînent en particules imperceptibles : on en peut juger par celles de la riviere d'Arc qui est formée & entretenue par une suite de petits torrens de neige fondue qui tombent sans cesse du haut des Alpes. Quoique le cours de toutes ces eaux soit très rapide, elles sont blanches, froides, lourdes & d'un goût désagréable : le peu de poisson que l'on y prend est fade & mauvais à manger. Quel effet ne doivent donc pas avoir de telles eaux sur un peuple qui en boit tous les jours sans aucune précaution. Car où trouve-t-on le plus de goîtres, les plus gros & les plus durs ? sinon parmi les paysans, les journaliers, les pauvres & tous ceux qui sont forcés d'user continuelle-

ment d'eau de neige qu'ils ne peuvent tempérer par l'usage du vin. On en voit moins à Montmélian, à Chambéry & même dans plusieurs endroits de la Maurienne, où il y a des sources d'eau vive & des puits, où le pays est plus fertile, où l'on a aisément du vin. Ils sont plus rares encore dans le Faucigny & le Chablais : il paroît que les premiers se sont formés en Maurienne, & de là se sont répandus plus loin. N'est-il pas vraisemblable encore que les enfans nés de pere & de mere ayant des goîtres, reçoivent avec le principe de leur existence, le germe de cette incommodité que leur boisson ordinaire développe promptement ? La rigueur de la température & la longueur des hivers, qui par-tout contribuent à la condensation des fluides & à l'épaississement de la limphe, détermine la matiere des goîtres à prendre une consistance plus prompte & plus solide. Dans une température plus douce, sous le tropique

du cancer, les eaux de neige ont des suites presque aussi incommodes qu'en Savoïe ; une partie des habitans du petit royaume de Tipra dans les Indes orientales, situé au pied des montagnes d'Ava, à l'ouest de Bengale, portent des goîtres.

Ces eaux presque toujours abondantes, sont un des ornemens de la Maurienne, par les belles cascades qu'elles forment en tombant de rochers en rochers. Quelqu'unes sont très-grosses ; vues de loin entre les bois qui les environnent & les inégalités des montagnes & des rochers, elles offrent des points de vue tout-à-fait pittoresques, sur tout quand elles sont éclairées par le soleil. Cette multitude de Montagnes quoiqu'en général assez uniformes, a néanmoins des singularités qui occupent agréablement un voyageur attentif. Les unes sont absolument arides & en parties détruites par la fonte des neiges, les roches calcinées semblent annoncer l'antiquité des tems. Les autres

couvertes de bois qui s'élevent à travers les pointes des rochers, sont également escarpées, on n'y voit aucune habitation, quelques grottes ouvertes à leurs extrémités servent de retraites aux ours. Par tout la Botanique peut s'y occuper utilement, & même s'y enrichir ; on y trouve au commencement de l'été, les plus belles plantes, & les plus utiles. A mesure que l'on s'approche des sommets, on s'apperçoit du changement de température, l'air y devient plus froid & plus vif: jamais sur les hauteurs isolées on n'éprouve les ardeurs du soleil. La plaine qui est au haut du Mont-Cenis, surmontée par quelques pointes plus élevées & toujours couvertes de neiges & de glaces, a un courant d'air très-sensible, dont la direction est ordinairement de l'est à l'ouest ; parce que les vents qui dominent en bas, ne s'élevent pas souvent jusques là. Les variations qui arrivent dans la disposition habituelle de l'air, sont occasionnées

par les nuées qui y répandent la neige & les pluies, elles y portent quelquefois de la très-grosse grêle : ces nuées sont toujours très-basses, relativement à la hauteur des montagnes, ce qui cause ces masses de neige qui les couvrent tout d'un coup, l'abondance inopinée des pluies, & ces ouragans impétueux qui compriment l'air subitement entre les nuées & la terre, & d'où il s'échape avec une violence extrême. Le peuple qui habite ce pays est bon, honnête, serviable ; ses mœurs ont encore la simplicité des premiers tems : content d'avoir le nécessaire, il cherche moins à s'enrichir avec l'étranger, qu'à en tirer par ses services l'argent nécessaire pour payer les taxes auxquelles il est sujet, & dont il ne se plaint pas, parce qu'elles ne sont point arbitraires, & que chacun n'est imposé qu'à raison de ce qu'il posséde.

La Suisse qui s'étend du 45e. dégré 44 minutes de latitude septentrionale, jusqu'au 47e. dégré 30

minutes, a environ trente lieues de largeur sur plus de quatre-vingt de longueur; quoique bornée au midi par l'Italie, & au nord par la France, elle ne tient en rien de la température de ces deux régions. L'atmosphère de la Suisse a des qualités qui lui sont propres. Tout ce pays est dans une suite de montagnes divisées en branches différentes qui sortent des Alpes comme d'un tronc commun: il est le plus élevé de l'Europe, s'il est vrai que ses plus hautes montagnes sont d'environ seize cens toises plus élevées au-dessus du niveau de la mer, que le Canigou l'une des plus hautes des Pirenées, elles ont la même élevation que le Pichinca, le Cotopaxi & les sommets les plus hauts de la Cordiliere; on ne doit pas s'étonner de la vivacité & de la subtilité de l'air qu'on respire en tout ce pays, elles y sont plus sensibles que dans aucune autre des régions septentrionales. Si on passoit tout d'un coup d'une plaine aussi basse

que celle du pied des Andes dans les terres les plus élevées de la Suisse, on y éprouveroit la même difficulté de respirer, le même froid que sur les montagnes qui séparent le Chili du Pérou; mais comme les terres, à commencer des rivages de la méditerranée & de l'océan, s'élevent insensiblement, & que l'air devient plus vif & plus subtil à mesure qu'on s'en éloigne d'avantage, on s'accoutume à ses qualités, & les sommets des Alpes sont habitables au moins une partie de l'année; on peut même les traverser en toutes saisons quand les passages ne sont pas absolument fermés par les neiges. On doit donc moins attribuer les dispositions générales de l'air de la Suisse, aux neiges & aux glaces qui restent toujours sur la pointe des montagnes, ou dans les cavités profondes, inaccessibles aux rayons & à la chaleur du soleil, qu'à la hauteur des terres. Combien de petites contrées en France ont la même tempéra-

ture eu égard à leur élevation, quoiqu'il n'y ait pas plus de neiges & de glaces que dans les provinces les plus basses.

La longue chaîne que forment les Alpes, ne doit-elle pas être regardée comme un terme fixe entre l'équateur & le pole arctique, qui divise notre hémisphère en deux parties égales, relativement à l'Europe, où l'air prend des modifications qui décident de sa disposition générale du sud au nord, dans les régions qui s'étendent de ces montagnes aux terres arctiques. L'état des saisons dans tout le cours de l'année 1768, nous authorise à former cette conjecture. Dans l'Italie méridionale, la sécheresse a été extrême & les chaleurs excessives : pendant neuf mois il n'y est point tombé de pluie ; la plûpart des thermomètres s'y sont brisés, & l'ardeur de l'air a été telle qu'en certaines contrées les bois & les moissons ont pris feu : nous croyons avoir déja rendu raison de ce phé-

nomène singulier : enfin depuis 1738, époque célèbre en Italie ; les chaleurs n'avoient pas été aussi fortes. De l'autre côté des Alpes la température a été tout-à-fait différente. On a eu en France, en Allemagne jusqu'en Russie, des pluies fréquentes, une saison plus disposée au froid qu'au chaud, même dans le tems du solstice d'été, des orages & des grêles qui ont causé les plus grands ravages. Dans la plûpart des terres basses & des plaines bien arrosées, on n'a pû faire les récoltes tant les pluies ont été abondantes. Les vents de sud qui ont régné pendant la plus grande partie de l'année, apportoient de l'équateur à ces montagnes une quantité d'exhalaisons & de vapeurs, que la fraicheur naturelle de leur atmosphère a condensées constamment, d'où elles se sont répandues, avec un mouvement inégal, proportioné à leur poids, sur le reste de l'Europe. C'est donc dans cette région élevée de notre continent que le froid

& l'humide commencent à s'emparer de l'air, & l'emportent sensiblement sur le chaud & le sec.

Une autre preuve de la hauteur de la Suisse, est la quantité de grandes rivieres qui en sortent : elles portent d'un cours rapide leurs eaux dans toutes les mers après avoir traversé presque toute l'Europe : on en peut juger par le Tésin, l'Adige, le Rhône, le Rhin, le Danube même dont les sources ne sont qu'à quelques lieues de Schaffouse. On doit donc regarder la salubrité de l'air qu'on respire en Suisse comme un effet naturel de la disposition du pays. Une multitude de lacs que l'on y trouve à différentes hauteurs, dont l'évaporation se joint à celle des rivieres, entretient une fraicheur continuelle dans l'atmosphère; outre que le pays par sa situation est exposé non-seulement à l'action des vents généraux, mais encore à celle d'une multitude de vents locaux & de réflexion, qui conservent le mouvement de l'air, distribuent

également le produit de l'évaporation, & empêchent que l'humidité ne devienne nuisible. En atténuant les vapeurs aqueuses, & les raréfiant en partie, ils établissent à-peu-près les mêmes qualités dans toute l'atmosphère de ces montagnes: car quelques différences locales & de peu d'étendue qu'il seroit peut-être fort aisé de changer, supposé qu'elles existent, ne doivent apporter aucune modification à cette théorie générale. Ajoutons encore que de quelque côté qu'on se tourne, on y trouve des sources d'eau la plus pure & la plus agréable à boire, ce qui entre pour beaucoup dans les causes de la salubrité de l'air, de la santé & de la force des habitans.

Ainsi quoique la Suisse soit sous une latitude peu avancée, l'air y est plus rude que dans les pays situés dans les mêmes paralleles. La ville de Berne tournée au sud & au même degré qu'Orléans, ne jouit pas d'une température aussi douce & aussi agréable: mais la rigueur du climat,

de même que les variations fréquentes auxquels il est sujet, ne causent aucune altération dans l'air. Souvent on passe en vingt-quatre heures du froid au chaud, ce qui vient de la position même du pays : les neiges des Alpes envoyent des pluies fréquentes dans les plaines où elles établissent la température des montagnes, quand elles durent quelque tems. Ces vicissitudes n'empêchent pas que les hommes n'y parviennent communément à un âge très-avancé, sans être exposés aux maladies si fréquentes dans des climats plus tempérés. On ne connoit pas en Suisse les épidémies qui en d'autres pays dépeuplent des contrées entieres. La race des hommes y est grande, forte, vigoureuse & d'une constitution si saine, que de toutes les nations de l'Europe c'est celle qui s'habitue le plus aisément à l'air des différens climats.

S'il arrive que les froids y soient extrêmes en hiver, on y éprouve quelquefois en été des chaleurs in-

ſupportables, beaucoup plus vives que celles d'Italie & d'Eſpagne : les rayons du ſoleil réfléchis en tous ſens par les rochers, font de quelques vallons des fournaiſes ardentes : mais l'air y étant naturellement ſec & ſain, il n'en résulte aucun inconvénient nuiſible, & comme elles durent peu, elles ne deſſéchent point la verdure & ne font aucun tort à la végétation.

Le ſol de la Suiſſe eſt en général aride & pierreux, ce qui n'empêche pas que l'induſtrie de ſes habitans ne l'ait rendu fertile par-tout où il eſt ſuſceptible de culture. On eſt étonné de voir ſur des rochers eſcarpés où les hommes ne vont qu'en tremblant, des petits champs bien cultivés qui produiſent différentes ſortes de graines. Entre les montagnes les plus élevées on trouve des collines & quelques terres plus baſſes dont le ſol eſt plus propre à la végétation. Le Comté d'Argow dans le Canton de Berne, & quelques terres du pays de Vaud for-

ment des plaines fertiles & agréables : on en trouve aussi dans les Cantons de Zurich, Soleure, Basle & Schaffouse. Ces contrées suffiroient pour fournir du bled au reste des Suisses, si les recoltes répondoient toujours aux soins des cultivateurs : mais les montagnes qui environnent ces plaines, sont autant de réservoirs d'où sortent des pluies, des grêles & des tempêtes fréquentes qui détruisent dans un moment toute l'espérance du laboureur. Les pluies froides, les neiges du printems, & les gelées qu'elles occasionnent sont encore une autre source de désolation, de sorte que les moissons sont rarement abondantes, & que souvent elles manquent en entier : ce qui oblige les Magistrats de chaque Canton d'acheter des bleds de leurs voisins, & d'entretenir dans chaque Bailliage des greniers publics pour suppléer au défaut des récoltes.

Ces accidens ne découragent point un peuple actif & laborieux. Il est libre, il sçait que ce n'est que pour

lui

lui qu'il travaille : il n'éprouve d'autre contradiction, d'autre gêne dans ses entreprises que celles qui sont occasionnées par les élémens, de l'injure desquels aucune précaution n'a encore pû le garentir. Mais comme ces froids, ces pluies, ces orages, tiennent à la nature même des terres & des montagnes qu'il habite ; comme il est persuadé qu'il ne doit l'heureuse liberté dont il jouit qu'à sa position, il regarde sans envie les plaines plus riches & constamment plus fertiles qui l'environnent, il ne souhaite même pas de les posséder. La plûpart de ces montagnes sont couvertes de forêts de sapins si bien conservées, que l'on ne s'apperçoit pas que la grande consommation qui s'en fait les diminue : les autres ont des paturages excellens où l'on nourrit des troupeaux nombreux qui sont une source d'aisance pour le pays, & fournissent la matière d'un commerce dont le gain est presque toujours assuré. Quantité de côteaux sont plantés de vignes : les

lacs qui sont une des beautés du pays contribuent encore à sa richesse par les pêches abondantes que l'on y fait. Je remarquerai au sujet de ces lacs, une erreur assez commune aux Géographes ; en parlant du Rhone & du lac de Genêve, ils prétendent que ce fleuve traverse le lac sans que leurs eaux se mêlent, qu'ils assurent être d'une qualité différente. L'amour du merveilleux, & le plaisir de répéter une chose singuliere à perpétué cette erreur. Il est bien plus naturel de penser que quelques sources qui coulent des montagnes, & le Rhone ont rempli le Bas-fond où s'est formé le lac, & que par conséquent les eaux n'ont point entr'elles de qualités opposées ; ce qui semble y faire distinguer un cours, & ce qui peut avoir trompé quelques Observateurs, c'est qu'il est rare qu'il ne coure pas des petits vents à la surface de ce lac, qui soulevant les eaux y forment dans leur direction une trace plus ou moins marquée, tandis que le reste est en

repos. Ce phénomène ſouvent obſervé a fait croire que le Rhone traverſoit le lac de Genêve ſans y mêler ſes eaux. On auroit été bientôt déſabuſé de cette idée populaire, ſi on eût fait attention que le courant changeoit de direction avec le vent.

Telle eſt la température de ce pays célèbre dans toute l'Europe, plus par le courage de ſes habitans, par la ſageſſe & l'égalité de leur gouvernement, par leur induſtrie & les reſſources qu'ils en tirent, que par ſes richeſſes naturelles. Toute ſa force comme nous l'avons dit, conſiſte dans ſa poſition. » Dans les » pays de montagnes dit M. de Monteſquieu, on peut conſerver ce que » l'on a, & on a peu à conſerver : la » liberté, c'eſt-à-dire le gouvernement dont on jouit, eſt le ſeul bien » qui mérite qu'on le défende : elle » régne donc plus dans les pays montagneux & difficiles, que dans ceux » que la nature ſembloit avoir le » plus favoriſés. » On pourroit pren

dre une idée du caractère des Suisses, par l'inspection même du pays qu'ils habitent ; la sécheresse, les sommets inabordables & stériles des Alpes forment un contraste piquant dans le point-de-vüe qui les unit aux plaines qu'elles commandent. Mais l'œil se lasse bientôt de l'âpreté continue d'un pays aride & nud ; il abbaisse ses regards & vient se reposer agréablement sur la variété qu'offre le mêlange des montagnes avec les collines chargées de vignes, les vallées en culture, les prairies & une multitude de plantations d'arbres à fruit, arrosées des plus belles eaux. Il en est de même de l'austérité qui couvre l'extérieur des Suisses, elle n'auroit rien d'attrayant si l'on ne voyoit au travers, briller la bonne foi, la candeur, cette alliance avec toutes les nations qui est unique dans l'histoire ; la pureté des anciennes mœurs, une bravoure constante, une égalité qui charme, & l'art merveilleux de conserver leur liberté sans entreprendre

ſur celle des autres. Ils doivent toutes ces excellentes qualités à leur poſition relativement au reſte de l'Europe, s'ils euſſent eu des ports-de-mer, s'ils ſe fuſſent livrés aux ſoins d'un commerce étranger & plus conſidérable que celui de leur induſtrie locale, s'ils euſſent formé des établiſſements, & envoyé des Colônies loin de leurs montagnes, ils n'euſſent pas ſi bien conſervé toutes les prérogatives de leurs mœurs d'origine.

Dans un autre hémíſphère, ſi quelques reſtes des anciens peuples de l'Amérique ont échappé à la ſervitude, ils doivent cet avantage aux Retraites inabordables qu'ils ſe ſont choiſies dans les montagnes du Chili, ou dans quelques Iſles ſéparées où ils ſont ignorés du reſte des hommes & dont ils défendent les approches avec une ſorte de férocité. Les peuples des extrêmités de ce grand Continent ſont une eſpèce d'hommes qui forment une claſſe à part; ne connoiſſant encore que

les ſeuls beſoins de la nature qui déterminent leurs entrepriſes, ils ne ſçavent ce que c'eſt qu'eſclavage ou liberté. Si les Patagons étoient mieux connus on les tireroit ſans doute de cette claſſe, ce ſont, comme nous l'avons dit ailleurs, des eſpèces de Tartares qui ſuivent quelques uſages reçûs entr'eux, & qui paroiſſent avoir des chefs auxquels ils obéiſſent; mais on ne peut encore en parler que par conjectures.

§ XIII.

Remarques ſur la Flandre & la Hollande.

La diſpoſition des terres qui bornent la France au nord, eſt tout-à-fait différente de celle des pays dont nous venons de parler, ce ſont des plaines fertiles dont le ſol eſt gras & humide. En Flandre & dans les pays bas on reſpire un air aſſez ſain quoiqu'il ſoit généralement plus groſſier

que celui des montagnes, excepté quelques cantons où l'on trouve des terres à tourbe, qui ſont ſujettes à répandre dans l'air des exhalaiſons nuiſibles. De belles villes, de grandes rivieres, une multitude de canaux qui contribuent autant à la commodité du commerce qu'à l'écoulement des eaux qui inonderoient les campagnes, une population nombreuſe, des champs bien cultivés, tout y annonce un pays riche. La race des hommes y eſt belle, mais ils ne ſont pas vifs & robuſtes comme les montagnards; le commerce qui eſt leur plus grande occupation exige moins d'activité & plus de réflexions, c'eſt ce qui fait que ce peuple paroît lourd & ſans imagination, tout d'habitude, faiſant un jour ce qu'il a fait l'autre. Les paturages abondans, l'engagent à nourrir une grande quantité de bétail qui rendent le beurre & le lait ſi communs que les Flamands en font leur principal aliment. Quelque fertile que ſoit ce pays par lui-même, en tems de paix il devient

pauvre, il faudroit qu'il y eût guerre tous les dix ans pour y entretenir l'aisance, parce que l'argent y manque quoique les denrées y abondent. Sous les Ducs de Bourgogne de la seconde race c'étoient les provinces de l'Europe, les plus heureuses & les plus riches; le commerce y étoit opulent, on n'en faisoit point en Angleterre, & la République de Hollande n'existoit pas. Le luxe étoit plus considérable à Bruges & à Anvers qu'il ne l'étoit à Paris & à Londres, la paix y avoit établi les arts & l'industrie: les peuples presqu'entierement libres ne reconnoissoient l'autorité de leurs Souverains qu'aux bienfaits qu'ils en recevoient; souvent ils abusoient de leurs priviléges & leurs révoltes fréquentes leur en firent retrancher, qu'on leur rendit dans la suite: ils en jouissoient lorsque les Espagnols les voulurent abroger, & on vit la principale Noblesse défendre sa liberté au prix de son sang qu'elle versa sur des échaffauts. Les Pays-bas en con-

ſervent encore quelqu'uns, mais on peut dire qu'il les payent au prix de tout leur argent, que les impôts & les taxes emportent : c'eſt ce qui leur fait deſirer la guerre & la grande conſommation qu'elle occaſionne ; ils n'ont pas d'autre moyen d'augmenter le numéraire & la circulation des eſpèces. On y voit quelques contrées d'une fertilité admirable. Le pays de Waës à l'Orient du Comté de Flandres le long de l'Eſcaut, eſt le plus riche de la Flandre, les terres y ſont de la plus grande fertilité, les paturages excellens, les eaux ſaines & l'air fort-bon, dont la température douce & aſſez égale, contribue ſans doute à la beauté des chevaux que l'on y nourrit & à leur bonté. Les hyvers ſont fort-longs dans ces Provinces, les étés pluvieux accompagnés de chaleurs très-vives mais qui durent peu : les brouillards y feroient fréquens & trés-pernicieux à la ſanté des habitans, ſi les vents ſecs de nord & d'eſt ne purifioient l'air & ne cau-

soient de fortes gelées pendant plusieurs mois.

Les provinces unies que l'on sçait être un démembrement des Pays-bas Autrichiens, sont dans un terrein qu'une industrie prodigieuse & la main puissante de la liberté, ont arraché à la violence de la mer qui l'environne. Les Hollandois sont continuellement occupés à le garentir de ses irruptions & des eaux surabondantes des grands fleuves qui le traversent de tous les côtés. Tout ce pays forme une plaine assez unie, marécageuse en grande partie, & entrecoupée d'une multitude de canaux, ce qui fait que l'air y est toujours humide, épais & souvent très-malsain. Les paturages y abondent & le produit du bétail que l'on y nourrit est une des richesses propres à ce petit état : où la constante industrie de ses habitans portée au plus haut degré, malgré l'intempérie des élémens & la fureur de la mer a fait sortir du fond des marais inhabitables pour toute autre nation

que la Hollandoise, des villes riches, peuplées, très-florissantes qui sont le centre du plus grand commerce de l'Europe & qui donnent des loix à des Colonies nombreuses & puissantes dans les Indes. La Hollande est un exemple frapant de l'abondance qu'on peut faire naître dans un pays où il ne croît rien : on trouve chez ce peuple qui n'auroit pas dequoi vivre s'il étoit réduit à ses propres denrées, le magazin universel des vivres de l'Europe : il les accumule pour les autres nations ; ce commerce d'économie le plus sûr de tous & le plus utile, entretient chez lui une forte circulation & y multiplie les espèces ; que l'on y joigne le commerce de luxe, les productions & toutes les marchandises des Indes Orientales & de l'Amérique, & une attention continuelle à entretenir la liberté & la sûreté de ce commerce, & on se fera une idée des ressources de cette nation.

Les marais ont été pour les Hollandois ce que les montagnes furent

pour les Suisses, le berceau de leur liberté, avec cette différence que la Hollande est aussi riche que la Suisse est pauvre. Mais comme les avantages sont partagés ; la paix, la santé, l'égalité, les bonnes mœurs & le désintéressement semblent avoir fixé leur séjour dans les rochers de la Suisse, où elles se conservent dans un air pur, vif & léger ; tandis que le desir des richesses, l'intrigue, les soins & les travaux qu'entraîne avec soi un commerce immense & toujours hasardeux, & un gouvernement sujet à des révolutions inquiétantes, agitent sans cesse les Hollandois dans un air épais & mal sain, dans les fumées de la tourbe & l'intempérie des brouillards presque continuels. Le Suisse revoit toujours avec plaisir ses montagnes, il est assuré d'y trouver dans le sein de la médiocrité, des jours sereins & tranquilles ; le Hollandois semble n'avoir d'autre patrie que la mer : si fatigué des hasards & de l'ennui d'une longue navigation, il souhaite

avec empressement de revoir les lieux de sa naissance : bientôt de nouveaux desirs viennent l'agiter, il semble que l'air grossier qu'il respire lui rende ses marais insuportables, & il se rembarque avec plus d'ardeur encore qu'il n'a desiré la fin de sa course. Telle est la destinée de ce peuple qui paroît si flegmatique & si sérieux : le mouvement seul le garantit des effets de l'intempérie habituelle où il vit. Les provinces unies quoiqu'extrêmement peuplées sont trop humides pour que l'air y conserve quelque salubrité : les eaux mêmes presque par-tout bourbeuses & chargées de particules hétérogênes qu'y repandent les végétaux qui s'y pourrissent sont lourdes & malsaines ; ainsi qu'on le remarque dans la Hollande propre, où l'on ne brule que de la tourbe, dont les fumées épaisses & fétides contribuent encore à établir dans l'atmosphère des qualités pernicieuses.

Le territoire de Harlem n'est qu'un amas d'eaux qui communi-

quent par des canaux à plusieurs lacs, au golfe de Zuiderzée, & à un grand lac qui s'est formé par des inondations nouvelles : c'est ce qu'on appelle la mer de Harlem, qui est si peu profonde actuellement, & d'où il se répand sur le reste du pays des brouillards & des exhalaisons si mal-saines, qu'on sera forcé de le dessécher, si l'on veut continuer d'habiter cette contrée. Le grand lac nommé Biez-bos près de Dordrecht a été formé par une irruption de la mer en 1421 qui sépara cette ville de la Terre-ferme, inonda tout le pays, submergea soixante & douze villages, fit périr cent mille ames & une infinité de bestiaux. En 1638 les glaces qu'emportoit le Rhin dans son cours, rompirent la digue de l'Issel & mirent sous l'eau une partie de la province d'Ovérissel, qui depuis ce tems n'est plus qu'une espèce de marais que toute l'industrie Hollandoise a peine à rendre habitable en quelques parties. En 1682 trente villages de la

province de Hollande furent submergés par les eaux dont ils furent surpris pendant la nuit, une partie de leurs habitans & des bestiaux furent noyés : presque tout ce pays eut été ruiné si le sud-est ne l'eût pas emporté sur le nord-ouest dont le souffle impétueux avoit soulevé les flots de la mer de dix huit pieds au-dessus des terres les plus élevées. Le territoire de Leyde est garenti en partie par des dunes, en partie par une digue dont des vers apportés d'Amérique rongerent les pieux en 1738, accident qui fut suivi d'une grande inondation : depuis ce tems les Hollandois sont occupés à élever des dunes artificielles qui remplaceront un jour cette digue : il faut pour cela leur patience & l'attachement le plus vif au bien commun de la patrie ; car ils sont obligés d'apporter de fort loin le sable & la pierraille dont elles seront formées. La Zélande n'est qu'un terrein artificiel soutenu & garenti de tous les côtés par des digues. Un des

premiers objets de curiosité que présente la Hollande, sont ces digues que l'industrie constante de ses habitans a sçû élever contre les efforts du plus terrible des élémens. De dessus ces digues il est aisé de voir que la campagne est plus basse que la mer, & que les eaux venant du nord dans le canal du Texel, acquierent un mouvement d'autant plus impétueux qu'il est plus resserré par les Isles & les bancs de sable dont ce parage est rempli; il faut que les Hollandois soient sans cesse occupés à repousser les flots qui menacent de submerger leurs habitations & leurs terres.

La province d'Utrecht un peu plus élevée est dans un air moins épais & moins humide que le reste du pays. On conçoit que dans un sol de cette espèce les plantations doivent réussir à merveille, aussi voit-on presque par-tout les plus beaux arbres & des promenades superbes entretenues avec le plus grand soin. Dans un pays tel que nous venons de le

décrire, l'atmoſphère eſt continuellement obſcurcie par une évaporation exceſſive & par des brouillards épais qui rendent néceſſairement l'air groſſier & mal-ſain : c'eſt une grande plaine entrecoupée d'une infinité de canaux, où depuis le mois d'Octobre juſqu'à celui de Mars, les eaux groſſies par la force des vents, & les pluies fréquentes, couvrent la campagne qui n'en paroît enſuite que plus belle ; cette inondation n'ayant ſervi qu'à engraiſſer les terres & à faire périr les inſectes & les reptiles qui multiplient prodigieuſement dans ce terrein, ainſi que par-tout où l'atmoſphère eſt conſtamment humide. Les cicognes qui paſſent l'été dans les marais de Hollande en détruiſent une quantité prodigieuſe, auſſi on a grand ſoin de les conſerver. Elles font leurs aires au haut des tours & des cheminées où on ne les trouble point, elles en ſont reconnoiſſantes, & reviennent tous les ans faire leurs petits au même endroit ; quelqu'un

qui s'aviſeroit d'en tuer, courroit riſque d'être lapidé par le peuple. Ces oiſeaux aiment les terreins humides, & peuplés d'inſectes & de reptiles, un air épais & mal-ſain eſt celui qui leur convient le mieux, car ils paſſent à la fin de l'été d'Europe en Egypte & dans les terres baſſes d'Afrique où ils reſtent pendant l'hyver.

Dans quelques endroits principalement au nord de la Hollande le terrein eſt tremblant & ſi peu aſſuré qu'une perſonne qui marche à dix pas d'un autre qui eſt arrêtée, fait mouvoir le ſol ſous ſes pieds : il ſeroit impoſſible de voyager dans la plus grande partie de ces provinces, autrement que par les canaux, ſi l'induſtrie de leurs poſſeſſeurs n'avoit par-tout conſtruit des chauſſées où les chevaux & les chariots marchent en ſûreté.

L'habitude de vivre dans des marais eſt devenue ſi naturelle aux Hollandois qu'ils ne font aucune difficulté de former des établiſſemens nouveaux, dans des terres de cette

eſpèce : c'eſt ce qui les a fait reſter dans la Guyane ſur les bords de la riviere de Surinam. Les François s'y étoient établis en 1640, mais comme le terrein y eſt très-marécageux & l'air mal-ſain, ils s'en retirerent peu après : les Anglois qui s'en emparèrent enſuite n'en firent guères plus de cas : les Hollandois qui trouvèrent ce pays à-peu-près ſemblable au leur s'en accommoderent mieux, & Charles II. Roi d'Angleterre n'eût pas de peine à le leur céder en 1668. Cette Colonie entre leurs mains eſt devenue floriſſante, elle poſſéde un terrein d'environ trente lieues d'étendue le long de la riviere. L'air y eſt mauvais, & ſouvent infecté d'exhalaiſons putrides, le ſol humide nourrit des inſectes de toute eſpèce, & les plus gros ſerpens que l'on connoiſſe en Amérique dont quelqu'uns ont juſqu'à trente pieds de longueur. Malgré tous ces inconveniens, les terres y ſont fertiles & bien cultivées, elles produiſent abondamment des cannes à ſucre & du

tabac ; les forêts peuplées de ſinges fourniſſent des bois de teinture & de marqueterie ; & les forts qui défendent la Colonie ſont bien entretenus ; tànt il eſt vrai que les Hollandois ſont nés pour mettre en valeur des marais où les autres nations ne trouveroient qu'un ſol ingrat & malheureux. Cette Colonie eſt connue ſous le nom de Paramaribo. Dans la quantité d'inſectes dont elle eſt ſouvent infeſtée, il y en a une eſpèce dont elle tire quelque utilité, ce ſont les fourmis appellées, de viſite. Elles viennent en grande troupe, & dès qu'elles ſe préſentent on a grand ſoin, de leur ouvrir les coffres & les armoires où elles détruiſent très-promptement les rats & tous les autres inſectes du pays : elles ne laiſſent pas un coin de l'habitation ſans la parcourir : il faut les laiſſer faire leur expédition & ne pas les inquietter, ſi-non elles ſe jettent ſur les hommes mêmes qui les irritent, & mettent en pièces leurs bas & leurs ſouliers avec une prompti-

tude étonnante. Comme elles sont réellement utiles on desire leurs visites, qui ne sont pas aussi fréquentes que l'on en a besoin.

L'air de ce pays étant très-chaud les Hollandois on peine à s'y habituer, & souvent il faut en renouveller les garnisons qui sont obligées à une vie plus sédentaire que les Colons. En Hollande au contraire la température est plus froide que chaude, quoique dans les hyvers les plus rigoureux les vapeurs qui s'élévent de la mer diminuent sensiblement le degré du froid, qui y est moindre que dans des régions plus avancées au midi dans le centre des terres. Il y a des jours de l'été où la chaleur est si vive qu'elle ne seroit pas suportable si elle étoit de longue durée; mais comme les vents frais du nord ne sont pas long-tems sans se faire sentir & que l'atmosphère change souvent d'état, l'été n'est pas ordinairement accompagné d'une autre intempérie que de l'humidité qui domine dans toute l'étendue des provinces.

unies, & rend l'air grossier & malsain sur-tout pour les étrangers. Les naturels du pays y vivent aussi longtems que les peuples qui habitent les climats où l'air est le plus pur & le plus vif, mais ils se garantissent difficilement des fièvres qui leur sont habituelles, & du scorbut qui se manifeste en eux sous mille formes différentes, toujours dangereuses & quelquefois incurables, quand on n'en arrête pas de bonne heure les progrès. C'est l'effet le plus marqué de l'intempérie constante qui régne dans une atmosphère toujours humide, sans cesse obscurcie de brouillards malfaisans & de la fumée infecte des tourbes.



§. XIV.

Température & effets de l'air en Angleterre & dans les isles qui en dépendent.

L'Angleterre est en partie sous la même latitude que les régions dont nous venons de parler, & au nord ouest de la France & de la Hollande. Cette isle une des plus grandes des mers connues, & la plus célèbre de toutes par sa population, ses loix & sa puissance maritime, quoique dans une situation fort avancée au nord, jouit encore d'une température assez douce : on n'y a pas besoin de poëles pour se garantir des rigueurs de l'hiver comme dans les royaumes du nord ; & les chaleurs de l'été, eu égard à la disposition du pays, y sont toujours très-supportables. Les troupeaux de moutons restent parqués en plein air pendant la plus grande partie de

l'année, & tout le côté méridional de l'Angleterre est regardé comme un pays fertile dont l'air est extrêmement tempéré. Les vents d'ouest qui y dominent en hiver & qui sont plus humides que froids, ne rendent pas cette saison fort rigoureuse. En été les vents d'est & de nord, & les pluies modèrent la chaleur & la sécheresse, & favorisent les progrès de la végétation : aussi on y trouve peu de montagnes stériles & de rochers nuds, toutes les terres y sont cultivées avec le plus grand soin, l'agriculture entre dans les vuës du gouvernement intérieur de l'isle, & doit en être la base ; c'est cette économie politique qui donne à l'Angleterre la supériorité sur ses voisins, qui la rend puissante au-dedans, tandis qu'elle augmente ses forces au-dehors. La culture des terres occupe un si grand nombre de sujets qu'il y en a très-peu d'inutiles ou à charge à la république : c'est par ce moyen qu'elle fait refluer chez elle l'or du Pérou en labourant pour les

natio*ns*

nations indolentes du midi qu'elle tient dans sa dépendance par les traités de fournitures qu'elle a fait avec elles, exclusivement à tous les autres peuples commerçans; qui pourroient imiter son industrie, entrer en concurrence avec elle, & diminuer d'autant ses ressources & sa puissance. Tous ces soins, & l'égalité de la température si favorable à la fertilité des terres & à la santé des hommes, que les épidémies si dangereuses par-tout ailleurs, ne s'y font sentir que rarement, ne peuvent empêcher que les terres en plaine, surtout celles qui sont au midi & les grandes villes qui y sont bâties, ne soient exposées à un brouillard épais, entretenu par l'humidité naturelle au sol, & la fumée du charbon de terre, dont le défaut de bois occasionne une très-grande consommation. Les causes de ce brouillard peuvent encore acquérir une activité accidentelle par un phénomène particulier à ce pays. On a remarqué que de sept en sept ans il y

avoit un grand flux sur les côtes d'Angleterre, plus grand encore tous les vingt-un ans & qui, la vingt-deuxième année étoit suivi d'une espece de contagion qui faisoit un ravage sensible dans cette isle, principalement dans les endroits humides & marécageux des provinces de Linkoln & de Kent, où il paroit que ce flux surabondant a contribué à la formation de nouvelles terres, & donné plus d'étendue à la mer aux dépens des terres anciennes (*a*). Quoiqu'il en soit de ce fait particulier, on regarde l'épaisseur & l'humidité de l'air d'Angleterre & les exhalaisons minérales qu'y répandent les fumées du charbon de terre, comme les causes de la maladie appellée phtisie ou consomption, endémique à ce pays; qui attaque même les étrangers qui y restent quelque tems, & dont le remede le plus certain pour eux est de repas-

(*a*) Voyage Hist. de l'Europe. *Tom.* 4.

ser promptement la mer, & de venir respirer un air plus vif & plus pur. Comme cette maladie singuliere paroit tenir à l'état de l'atmosphère, nous pouvons sans nous écarter de notre objet principal, nous arrêter un instant à développer les conjectures que l'on peut former sur ses causes.

Le dernier période de la consomption conduit plusieurs de ceux qui en sont attaqués au suicide: cette maladie terrible qui tient à l'état phisique de la machine, semble être compliquée avec le scorbut qui rend presque toujours ceux qui en sont attaqués bizarres & insupportables à eux-mêmes. Si l'on parcourt les relations des voyageurs, si l'on considère quel est le désespoir sourd qui s'empare de l'équipage d'un vaisseau où régne cette cruelle maladie, les effets de violence où les hommes s'y portent les uns contre les autres & même contre leurs chefs, avec quelle intrépidité féroce ils voyent s'approcher d'eux l'instant

d'une mort qu'ils desirent : on concevra comment une nation quoique dans le sein de l'abondance, avec tous les priviléges qui peuvent flatter l'humanité ; jouissant de la maniere d'exister la plus favorable, peut porter le dégoût de toutes choses jusqu'à celui de la vie. C'est qu'elle est attaquée dans son principe : le fluide vital, le suc nerveux ne se filtre plus également ; la machine dont les forces motrices se trouvent à tout moment sans action, se lasse d'elle-même ; l'existence devient à charge ; le poids de la vie, le plus insupportable de tout quand il se fait sentir, est pour celui qui l'éprouve, le comble des maux, dont la mort seule peut le délivrer. Où chercher les causes phisiques de ce dérangement funeste, sinon dans l'air même que l'on respire ? Un poëte Anglois a peint cet état avec des couleurs sombres mais bien naturelles. » L'hiver, dit-il, » porté sur une obscurité pesante » qui affaisse le monde, verse sur » la nature ses malignes influences ;

» & féconde la ſemence des mala-
» dies : l'ame de l'homme languit en
» lui, la vie lui eſt à charge, & ſes
» penſées ſont plus triſtes que la
» mélancholie même. (*a*) Une atmoſphère continuellement chargée de fumées épaiſſes & de particules arſenicales qui s'exhalent des matières que l'on brûle par-tout, n'eſt guere propre à verſer une fraicheur ſalutaire dans un ſang qui circule à peine. Par quels moyens reprendra-t-il ſa fluidité? Les ſecours qu'il tire des alimens les plus ſains & les mieux préparés peuvent le rendre propre à nourrir le corps, mais ils ne lui fourniſſent pas ces eſprits ſubtils, ſeuls capables d'animer les membres, de leur donner de la ſoupleſſe & de la vigueur : il ne peut que les puiſer dans l'air, c'eſt delà que dépend la perfection de la machine & le ſentiment d'une exiſtence douce & heureuſe. Le ſang ne peut réparer ſes pertes ſans le ſecours continuel de

(*a*) Thompſon. Poëme des ſaiſons, l'hiver.

cette substance invisible, mais nécessaire & sans cesse renouvellée : si ses qualités funestes loin de rétablir le sang, donnent plus d'activité aux principes d'épaississement dont il étoit déja pénétré; l'être malheureux ne peut que tomber dans un dépérissement total, dont il tâche en vain de dissiper les causes en changeant de climat & d'alimens, en cherchant un air plus fluide & plus pur. Ces remedes si efficaces ne sont d'aucun secours; lorsque le mal a fait des progrés trop marqués. J'ai vû un jeune Anglois dévoré de la consomption, courir dans les plus beaux climats d'Italie, après le remede qu'il croyoit y trouver à son état digne de pitié; il étoit d'une maigreur affreuse, il avoit l'air sombre & inquiet; toujours dans un mouvement qui l'épuisoit d'autant plus promptement qu'il étoit moins capable de le soutenir : s'il se plaisoit à respirer en plein air, c'étoit lorsqu'il étoit le plus chargé de brouillard, lorsque les vents d'ouest du-

ıinoient; ce qui paroiſſoit déter-
niner ſon exiſtence, & le ſoutenir
ncore, c'étoit ſa maladie même qui
:herchoit dans un air moins ſain
ju'à l'ordinaire de nouvelles cauſes
le développement, & qui enfin im-
nola la victime ſur laquelle elle
ıgiſſoit depuis long tems.

Allons plus loin encore, ne nous
en tenons pas aux ſeuls effets d'une
maladie cruelle arrivée à ſon dernier
période : voyons quelle eſt la force de l'air ſur le caractère général d'un peuple toujours inquiet, toujours entreprenant, dont les mouvemens tumultueux peuvent être comparés à ces criſes violentes dans leſquelles la nature cherche à ſe délivrer des humeurs étrangères & ſurabondantes qui interrompent le fluide vital dans ſon cours naturel & modéré. Alors tous les individus ne ſemblent former qu'un ſeul corps agité des mêmes paſſions & de la même chaleur, nourri du même ſang : les partis oppoſés ſont reſpectivement ſi acharnés les uns contre

les autres, leur mépris pour la vie est tel, leur constance dans leur affection où leur haine est si égale, qu'ils paroissent être les effets d'une même cause, qui agit sur toute la nation, quoique ses modifications soient différentes ; dont la source est dans le principe immédiat de leur existence, dans l'air qu'ils respirent. C'est donc dans l'atmosphère où il faudroit chercher l'origine des vertus & des vices d'une nation célèbre, dans l'action continuée de cette cause qui, dès qu'elle commence à vivre, lui communique le germe des dispositions qui se développent dans la suite d'une maniere si sensible lorsqu'elle s'y abandonne : portée à l'excès, elle la précipite dans les plus grands désordres. Rien n'est plus respectable ni sacré, pour un peuple dont la conduite, les sentimens & les passions, sont une suite de l'irritation générale qui trouble tous les individus. Il souhaite un changement d'existence, & il espere le trouver dans le renversement de l'ordre po-

litique : les factions dans lesquelles il se jette avec tant d'impétuosité, ne se présentent à lui que sous l'aspect de la satisfaction & du soulagement : mais le mouvement ne fait qu'augmenter ses maux, si la nature elle même ne vient tarir la source des convulsions dont il est agité. Peut-être que si on avoit fait d'exactes observations météréologiques on auroit vû les factions s'éteindre & le calme public renaître à mesure que les vents, les pluies & d'autres agens naturels établissoient dans l'atmosphère des qualités différentes.

Ce que nous venons de dire semble exiger quelques détails encore plus circonstanciés : nous continuerons de remarquer l'action du climat, mais nous verrons aussi que la constitution politique a beaucoup d'effet.

Londres & presque toutes les grandes villes du midi de l'Angleterre, sont sombres & noires, il est rare que le soleil y brille de tout son éclat ; ses rayons sont ordinai-

rement interceptés, par un nuage d'épaisse fumée qui n'y répand pas des ténèbres obscures, mais qui diminue sensiblement la lumiere du jour. La premiere vue de toutes ces villes est triste & lugubre : la maniere dont elles sont construites répond à cette disposition générale, leur décoration semble avoir été ordonnée par la mélancholie; cet air sombre est répandu par tout, il porte la tristesse jusque dans le sein des plaisirs. La gravité des Anglois est constante, il y en a qui n'ont jamais ri : la plupart de leurs occupations sont d'un sérieux extrême, leurs divertissemens n'ont point de gaité ; ce que l'on doit attribuer en partie au climat & à l'air, en partie au sistême politique de liberté, qui permet à chacun d'être de quelle humeur il lui plaît, sans prendre garde à celle des autres, dont il ne dépend point. Chaque particulier est une espece de Roi, qui ne rend compte de ses actions & de ses sentimens qu'à lui même. Est-ce l'état le plus heureux?

Il paroît le plus triste si on s'en rapporte à l'extérieur. Combien d'individus à Londres ne semblent point vivre, ne font que languir, ou ne jouissent de rien que par excès ?

L'air d'Angleterre, sur tout celui de la Capitale, paroît pénétrer plus avant dans les corps que celui de tout autre climat de l'Europe ; on prétend qu'il s'empare principalement du cerveau, qu'il modifie relativement à sa disposition : il agit différemment par un vent de sud que par un vent de nord, & l'humeur du gros de la nation est déterminée par le mouvement qui domine dans l'atmosphère : c'est le poids qui l'emporte & qui décide de ses sentimens.

Nous avons déjà dit qu'il y avoit lieu de penser que le suicide étoit occasionné en partie par un défaut de filtration du fluide nerveux, & que dans certains tems, les Anglois n'étoient pas plus les maîtres de survivre à l'état physique de leur machine, que les autres nations de se soustraire à

une maladie épidemique, dont la cause est généralement répandue dans l'air, & à laquelle on s'expose sans précautions. Il est certain qu'il y a des mois où la manie de la destruction est plus forte à Londres que dans d'autres; mais alors même il est aisé de s'appercevoir que si le physique influe beaucoup sur cette conduite singuliere, l'institution politique en soutient les effets, & leur donne une solemnité bien capable de frapper un peuple courageux, intrépide, réfléchi & aveugle dans ses préventions. Sa fureur homicide est raisonnée: les pendus & les noyés avant de s'exécuter rendent au Public raison de leur conduite; ils font des testamens politiques pour l'instruction de leurs compatriotes; & par le plus grand delire de l'esprit ils prostituent le raisonnement & le bon sens à la justification de la plus haute extravagance. Ils croyent en ces occasions jouir de leur liberté dans toute son étendue, pour se venger des cha-

grins & des disgraces de la fortune ou de l'amour qui exercent sur eux un pouvoir tyrannique auquel il ne peuvent survivre, ils se pendent ou ils se noyent.

Combien d'autres abus plus préjudiciables encore à la société, naissent de ce même principe mal entendu, qui permet à chacun de se gouverner comme il lui plaît? Les gibets de Tinburn souvent sont occupés par une longue file de scélérats, qui haranguent sur le droit qu'ils ont eu de suivre leur inclination perverse, & sur la noblesse avec laquelle ils ont longtems infesté les grands chemins, jusqu'à ce que le Bourreau mette fin à leur discours & à leur vie. Le peuple se repaît de ce spectacle, les admire, les applaudit & les encourage à braver la mort. Ainsi les loix civiles, la morale, la religion même ne peuvent rien sur un peuple qui abuse de tout. Il faudroit qu'il changea de caractère, & qu'il devint assez sage pour attacher de l'infâmie à toute action qui

mérite le dernier supplice. Peut-être que le ridicule auroit le même effet : si l'on se moquoit du suicide au lieu de l'applaudir ; si on le prenoit pour ce qu'il est, pour lâcheté plutôt que pour courage ; la nation s'en dégoûteroit : mais il faudroit pour cela qu'elle sçut rire, & c'est ce qui arrive rarement en Angleterre.

Un de ses Philosophes a dit que le rire vient d'orgueil, & par une fierté plus grande encore l'Anglois dans son Isle ne rit jamais ; toute démonstration de gaité, tout sentiment de joye lui paroît indécent : toute la nation n'a qu'une même physionomie pensive & morne : elle ne connoît que le tumulte & les mouvemens impétueux. Le plaisir simple, la volupté vive & douce sont étrangers à Londres : on y passe de l'extrême du sérieux & de la réserve, à celui de la licence sans bornes : les femmes même naturellement si froides & si honnêtes, quand elles s'échappent sont excel-

ſives dans leurs caprices. C'eſt la Nature génée qui ſe développe par fougues ; ainſi qu'un fleuve retenu par des digues qu'il renverſe, inonde des campagnes qu'il auroit fertiliſées ſi ſon cours n'eut pas été reſſerré dans un eſpace trop étroit.

Il ne faut donc pas s'étonner des diverſes révolutions qu'a éprouvées ce gouvernement. Un peuple inquiet par tempérammment, qui eſt toujours occupé du ſoin de maintenir ſes prérogatives, dans lequel le climat renouvelle ſans ceſſe les cauſes d'une humeur biſarre, qui à force de ſe tâter excite en lui le ſentiment de la douleur & du mécontentement, n'a beſoin que d'une premiere motion pour ſe jetter à corps perdu dans le tumulte des factions. Si la nation eſt ſatisfaite, elle n'en eſt pas plus heureuſe pour cela ; parce dès qu'elle ſe gouverne ou qu'elle croit ſe gouverner, elle a trop d'affaires, & cet enchaînement d'occupations qui ſe ſuccedent dans une République, porte avec ſoi une

sorte d'inquiétude, qui travaille toujours l'esprit & le tient dans une tristesse habituelle. Aussi rien n'est moins gai à Londres que les sociétés & les conversations quand elles ne sont pas échauffées par les affaires d'État : c'est alors que l'esprit de parti se déploye en toute liberté, & que chacun croit prendre les mesures les plus efficaces pour faire triompher celui auquel il est attaché.

Les assemblées destinées aux amusemens de la nation, les Spectacles sont dirigés & soutenus par cet esprit : c'est en quoi ils sont vraiment originaux : il y en a de différentes especes. Lorsque les Romains devinrent barbares, ils établirent des combats d'Athlêtes. On força les captifs & les esclaves de se battre contre les animaux les plus féroces, ou de se massacrer entr'eux : le peuple devint sanguinaire, on vit avec étonnement les femmes même descendre dans l'arêne, & prétendre à la gloire réservée à ses sortes de victoires : mais on sçait aussi que

ce ne fut pas le tems brillant des Romains, & que jamais il ne furent moins braves que lorsque ces spectacles firent une partie de leurs plaisirs publics. Les Anglois n'en ont point de semblables, mais ils ont encore des théâtres ou deux Maîtres en fait d'armes se battent à outrance, & s'estropient en public pour de l'argent. Tout le peuple court à ce spectacle, & y prend d'autant plus de plaisir que les champions se mutilent d'avantage. La valeur militaire est trop éloignée de mettre un prix au sang humain, pour que ces combats puissent l'entretenir : ils sont propres au plus à familiariser le peuple avec le sang & non pas à le rendre plus courageux. Il y a loin de la cruauté à la bravoure ; c'est là plutôt où il prend le goût de se battre à coup de bâtons & de poings, & d'être toujours prêt à ce genre d'escrime : il apprend encore des coqs qu'il fait combattre jusqu'à la mort, à se servir dans l'occasion des ongles & des

dents : ce ſont les ſuites de preſque tous les plaiſirs publics de la nation.

Le genre de boiſſons fortes dont les Anglois uſent portent leurs fumées au cerveau, forcent les fibres, & y excitent une gaité artificielle & tumultueuſe qui ne s'exprime que par un mouvement extrême, des cris, des coups, un fracas qui ſe termine enfin par l'épuiſement : parce que la même cauſe qui a mis la machine dans une agitation forcée, la conduit à un relâchement néceſſaire, d'où naiſſent l'impoſſibilité d'agir & une triſteſſe habituelle. La péſanteur de l'air, les fumées du charbon de terre, un mal-être général ne laiſſent plus de lieu qu'aux inquiétudes ; quand une ſtupidité abſolue ne ſe répand pas ſur toutes les facultés de l'âme qu'elle retient dans l'inertie.

L'enſeigne de la liberté, eſt la confuſion des rangs : les grands & les petits ont à Londres les mêmes allures. On les voit tous penſifs &

rêveurs avancer machinalement, l'esprit occupé de leurs intérêts : l'extérieur est le même : il n'y a qu'un seul public, le luxe ne frappe point les yeux des étrangers, l'or & l'argent ne brillent nulle part ; les habits sont comme les visages, ils se ressemblent. On voit d'ordinaire le Seigneur & la Dame habillés comme les derniers de leurs domestiques : ils prétendent que cet usage est le simbole de la liberté qui tend toujours à l'égalité : cela peut être, & le goût des grands & des petits pour se battre entre eux à coup de poings, en est une sorte de preuve : cependant quelqu'uns de leurs Philosophes spéculatifs ont prétendu que c'étoit un rafinement d'amour propre, qui concentré dans lui-même, méprise tout ce qui l'environne, comme indigne de servir ou de rien ajoûter à sa grandeur.

Ils font encore beaucoup de choses par une singularité que l'on peut dire nationale & républicaine. Les

peuples libres & penſeurs ont plus d'orgueil que les peuples eſclaves, ſoumis à un gouvernement abſolu, & cette ſingularité eſt l'effet d'un amour propre exceſſif. Comme il eſt permis à chacun d'abonder dans ſon ſens, il y a une eſpéce de gloire à prendre un parti violent qui faſſe ſenſation, en un mot qui diſtingue. On s'enyvre, on ſe bat, on voyage, on s'enferme chez ſoi, on aime les femmes ou on les fuit, on ſe pend ou on ſe noye, par ſingularité & pour jouir de ſa liberté : parce qu'un peuple voiſin que l'on hait héréditairement, n'eſt pas dans l'uſage d'en faire autant, & que ces ſortes de diſtinctions ſont chez lui une infâmie.

Plus on examine cette nation, plus on lui trouve de ſingularités qui naiſſent de cette inquiétude d'eſprit que donne une liberté ſans bornes. Cet effet rend les Anglois défians & ſoupçonneux les uns à l'égard des autres. Ils ont ſi peu de goût pour la ſociété, qu'on trouve

à Londres plusieurs milliers de citoyens qui vivent absolument isolés, livrés au genre de vie le plus monotone. Loin de se chercher ils se fuient, & on ne conçoit pas ce qui a pû les déterminer à bâtir une ville immense qui est le rendez-vous général d'une nation dont aucun intérêt particulier, aucun goût des uns pour les autres, ne réunit les membres. On voit pourquoi Paris est devenu une ville immense : la grandeur & la population de Londres étonneront toujours. La galanterie n'y est entrée pour rien : un Anglois à Londres n'a pas le tems d'être aimable auprès des femmes ; la politique & ses embarras, les intrigues, les affaires de commerce, une inclination forcée pour cette espéce de débauche qui rapproche tous les rangs, & dont on ne peut se dispenser au moins en certaines circonstances, ôtent ce loisir que l'on employe ailleurs aux empressemens, aux attentions pour les femmes, parce qu'on ne sçait à quoi

s'occuper. L'Anglois a plutôt fait de franchir tous ces obstacles, en se livrant pour le moment à des plaisirs qui n'ont rien de difficile; c'est ce qu'il appelle le bon sens de l'amour, & ce qui étouffe dans la nation la délicatesse du cœur & les agrémens de l'esprit.

C'est sous ses traits que les Écrivains les plus célèbres, les Addissons, les Stéeles, les Swift ont représenté leurs nationaux dans des ouvrages périodiques qui ont fait les délices de l'Angleterre & de toute l'Europe : & on peut en conclure que si la liberté est un état de perfection & de bonheur, l'abus en éloigne prodigieusement : à regarder les choses dans le point de vue de la vérité, un Turc est peut-être plus heureux qu'un Anglois : il vit sous le gouvernement le plus arbitraire, mais il ne sent pas son malheur, la religion & l'habitude lui en ôtent le sentiment.

Voilà donc ce qu'est ce peuple actuellement si fameux, séparé du

ɛſte des mortels par le plus terble des élémens dont on lui a ıiſſé prendre l'Empire. La liber- ſemble être née dans ſon iſle, ù il l'a conſervée & lui a élevé n thrône ſur l'agitation & le tuıulte, Le plus vil Artiſan, le Culvateur ignoré, le Noble & le eigneur qualifié, le Maître & le Domeſtique en jouiſſent au même itre, il ſuffit d'être homme & Anlois; toutes les loix la favoriſent, c chacun eſt en droit d'en revenliquer l'obſervation; aucune puiſance n'a pû les abroger. Faut-il 'étonner ſi toute la nation eſt tellement épriſe de cet état de liberté que ſouvent elle ne croit en jouir qu'autant qu'elle en abuſe; c'eſt ce qui l'a précipitée dans les plus grands excès, Lorſqu'elle trempa ſes mains parricides dans le ſang de ſon Roi, elle ſe laiſſa ſéduire par les impoſtures d'un tyran artificieux, qui lui perſuada qu'elle ne pouvoit pas conſerver autrement cette liberté, que cependant il lui avoit enlevée, & dont il diſpoſoit à ſon gré.

De là cette fierté naturelle à tous les Anglois, ils se considérent comme les seuls hommes libres de l'Univers, & dès-lors comme les plus estimables. Ils ont beau déguiser ce sentiment, il perce malgré eux, même dans les climats les plus éloignés de leur isle : ils sentent bien qu'ils ne pourront pas y établir l'autel de leur Idole; mais ils regardent tout ce qui les environne avec une indifférence si marquée, leur politesse est si froide & si gênée, ils sont si peu sensibles aux attentions qu'ils trouvent chez les étrangers, qu'on peut croire qu'ils les prennent pour des hommages dûs aux premiers des hommes. On sçait par expérience qu'ils en conservent à peine le souvenir, lorsqu'ils ont perdu de vue ceux qu'un intérêt de situation les obligeoit de ménager pour l'instant.

Ils ne souhaitent & n'aiment rien que ce qui leur ressemble : ils portent le même esprit dans les sciences & dans les arts : penseurs profonds

& opiniâtres, leur attachement ſur un ſujet les conduit quelquefois aux effets du génie ; par l'excès de liberté avec lequel ils peſent tout & prononcent ſur-tout. C'eſt ce qui imprime à leurs productions ce caractère original de fierté qui ſurprend & qui ſéduit. Ils inventent peu, mais ils imitent exactement & perfectionnent preſque toujours leurs modèles ; ce qui vient plus de leur patience & de leur obſtination que de la ſagacité de leurs vuës : il ſemble que ce ſoit le corps & non l'eſprit qui les dirige.

En un mot, le fanatiſme de la liberté eſt le caractère dominant de l'Anglois & décide de ſes mœurs ; toute ſon hiſtoire en eſt la preuve, la conduite des particuliers la confirme : il ſemble qu'il rougiroit de penſer autrement, & on peut dire qu'il eſt franchement ce qu'il eſt. Si on en trouve quelques uns d'un caractère plus doux, pour qui les vertus ſociales aient quelques charmes, qui regardent tous les hommes comme

leurs ſemblables, qui tiennent enfin ce juſte milieu où l'on a placé la vertu dans tous les ſiécles, parmi tous les peuples & dans tous les climats, il y ſont ſincérement attachés, & dès lors aimables autant qu'ils ſont eſtimables : mais ces caractères ſont rares : la plûpart de ceux en qui l'on trouve de la douceur, de la politeſſe, de l'aménité lorſqu'ils voyagent, redeviennent Anglois dès qu'ils ont remis le pied dans leur Iſle. Le climat rentre dans tous ſes droits, & les rend ſombres, taciturnes, fiers, & ſouvent intraitables.

Au reſte ce n'eſt que dans les grandes villes où la ſociété eſt tumultueuſe, où la nation a un intérêt toujours préſent de ſe livrer aux impulſions du génie dominant, que l'on trouve développé en grand, le tableau général dont je viens de tracer l'eſquiſſe. Dans les villes reculées, dans les campagnes le peuple eſt plus doux & plus tranquille : le tems ſeul des élections y reveille

le caractère national. Les grands si populaires à Londres déployent un luxe énorme dans leurs châteaux, ils y vivent avec un faste & une magnificence de Souverains. Les uns & les autres éloignés du tumulte des affaires, des brouillards épais & des fumées de Londres, dans un air plus pur & plus sain jouissent d'une meilleure santé, & vivent plus long-tems. Thomas Parck mort en 1635 âgé de cent cinquante deux ans qui avoit vû huit Rois se succéder, n'avoit passé à Londres qu'une petite partie de ses jours. (*a*) Il ne faut pas même

---

(*a*) Thomas Parck fut présenté au Roi d'Angleterre Charles I. le 9 Octobre 1635 & mourut à Londres le 24 Novembre suivant, il étoit né en 1483 & avoit vécû sous dix Rois. Il fut constamment catholique, malgré toutes les révolutions qui arriverent dans son pays pendant le cours de sa vie. Il confessa ingénûment qu'à l'âge de cent ans il avoit été appellé en justice, & convaincu d'avoir fait un enfant à une jeune

s'éloigner beaucoup de cette capitale pour sentir les différences de l'air, d'un lieu à un autre. Le Château Royal de Kensington dans une position élevée où les exhalaisons épaisses & les brouillards nuisibles dont la ville est enveloppée ne par-

---

fille; que pour ce sujet il avoit été condamné à faire pénitence publique devant la porte de l'Eglise, couvert d'un drap blanc avec un cierge à la main suivant la coutume du Royaume, il avoit perdu la vuë seize ans avant sa mort... Il existoit au mois d'Août 1768 dans le Comté de Cumberland en Angleterre à Abbrylande Cost, une femme nommée Jeanne Forestier qui avoit atteint sa 138 année. Elle se souvenoit que pendant le siége de Carlisle fait par Cromwel en 1646 une tête de cheval y coutoit deux schelins. Dans un procès pour la propriété d'une terre, elle déposa sous serment en 1762 devant les Commissaires, que les ancêtres du possesseur actuel en étoit en possession depuis 101 an. Elle avoit une fille unique âgée de 103 ans. Il y avoit dans la même paroisse six autres femmes dont la plus jeune avoi 99 ans.

viennent pas, jouit d'un air pur & d'un Ciel ferein.

Le fol d'une partie de l'Angleterre eft expofé à des révolutions fingulieres qui font un image de celles qui font arrivées tant de fois dans fon état politique. On y a vu des parties confidérables de terrein changer de place, des montagnes s'élever où étoient des plaines, des gouffres fe former & occuper la place des montagnes, des forêts difparoître tout d'un coup & tomber dans le fond des abimes; phénomènes finguliers & propres à ce pays, & qui n'ont aucun rapport à la théorie générale de la terre. Le 30 Janvier 1582 en Dorfetshire une grande piéce de terre quitta fon ancienne place, & fut tranfportée à quarante perches par delà, boucha le chemin qui mène à la petite ville de Karne, laiffant en fa place un grand abime que l'on voit encore proche de l'hermitage. En 1596 dans le Nottinghamfire une terre d'environ 80 perches de long & de

28 de large, s'enfonça successivement pendant onze jours à une telle profondeur, que l'on n'en vit plus de vestige, ni d'aucuns des arbres dont elle étoit couverte ; elle ne forma plus qu'une large fosse qui se remplit d'eau. En 1657 la province de Chester vit avec étonnement un pareil phénomène : une hauteur couverte d'arbres d'environ cinquante arpens de circuit, au territoire de Léifféild s'enfonça avec bruit & fut abimée assez promptement : il n'en resta rien qu'un large trou rempli d'une eau trouble & salée, dont on ne put sonder la profondeur.

Les transactions philosophiques de l'année 1688 (n°. 37) font mention d'un événement de ce genre encore plus singulier ; d'un courant de sable qui s'est emparé successivement d'un grand espace de terrein dont il a totalement changé la face en le couvrant. Alors on ne faisoit pas remonter la premiere irruption de ces sables à un siécle. Ils viennent

d'une garenne de Lakeneath ville appartenant au Doyen & au chapitre d'Ely à cinq mille de distance à l'ouest-sud-ouest. Il faut qu'il y eût en ce lieu un amas de sable qui n'est pas encore épuisé, & dont la surface agitée par les vents impétueux de sud-ouest se divisoit & couloit sur les terrres voisines, dont le fonds n'est qu'un sable recouvert d'une croute fort mince d'une terre stérile: cette croute étant brisée, le sable suivoit le mouvement qui lui étoit imprimé par celui qui descendoit de la montagne & le torrent se grossissoit à mesure qu'il s'éloignoit de sa source. A la premiere inondation dont quelques personnes encore vivantes en 1688 avoient été témoins, toute la masse de ce sable ne couvroit guères que huit ou dix acres de terre (l'acre contient 160 perches ou 43560 pieds quarrés) & elle s'étoit répandue sur plus de mille acres avant que d'être à quatre milles de son origine: elle s'étendoit d'autant plus aisément qu'elle

ne trouvoit qu'un terrein aride & sabloneux fort propre à faciliter ses progrès. Le premier obstacle que ce courant rencontra fut une ferme située à une lieue & demie de l'endroit de sa premiere irruption : le propriétaire de la ferme fit tout ses efforts pour la garentir en construisant autour des espèces de boulevards, mais voyant que cette précaution étoit inutile, il abandonna tout, & le sable mouvant trouvant un chemin plus libre, coula plus loin, & s'accumula de façon qu'il ne reste plus aucun vestige de cette ferme. S'il étoit possible que la mémoire de ce fait se perdit entierement & que l'on fouilla un jour dans ce terrein ; les maisons, les arbres que l'on y trouveroit enfouis, passeroient sans doute pour avoir été couverts par les eaux de la mer, & ne manqueroient pas d'entrer dans les preuves de l'antiquité du monde. Mais reprenons la suite de cette observation. Il y a trente ou quarante ans que ce sable gagna le territoire

de la petite ville de..... Il s'étendit peu-à-peu dans les dehors pendant dix ou douze années, sans y causer beaucoup de dommage, sans doute parce que son cours qui alloit alors en descendant, se trouvoit à l'abri des vents qui lui avoient donné sa premiere direction : mais lorsqu'il se fut étendu dans le vallon, il parcourut dans l'espace de deux mois plus d'un mille en remontant, & il engloutit dans une année deux cens acres de bonnes terres à bled. Enfin il entra dans la ville même, dont il ensevelit ou renversa plusieurs maisons ; on sauva le reste à grands frais, & il en couta plus pour les conserver que l'on n'avoit dépensé pour les bâtir.

Celui qui paroît avoir communiqué cette observation à la société Royale, dit qu'il a travaillé pendant quatre ou cinq années avec différens succès à arrêter les progrès de cette inondation .. » .. Mes tentatives étoient souvent inutiles le sable s'est une fois emparé de toutes mes ave-

nues, de ſorte qu'il ne reſtoit de paſſage libre, que ſur deux murailles de huit ou neuf pieds de hauteur, qui entourroient un petit bois ſitué devant ma maiſon, lequel eſt preſque enterré ſous le ſable : enfin il m'a ſerré de ſi près qu'il eſt entré juſques dans ma cour, & y a enlevé les gouttieres de quelques toits, de l'autre côté il avoit rompu la muraille de mon jardin & en avoit fermé le chemin. Au bout de quatre à cinq ans j'ai réuſſi à reſſerrer & à contenir cette maſſe mouvante, en lui oppoſant des claïes très-reſſerrées, que j'élevois les unes au-deſſus des autres à meſure que le ſable en s'accumulant gagnoit leur ſommet, par ce moyen j'ai renfermé dans une étendue de huit ou dix acres une maſſe de ſable haute de près de vingt verges ou environ 48 pieds, & dans l'eſpace d'un an j'en ai fait une terre ferme, en y mettant quelques centaines de voitures de fumier & de bonne terre. Avec le ſecours de mes voiſins j'ai débarraſſé mes murailles

de ces ſables, & j'ai pratiqué dans leur épaiſſeur un chemin pour aller à ma maiſon.

L'autre côté de la ville a été bien plus maltraité, pluſieurs maiſons ont été englouties ou renverſées, les paturages & les prairies qui étoient conſidérables, ſont recouvertes de ſables & ravagées; la branche de la riviere d'Ouſe ſur le bord de laquelle nous habitons a reçu tant de ces ſables & ſon fonds s'en eſt tellement élevé, qu'un bateau y paſſe à peine avec le cinquiéme de la charge qu'on pouvoit lui donner auparavant: ſi ce courant interpoſé n'eût pas empêché ces ſables d'entrer dans le Nortfolk, ils auroient ſans doute dévaſté ce riche pays.

Les principales cauſes de cet accident étrange, ſont la ſituation du lieu & la nature du ſol d'où s'eſt faite la premiere irruption. Il eſt à l'eſt-nord-eſt d'une grande plaine marécageuſe, & par conſéquent expoſé à toute l'impétuoſité du vent d'oüeſt-ſud-oueſt qui ſouffle tous les

ans & qui doit acquerir beaucoup de force en traversant un très-grand espace où il ne trouve aucun obstacle, & où il se charge de toutes les matières que l'évaporation abondante de ces marais répand dans l'atmosphère. Pour le sol c'est comme nous l'avons dit, un sable d'un extrême légèreté, très susceptible d'un mouvement qui lui est particulier : les vents ne l'enlevent point par tourbillons, & ne le porte pas d'un lieu à un autre mais il roule sur lui-même : l'agitation donnée à la surface semble se communiquer à toute la masse, & déterminer son cours dans une direction constante, & c'est ce qui rend ce phénomène si singulier, qu'on ne pourroit peut-être pas en citer un semblable. Sur les bords de la mer rouge & dans les déserts brulans de l'Afrique, les vents transportent tout d'un coup des amas considérables de sables d'un endroit à un autre ; ils les élévent même assez haut dans l'air pour qu'ils y répandent une obscurité

sensible. Dans les plaines immenses qui séparent les frontieres de Russie de celles de la Chine, dans la partie orientale de notre hémisphère où l'on place la Tartarie indépendante, on trouve de grandes plaines couvertes d'un sable si sec & si léger que le vent le jette au visage, & que l'on ne peut s'en garentir que par le moyen d'une gaze de crin dont les voyageurs se couvrent les yeux & qui sert également contre la neige. Quelquefois l'impétuosité des vents enléve de ces nuages de sable, qui renversent les tentes, & comblent dans un instant les puits qu'on a creusés pour abreuver les bêtes de somme. Ces accidens quoiqu'assez communs, sont passagers & tiennent à la nature aride & stérile du sol de Tartarie qu'aucune industrie ne pourroit fertiliser. Mais ici c'est une inondation constante, un courant de sable, tranquille & réglé qui s'accumule à une certaine hauteur & prend une solidité proportionnée à sa masse; qui lorsqu'il

eſt chargé de quelques engrais, ſur-tout de marne que l'on trouve aiſément dans ce pays, devient fertile & d'un meilleur rapport que les terres anciennes & bien cultivées, de ſorte que, leur abondance n'a diminué en rien la richeſſe & la fertilité du Comté de Suffolck. On pouvoit en attendre une utilité plus marquée, c'eſt que deſſéchant les terres ſur leſquelles ils ſe ſont répandus, ils devoient rendre l'air plus ſain ; on ne s'eſt pas encore apperçû de cet avantage, l'intempérie y eſt toujours la même; ce que l'on doit attribuer aux vapeurs & aux exhalaiſons putrides qui s'élévent des terres marécageuſes de l'oueſt-ſud-oueſt de cette petite province & que les vents diſperſent par-tout aux environs. Cette éruption froide, conſtante & qui malgré tant d'obſtacles fait des progrès étonnants, répond aux qualités du climat où elle s'eſt faite, & ne peut ſervir qu'à confirmer ce que nous avons dit plus haut du caractère national de

ses habitans, relativement aux effets des vents & de l'air.

En avancant d'avantage au nord l'air change de qualité & devient beaucoup plus sain : ainsi peut-être s'est on trompé, en disant que l'air d'Ecosse étoit plus grossier que celui d'Angleterre. La vivacité & la penétration d'esprit de ses habitans, leur affabilité semblent être la preuve du contraire;on y vit plus long-tems qu'en Angleterre & les hommes y sont plus forts & moins sujets aux maladies : le pays il est vrai n'est pas aussi fertile. Il y reste encore beaucoup de forêts, & des montagnes incultes, cependant il produit toutes les denrées nécessaires à la vie, & il suffisoit à la nourriture de ses habitans lorsqu'ils étoient séparés de tout intérêt avec les Anglois. Une de ses singularités c'est qu'il a plusieurs lacs qui ne gêlent jamais, quoiqu'il soit sous une latitude si avancée, que ses grands jours sont de plus de dix huit heures, ce qui fait qu'au solstice d'été

il n'y a point de nuit, mais un crépuscule lumineux qui éclaire l'horison, du coucher du Soleil à son lever; au solstice d'hiver les jours n'y sont que d'environ cinq heures & demie. Les intérêts des Anglois & des Ecossois sont si mêlés actuellement, que s'il ne survient quelque révolution qui rende aux Ecossois leurs anciennes mœurs & leur gouvernement, ils deviendront semblables aux Anglois, avec lesquels ils ne forment qu'un même peuple. Jusqu'à présent ils se sont distingués par leur attachement & leur respect pour leurs souverains. La franchise des Gallois, leur gaité, leur humanité douce & le plaisir qu'ils avoient à recevoir les étrangers chez eux, les distinguoient autrefois du reste des Anglois; on dit que l'on retrouve encore dans quelques habitans des montagnes de Galles des traits marqués de ces anciennes vertus : mais le gros du peuple n'est plus le même, il s'est monté au ton & aux habitudes générales de la nation.

Tout à fait au nord de l'Ecosse

on trouve quelques familles grossieres & barbares disperſées dans les montagnes, que l'on croit deſcendre de ces anciens Pictes ſi féroces & ſi cruels qu'ils ſe nourriſſoient de chair humaine, ſans doute des malheureux que la tempête jettoit ſur leurs cotes : ils avoient quelques coutumes ſi ſages, quoiqu'obſervées avec une barbarie bien éloignée des mœurs actuelles, que l'on regrette qu'elles ne ſoient plus en uſage. Une femme ne pouvoit pas mettre ſon enfant en nourrice, ſi elle ne vouloit être accuſée d'adultere, le défaut de lait étoit regardé comme une marque de lubricité. Si un homme étoit affligé du haut mal, de folie, ou qu'il fut ladre, on le faiſoit châtrer afin qu'il fut hors d'état de communiquer ſon mal, & une femme qui avoit eu commerce avec un tel homme, connoiſſant ſa maladie, étoit enterrée toute vive avec ſon fruit.

Les Iſles Orcades au nord de l'Ecoſſe ſont dans une température extrêmement froide, on n'y voit plus que quelques buiſſons que la rigueur

de l'air empêche de s'élever ; les productions de la terre, se bornent à une quantité médiocre d'avoine : les meilleures terres, celles qui sont le plus favorablement exposées produisent de l'orge ; on y nourrit beaucoup de bétail. La pêche très abondante dans ces mers quoiqu'elles soient fort orageuses, est d'une grande ressource pour les habitans. Les plus grandes de ces Isles, telles que Mainland, ont de bons paturages & sont les plus fertiles. Les peuples qui sont la vraie postérité des anciens Pictes ou Ecossois sont forts, & tellement accoutumés aux hazards de la mer, que les tempêtes les plus violentes, ne les empêchent pas de pêcher. Ils mènent une vie dure & nécessairement frugale. On parle différemment de leurs mœurs. Les Anglois n'en font pas l'éloge, d'autres prétendent qu'ils sont grossiers, mais bons & humains & d'un commerce fort sur.

La température des Isles de Schetland qui sont à vingt lieues plus au nord que les Orcades est à peu-près semblable ; les terres y produisent

les mêmes denrées & l'occupation principale de leurs habitans est la pêche, quoique les vents soient si impétueux dans tous ces parages que les vaisseaux étrangers n'y peuvent aborder pendant une partie de l'année: il y a deux mois de nuit ainsi que dans la partie septentrionale des Orcades. L'air y est fort sain & les hommes y vivent très longtems sans être sujets à aucune maladie. Ceux qui ont quelque relation avec eux, se louent de leur bonne foi & de la douceur de leur caractère: ils ont conservé leurs premieres mœurs dans toute leur simplicité. Dans un climat rigoureux où il s'en faut beaucoup que la terre leur fournisse ce qui est nécessaire à leur subsistance, ce n'est que par des travaux continuels qu'ils peuvent l'avoir; en combattant contre les élémens dont ils connoissent beaucoup plus l'irritation que le calme. Les besoins Phisiques qui commandent impérieusement & qu'il est si difficile de satisfaire en ces régions, que chaque

homme eſt obligé d'y pourvoir ſoi-même, conſervent entr'eux une eſpèce d'égalité qui ne ſubſiſte pas longtems dans un pays plus abondant & plus riche : c'eſt à la pauvreté ſeule que l'on doit attribuer la vertu de ce peuple, s'il eſt permis de donner ce nom au déſintéreſſement forcé, à une frugalité & une modération néceſſaires, à un genre de vie ſi rempli par le ſoin de fournir aux premiers beſoins que l'on n'a pas le temps de s'occuper d'autres idées.

L'Irlande, dans un climat beaucoup moins avancé que l'Ecoſſe & les Iſles dont nous venons de parler, s'étend du 51 degré 20 minutes de latitude au 55 : l'air y eſt doux & tempéré, mais fort humide, ce qui vient des pluies fréquentes, des lacs & des marais dont cette Iſle eſt entrecoupée. Elle eſt ſéparée de l'Angleterre par le canal de St. Georges, où la mer eſt ſi dangereuſe qu'elle eſt preſque toujours agitée de tempêtes, qui portent alternativement ſes flots ſur l'une ou l'autre

des côtes oppoſées d'Irlande ou d'Angleterre : il eſt vrai que la nature ſemble avoir pourvû aux intérêts des navigateurs en fourniſſant ces côtes de la plus grande quantité de havres commodes & ſurs où ils peuvent ſe retirer. Les tourbillons des vents ſont ſi impétueux dans ces parages & portent les flots à une ſi grande hauteur, que de quelque diſtance ils reſſemblent à des petites montagnes, tant ils ſont obſcurs. Si un vaiſſeau ſe trouve expoſé à leur chute, il en eſt briſé en partie ou coulé à fond. M. le Comte de Forbin (T. 1. An. 1689) raporte qu'il y reçut un coup de mer ſi violent qu'il enfonça ſa grande voile, briſa la chaloupe qui étoit ſur le pont, renverſa le fond de cale, remplit le navire d'eau & le mit ſur le coté comme quand on le carêne, les malades qui étoient entre les ponts furent noyés. Si ces orages fréquens ſont ſi à craindre ſur la mer, il n'eſt pas douteux qu'ils n'influent auſſi ſur

les qualités de l'atmosphère & qu'ils ne contribuent à entretenir cette humidité si incommode qui domine en Irlande, & sur une partie des côtes occidentales de l'Angleterre où les fluxions & les rhumes sont si communs; ce qui est d'autant plus vraisemblable que les Isles d'Anglesey & de Man, qui sont entre l'Irlande & l'Angleterre en tirant du sud au nord, ont la même température & un sol semblable à celui de l'Irlande, qui a la propriété merveilleuse de ne nourrir aucun animal vénimeux. Cependant l'air est fort sain pour les naturels du pays, la plûpart des Irlandois ne meurent que de vieillesse; il n'en est pas de même pour les étrangers qui s'accoutument difficilement à l'air de ce pays & même n'y vivent pas longtems.

La race des hommes y est belle grande & forte. Les Irlandois sont vigoureux, & souples de corps. Soit jalousie nationale, soit amour de la vérité, les Anglois nous représentent ordinairement les Irlandois

comme des gens fourbes intéressés & vains, fiers ou rampans suivant que leur intérêt l'éxige & sur lesquels il y a peu à compter. Les écrivains qui en ont parlé le plus avantageusement, prétendent que ceux qui sont méchants n'ont pas de pareils au monde, & que quand ils sont bons, on ne peut rien trouver de meilleur : mais leur réputation générale fait que l'on s'en défie, parceque si quelqu'uns sont amis *constans*, tous sont ennemis implacables & fort interessés. Autrefois ils étoient très cruels, c'étoit l'inclination dominante de presque tous les insulaires : ils buvoient le sang de leurs ennemis tués dans le combat & s'en frottoient le visage. Par une piété horrible, ils mangeoient les corps de leurs peres & meres après leur mort : quand une femme étoit accouchée d'un fils, elle lui faisoit prendre le premier aliment qu'elle lui donnoit au bout de l'épée de son mari, lui souhaitant de ne mourir qu'au combat. Les meres n'osoient

allaiter leurs enfans, & les faisoient nourrir par d'autres femmes, auxquelles elles donnoient une ceinture faite d'une toison que la nature leur fournissoit & qui devoit les préserver de tout danger. Les filles donnoient des brasselets de cette même matiere à ceux qui les recherchoient en mariage, & si elles ne trouvoient pas sur elles dequoi les faire, leurs meres ou leurs proches parentes étoient obligées de leur en fournir: on prétend que quelques unes de ces coutumes se conservent encore parmi les habitans les plus grossiers des montagnes du nord : hors des villes ils ne se marient presque jamais & se séparent pour des sujets très légers : alors le mari prend un autre femme, & la femme de son coté cherche un autre mari. On voit dans ces anciens usages l'origine de bien des singularités bizarres qui se remarquent dans les mœurs actuelles, & qui souvent passent d'un peuple à un autre par le mélange des nations; mais qui sont plus communes parmi

parmi ceux à qui elles sont en quelque sorte naturelles, & qui portent dans un climat étranger des inclinations qu'ils doivent au sol & à l'air qui les ont vû naître.

Les pâturages sont excellens en Irlande & l'herbe si nourrissante, que trois heures par jour suffisent aux bergers pour faire paître leurs troupeaux : comme l'air en toutes les saisons y est fort tempéré, on peut nourrir le bétail à la campagne pendant toute l'année. Cet avantage naturel est cause que cette isle n'a jamais été aussi peuplée qu'elle auroit pû l'être. Il en est de même de la partie d'Angleterre où l'on trouve plus de ressource dans la nourriture des troupeaux que dans la culture des terres : on s'y est souvent plaint que l'augmentation des pâturages diminuoit le nombre des habitans : c'est ce qui arrivera nécessairement par-tout où les hommes se livreront à cette occupation & au commerce qui en résulte. Le soin des troupeaux exige peu de travail & peu

d'hommes : la culture des terres en demande beaucoup plus, un laboureur & un vigneron voyent dans une multitude d'enfans, une source d'aisance pour le tems où ils auront le plus besoin de secours. Il n'en est pas de même d'un pasteur, plus le troupeau est nombreux, plus il devient habile à le conduire, son coup d'œil est plus pénétrant & plus sûr, & tel qui d'abord étoit embarrassé du soin de douze bœufs ou de cinquante moutons, acquiert par l'habitude assez de facilité pour veiller seul, sur un troupeau dix fois plus nombreux. Comme chacun aime à jouir & à ne pas diviser les produits, on se donne un peu plus de peine & on retire seul tout le bénéfice. C'est ainsi que la dépopulation fait insensiblement des progrés, que les qualités de l'air changent, & qu'un pays qui étoit autrefois dans une atmosphère pure & saine, devient sujet à des intempéries fréquentes & pernicieuses. L'intérêt général est donc d'établir une

eſpece d'équilibre entre la culture des terres & le ſoin des troupeaux; & que les propriétaires & les cultivateurs trouvent un avantage égal & toujours relatif entre l'un & l'autre.

§ XV.

Suite des obſervations ſur l'Allemagne, & le reſte des régions de l'Europe ſituées dans la Zone tempérée en deçà, du cercle polaire arctique.

Un coup d'œil jetté rapidement ſur le reſte de la Zone tempérée nous donnera une idée de l'état habituel de l'atmoſphère de la vaſte région compriſe ſous le nom général d'Allemagne & des pays qui s'étendent au nord & à l'eſt juſqu'au cercle polaire, & aux extrémités de la Ruſſie Européenne. Les mêmes cauſes générales qui déterminent le dégré du froid & de la chaleur, de la ſécchereſſe ou de l'humidité des

terres décident des qualités de l'air, à moins que des exceptions particulieres & locales n'y apportent quelques changemens notables. Nous indiquerons au moins celles qui sont les plus connues par leurs effets.

Il y a peu de choses nécessaires à la vie que l'Allemagne ne produise abondamment, sur-tout vers le midi aux environs du Danube où l'air est aussi tempéré qu'en France: aussi la population y est-elle nombreuse, & la race des hommes grande, belle & forte. Ces avantages annoncent une température heureuse & un air fort sain: cependant on y trouve quelque différence sensible quant au froid & au chaud, au plus & au moins de fertilité.

Le cercle de Westphalie est extrêmement fertile en quelques endroits & presque stérile en d'autres: la partie méridionale est bien cultivée & assez riche: la partie septentrionale a quelques pâturages & beaucoup de marais qui en rendent l'air grossier & le séjour désagréable. Ce

pays à en juger par les émigrations qui s'en font faites dans ces derniers tems, doit être fort peuplé.

L'électorat de Trêves & toutes les terres voisines se présentent sous l'aspect d'un pays agréable & abondant, quoique les pluies fréquentes en rendent l'air épais & pesant.

L'air de la Baviere est fort sain, malgré la quantité de forêts que l'on y trouve, les terres y sont fertiles & bien cultivées ; il ne manque à ce pays qu'un commerce plus étendu pour être fort riche. La température du Palatinat est à-peu-près la même que celle de la Baviere ; sa situation heureuse sur le Rhin & le Neckre, sa fertilité & la beauté de ses vues, en font une des plus belles contrées de l'Europe.

L'Autriche qui est la haute pannonie des anciens, peut être regardée comme le pays le plus riche de l'Allemagne ; la salubrité de l'air, la fertilité des terres, l'abondance des denrées de toute espece, la bonté de ses pâturages fournissent plus qu'il

ne faut à la consommation d'un peuple très nombreux. Elle a même des productions particulieres, telles que le safran qui est meilleur que celui des Indes, des mines de souffre & d'autres minéraux dont le mêlange y excite des fermentations souterraines, qui peut-être deviendront un jour dommageables à ce pays, à en juger par le tremblement de terre que l'on a éprouvé à Neustad en 1768.

Il s'en faut beaucoup que la température de la Bohême soit aussi salutaire que celle de l'Autriche, quoique ce royaume soit un des pays les plus élevés de l'Europe & très-froid; plusieurs grandes rivières telle que l'Oder, l'Elbe & la Vistule y prennent naissance, & pas une n'y entre; sa hauteur n'empêche pas que l'air n'y soit très-mal sain & sujet à des intempéries très-dangereuses, ce que l'on attribue à la qualité des exhalaisons qui sortent des mines, ou qui sont le résultat des fermentations qui se font dans le sein de la terre,

dont quelqu'unes ont eu tout nouvellement des effets ſenſibles, & ont produit des eſpeces de volcans qui pourront dans la ſuite changer la température dominante. Il y a, dit-on, dans le cercle de Boleſlaw un lac où ſe trouvent des trous d'une profondeur ſi grande qu'on n'a pû la ſonder : il ſort de ces trous des vents impétueux qui parcourent toute la Bohême, qui pendant l'hiver ſoulevent en l'air des quartiers de glace peſant plus de cent livres : il ſeroit eſſentiel d'obſerver ſi ce fait eſt certain, & ſi lorſque que ces vents ont ſoufflé pendant quelque tems, ils ne portent pas dans l'atmoſphère les cauſes de ces épidémies auxquelles la Bohême eſt expoſée, & que l'on a attribuées quelquefois au commerce que les troupes tirées de ce pays avoient eu avec les Turcs, dans les guerres de Hongrie.

Quoique la *Saxe* ne ſoit que par les 51 degrés de latitude, l'air y eſt plus vif & plus froid qu'en aucune autre contrée de l'Allemagne, mais

V iv

il eſt pur & ſain ; le pays eſt fertile & bien peuplé. La Poméranie, le Brandebourg & le Brunſwick ſont des provinces moins abondantes & moins riches que celles dont nous venons de parler, où l'on trouve de grandes forets & beaucoup de terres marécageuſes & ſtériles, ce qui rend l'air froid, groſſier & quelquefois mal ſain, à cauſe de l'humidité qu'elles entretiennent en quelques cantons.

Le royaume de Pruſſe autrefois couvert de bois & de lacs & preſque déſert, commence à devenir fertile, parce qu'il eſt plus habité & que la culture des terres y eſt encouragée. A meſure que l'on abbattra des forêts, que l'on facilitera l'écoulement des eaux, & que l s marais ſe deſſécheront, il n'eſt pas douteux que ſa température ne devienne plus agréable & plus ſaine.

L'air de la Hongrie eſt en général fort mal ſain, ſur-tout pour les étrangers que l'on dit ne pouvoir y habiter long-tems ſans être couverts

de toutes ſortes de vermine, qui ſe multiplient très-promptement dans ce pays; ce qui eſt une indication preſque certaine d'une atmoſphère chargée de vapeurs nuiſibles & putrides. Dans tous les pays fameux par leurs intempéries, les inſectes de toute eſpece y ſont en grand nombre fort incommodes & on a peine à s'en garentir: on ne peut donc pas douter que l'air de Hongrie ne ſoit chargé de quantité d'exhalaiſons de différentes eſpeces qui le rendent dangereux & mal ſain. On voit près d'Eſperies dans la Haute Hongrie deux ſources qui ont un flux & reflux marqué ſuivant les phaſes de la lune, dont les eaux empoiſonnées répandent une vapeur mortelle qui tue les bêtes & les oiſeaux qui en approchent; pour prévenir tout accident on les a enfermées dans des voûtes: ainſi on a en quelque maniere anéanti le danger d'une évaporation immédiate; mais étoit-il poſſible de le détruire entiérement? Ce qui rend ces eaux ſi

funestes, c'est qu'elles passent sous des terres où il y a beaucoup d'arsenic, de mercure & d'antimoine, qu'elles se chargent des particules de ces minéraux fort divisées: or comme les vapeurs & les fumées arsenicales tuent les créatures vivantes, les eaux qui en sont fortement impregnées, acquierrent la même propriété. La plupart de ces sources coulent long-tems sous terre avant que de trouver une issue, & contribuent à l'évaporation qui se fait dans ce pays; elles répandent dans la masse de l'air, ces mêmes vapeurs nuisibles, moins chargées de particules métalliques que les eaux à leurs sources, mais cependant encore assez infectées pour y établir un principe continuel & sensible de corruption; on ne doit pas douter de cet effet général, puisqu'il n'y a point de bonnes eaux à boire en Hongrie que celles du Danube. Ces inconvéniens n'empêchent pas que les terres n'y soient très-fertiles & ne produisent des denrées excel-

lentes, & sur-tout des vins d'une qualité très-distinguée, non seulement à Tokai mais encore à Sirmick ou Sirmio & dans quelques autres territoires de la Haute Hongrie: l'intempérie n'est funeste qu'à la population, qu'elle diminue beaucoup.

Le droit barbare de servitude réelle établi dans tous les états dont nous venons de parler, & qui renferment une multitude d'autres petits souverains despotiques; où chaque seigneur féodal est le maître de la vie, des biens, & en quelque sorte des mœurs & des talens de ceux que le droit de fief lui soumet, est une cause perpétuelle de misére & de découragement dans tout ce pays, pour la classe des hommes la plus nombreuse & la plus utile; quoique l'esclavage ne soit pas personnel, ils ne possédent rien en propre. Les travaux reglés auxquels ils sont soumis, & les véxations qui sont la suite de ces obligations, ne leur laissent d'autre bonheur à esperer, que dans l'avilissement & la patience.

Quelques loix publiques semblent les protéger, mais leur interprétation est toujours favorable au seigneur & jamais au serf. Cependant la population se soutient dans la plupart de ces états, ce que l'on ne doit attribuer qu'à la bonté de leur température & à leur fertilité; le desir des peuples ne doit y entrer pour rien. On les a vû sous l'esperance d'un sort plus heureux quitter leur patrie avec empressement, tromper les gardes qui les observoient, & courir dans un autre monde à un bonheur qui n'a été qu'imaginaire; quelqu'uns sont revenus à leurs chaînes, & leurs tentatives infructueuses n'ont servi qu'à resserrer celle de leurs égaux, & peut-être à rendre leurs maux plus supportables: l'humanité libre ne voit qu'avec regret une si bonne espece d'hommes gémir sous un gouvernement si dur. Du sein de ces familles infortunées, quelques particuliers doués d'un heureux genie, s'élevent au moyen de cette foule d'établissemens que les

ſciences & les arts ont en Allemagne : ils rompent les liens de l'eſclavage & détruiſent par un mérite qui leur eſt propre, cette triſte égalité qui les confondoit avec un peuple de ſerfs : pluſieurs d'entr'eux arrivent à une réputation plus éclatante & plus durable que celle de leurs deſpotes, dont la plupart ſont à peine connus hors des bornes reſſerrées de leur domination.

La Pologne eſt un très-grand pays qui s'etend du 47e. degré de latitude au 56e. le froid y regne plus que le chaud, & l'air paſſe pour y être extrêmement pur. Le ſol en eſt fertile & produit des grains en abondance dont une partie s'exporte dans les pays étrangers. La grande Pologne n'eſt qu'une longue ſuite de plaines à perte de vue, entrecoupées d'étangs & de petits bois. La petite Pologne qui n'eſt pas moins fertile que la grande, n'eſt pas dans un terrain ſi uni : elle eſt parſemée de collines & de petites montagnes où l'on trouve des mines de différens

métaux : elle produit des fruits excellens & des vins ; & sa température est beaucoup plus douce que celle du reste de la Pologne. Suivant les observations faites à Varsovie par M. Guettard en 1760, 61 & 62, la chaleur y a fort varié, de même que le froid, & le ciel y a presque toujours été couvert de nuages en plus ou moins grande quantité. Dans un pays plat entrecoupé de bois & d'étangs, l'évaporation doit être très-abondante & l'atmosphère toujours chargée de vapeurs & d'exhalaisons qui causent les variations fréquentes de l'air, & qui servent à la formation des nuages qui l'obscurcissent. Les vents qui y dominent sont ceux de sud & de sud-ouest, quelquefois celui du nord, mais rarement. Le plus commun est le sud-ouest, qui souvent est très-violent & cause des ouragans furieux ; il regne indifféremment dans toutes les saisons de l'année, comme il a un libre cours & que son action n'est interceptée nulle part;

il semble qu'on doive lui attribuer la salubrité de l'air entretenue par le grand mouvement qu'il y occasionne. Quant à ses dispositions constantes au froid, on ne peut pas leur assigner une autre cause que la quantité d'exhalaisons salines qui s'élevent du sol de la Pologne, rempli de sels de différentes especes à une très grande profondeur. Outre les fameuses mines de Cracovie, on trouve dans les provinces méridionales plusieurs montagnes dont on tire le sel en quartier; on le coupe comme les pierres dans les carrières. On voit dans les déserts de la Podolie un fort grand lac dont les eaux se condensent par la seul action du soleil & forment des masses solides de sel. Dans les montagnes de Kiow sur le Niéper, capitale de l'Ukraine, sont différentes grottes où les corps que l'on y met en dépôt se conservent sans aucune altération, tels qu'ils sont au moment de leur mort : ils ne noircissent pas comme les momies d'Egypte & ne se dessé-

chent point : ces eſpèces de catacombes ſont creuſées dans un terrain ſec & ſabloneux. Il n'eſt pas douteux que ces corps ne doivent leur conſervation dans l'état où on nous dit qu'ils reſtent, aux exhalaiſons ſalines dont il ſont continuellement enveloppés ; qui les pénétrent à la longue & dont les ſources ſont répandues dans toute la Pologne à une grande diſtance les unes des autres.

La Lithuanie, la Samogitie & la Curlande, trois grandes provinces au nord de la Pologne, entre le royaume de Pruſſe & la Livonie, ne jouiſſent pas d'une température auſſi douce & auſſi ſaine : ces pays ne ſont qu'une ſuite de marais & de bois où il y a plus de pâturages que de terres cultivées, plus de bêtes fauves que d'hommes, où l'air eſt épais, groſſier, & mal ſain, à cauſe de l'humidité continuelle qui y regne. On y trouve du miel en abondance ainſi que dans toutes les forêts du nord, où de groſſes abeilles

ſauvages ſont de tous les troncs d'arbres creux, autant de ruches qu'elles rempliſſent de cire & de miel.

Il ſemble que c'eſt dans les qualités nuiſibles de l'air de ces provinces que l'on doit chercher les cauſes de cette maladie ſinguliere qui regne en Pologne & que l'on connoit ſous le nom de *Plica Polonica.* Son principal ſimptôme, celui dont elle tire ſon nom eſt un entrelacement indiſſoluble de cheveux. Elle s'annonce ordinairement dans les hommes par un abbattement extraordinaire & des douleurs vives par tout le corps, dans les membres & les jointures de la tête. Les os paroiſſent briſés, le viſage eſt pâle & défait, un bourdonnement incommode fatigue continuellement les oreilles. Il ſurvient quelquefois des convulſions, les membres ſe contournent, le dos eſt recourbé, le malade devient boſſu. Après le premier tems, la plupart de ces ſimptômes diſparoiſſent & toute la force

du mal semble se porter à la partie extérieure & chevelue de la tête: une sueur abondante en découle, de petites écailles comme du son s'en détachent, les cheveux grossissent & s'allongent rapidement: ils deviennent gras, onctueux, sales, fétides, ils se crêpent ensuite & se replient en divers sens: de leurs pores suinte une humeur tenace & glutineuse: ils se colent l'un à l'autre, se compliquent, s'entrelaçent & forment différens paquets presque solides & si fortement tissus, que tout l'art du monde seroit employé vainement à les démêler. Quelques auteurs ont assuré que dans cet état les cheveux se gorgeoient de sang & en laissoient échapper quelques goûtes, lorsqu'on les coupoit ou qu'on les racloit, & qu'ils en rendoient quelquefois une quantité considérable. D'autres ont prétendu que les cheveux ne pouvoient point admettre de sang, sans doute qu'ils n'avoient jamais considéré la forme des cheveux au microscope, qui sont dans

leur état naturel autant de tuyaux canelés au travers desquels il est très probable qu'il se filtre une liqueur qui les nourrit & qui contribue à leur accroissement. Ces tuyaux acquérant plus de volume par l'effet de la maladie dont nous parlons, peuvent recevoir du sang & en rendre; ainsi on peut regarder ce fait comme certain quoiqu'il ne se remarque pas dans tous les malades. Lorsque cet entrelacement se forme & que la maladie parvient à son extrême degré de violence, les ongles sur tout ceux qui sont aux pouces des pieds, croissent très promptement, deviennent long, raboteux, épais & noirs, semblables à ceux des boucs: ils tombent sur la fin de la maladie & se remettent à leur état naturel, quand elle a une heureuse issue.

Cette maladie est très-commune & endemique à la Pologne, elle a commencé à infecter ce Royaume par les provinces qui confinent à la Russie, d'où elle s'est répandue

dans cet Empire, dans la Prusse, l'Allemagne, la Hongrie, l'Alsace, la Suisse & la Flandre rhenale, où l'on en voit quelques vestiges, mais rares. S'il a été un tems où la *Plica* n'existoit point, les causes qui la produisent actuellement étoient donc alors sans force, sans action & nulles. Quelle a donc été leur origine? ou qui est ce qui a renouvellé leur activité?

Roderic Fonseca a attribué cet effet à quelque changement arrivé dans l'atmosphère, par l'aspect sinistre des astres. On fixe la datte du commencement de cette maladie vers l'an 1287, sous le régne de Lescus le noir, tems auquel les Tartares firent une irruption dans la Russie rouge, qui joint la Lithuanie au midi. Ces peuples, dit Spondanus, naturellement méchans, magiciens & empoisonneurs, corrompirent toutes les eaux du pays en jettant dans les rivieres les cœurs de leurs prisonniers, qu'ils remplissoient d'herbes venimeuses. Les eaux

ainsi infectées donnerent la mort à ceux qui en burent d'abord, ou porterent dans leur sang les germes de la funeste maladie dont il est question. Cette disposition vicieuse des humeurs a dû se transmettre des peres aux enfans, répandre au loin & beaucoup multiplier la *Plica*: elle a pû être favorisée par la nature de l'air & du climat, par la qualité permanente des eaux & des aliments, par la façon de vivre & l'irrégularité du régime : par la complication avec d'autres maladies qui gâtent le sang, sur tout avec le scorbut avec lequel elle a du rapport, & qui l'aigrit extrêmement ; par une malpropreté habituelle, & la négligence à se peigner. Ainsi on explique assez plausiblement, l'origine, l'invasion, & l'endemicité de la *Plica* ; en séparant néanmoins des causes naturelles, tout ce que la crédulité des Historiens y ajoûte de merveilleux, & qui n'a jamais eu d'existence que dans l'imagination d'un peuple effrayé, qui vit

succéder une intempérie contagieuse aux ravages d'une guerre cruelle, & qui crut y trouver les causes d'une maladie qui peut-être existoit déja, mais à laquelle il ne faisoit aucune attention parce qu'elle étoit moins commune.

Dans l'état actuel des choses la *Plica* paroît être une espèce de fièvre maligne ou de scorbut aigu qui a les causes spécifiques que nous avons indiquées plus haut, & pour symptôme particulier cet entrelacement de cheveux, qui peut être aussi regardé comme un dépôt critique qui se porte à l'extérieur, débarrasse les parties Nobles & annonce une fin heureuse à la maladie; puisque dès que les cheveux commencent à être pris, la plûpart des symptômes effrayans se dissipent : car si l'on empêche l'affection des cheveux en les coupant, la maladie dévient plus sérieuse, les yeux sont sur le champ attaqués de fluxions opiniâtres ; ou bien il arrive que le sang coulant goutte-à-goutte par les cheveux coupés,

ne s'arrête que lorſque le malade tombe dans un affaiſſement qui annonce la mort & en eſt ſuivi. Il eſt donc utile de déterminer doucement les humeurs vers le couloir où elles ſe portent, & ne pas leur ôter le moyen de filtrer & de s'échapper au-dehors, en coupant mal à-propos les cheveux & les ongles.

Les Polonois ſont en général de belle taille, grands, & bien proportionnés, forts & robuſtes, aimant le mouvement & la guerre dont ils ſupportent aiſément les fatigues. Ils forment entr'eux une république de Nobles, qui a des priviléges ſans bornes, que juſqu'à préſent elle a ſçû faire valoir dans l'élection de ſes Rois, & dans le gouvernement des affaires nationales dont la déciſion étoit toujours rapportée à ſes grandes diétes. Ces droits tenoient les Nobles dans une agitation continuelle, & comme un grand nombre d'entr'eux étoient fort riches, & pouvoient aſpirer à une couronne que leurs ancêtres avoient portée,

ils jouissoient chacun dans leur district d'une partie de l'autorité Souveraine.

Aujourd'hui ce Royaume offre un spectacle tout différent & bien étrange, cette république de Nobles est renfermée dans ses propres foyers par une puissance étrangère qui a entrepris de la dominer, même dans l'exercice de ses droits nationaux, dans ses grandes diétes, sous le spécieux prétexte de protection & d'amitié : on a vû ses membres les plus respectables enlevés & mis dans des prisons, d'où l'on annonce qu'ils ne sortiront jamais, pour avoir opiné librement sur les affaires de leur patrie : c'est ce dont aucune histoire n'avoit offert d'exemple. Cette puissance qui les tirannise encore mal-affermie, ne chercheroit-elle pas à en imposer à ses propres sujets, par l'ostentation d'une autorité excessive?

Voilà ce qu'est aujourd'hui la liberté de cette nation si jalouse de ses prérogatives. Ceux qui y semblent

blent le plus attachés se sont retirés dans les bois & les marais de Lithuanie où il sera difficile de les forcer, & d'où peut-être ils sortiront un jour, pour rétablir les choses dans l'ancien état, dans la confusion habituelle où elles se sont toujours soutenues. Que l'on y fasse attention, ces sortes de révolutions sont plus communes parmi les nations qui vivent dans un air épais, humide & mal-sain, que chez celles qui habitent des climats plus heureux : une intempérie continuelle les jette dans un mal-être que le mouvement leur fait oublier. N'est-ce pas cette cause locale d'inquiétude qui détermina autrefois tant de nations guerrières & barbares dont la population étoit devenue très-nombreuse, à sortir de ces mêmes terres, d'où elles se répandirent dans les plus belles régions de l'Europe qu'elles dévasterent, quand elles n'y firent point d'établissement.

Quant au peuple, ou plutôt à la populace Polonoise, aux cultiva-

teurs, aux artisans, aux domestiques, ce sont de vrais esclaves sur lesquels les Nobles exercent la plus grande tirannie qu'ils portent jusqu'à disposer arbitrairement de leur vie: ils ne respectent avec eux aucuns des droits de l'humanité, & leurs traitemens sont si durs, que le désespoir porte souvent ces malheureux à se révolter, ou au moins à fuir chez les peuples libres dont ils sont voisins & qui secouerent autrefois le joug de la noblesse. S'il se trouve parmi les Seigneurs Polonois quelque maître doux & humain qui s'intéresse au bonheur de ses sujets; ils ne doivent le bien-être dont ils jouissent qu'à sa vertu seule, d'autant plus admirable, qu'elle n'est autorisée, ni par l'exemple, ni par les loix & la constitution de l'Etat, qui n'ont égard qu'à la seule personne du Noble, & qui comptent pour rien le reste des hommes.

La Russie qui occupe plus du tiers de l'Europe en tirant de l'Orient au nord, du 47e degré environ

de latitude au 70e & même au-delà est un pays extrêmement froid, on y voit de la neige & des glaces les trois quarts de l'année ; cependant les chaleurs de l'été y sont quelquefois extraordinaires pendant six semaines, & le thermomètre y monte plus haut que sous la ligne. Tout ce pays peut être regardé comme une plaine immense entrecoupée de forêts, d'étangs, de lacs & de rivieres. Quelqu'uns de ces lacs ont jusqu'à cinquante lieues de longueur : le Ladoga, & l'Onéga au nord de la Finlande sont les plus grands de l'Europe, ceux de Biolosféro & d'Ilmen occupent encore un très-grand espace. Si on joint à cela les marais, les terres incultes & les bois que l'on rencontre souvent sur-tout dans la Russie Septentrionale, on ne doit pas s'attendre à trouver un pays bien peuplé. L'air y est par-tout épais, grossier, humide & mal-sain pour tous ceux qui n'y sont pas habitués. La Duché de Moscou, au centre duquel est la capitale de ce vaste Em-

pire eſt une de ſes parties les plus fertiles & les plus habitables, celle où l'air eſt le meilleur, le terrein le plus élevé & le moins marécageux. Ses Souverains l'ont en quelque ſorte abandonnée pour fixer leur réſidence à Pétersbourg, ville nouvelle que ce ſiécle a vû ſortir d'une Iſle inculte & déſerte, qui n'étoit auparavant qu'un amas de boue en été & un marais glacé en hyver.

Pour former cet établiſſement où par-tout il a falu forcer la nature, percer les forêts, ſécher les marais, élever des digues; la ſtérilité du terrein, & les mauvaiſes qualités de l'air firent périr d'abord plus de deux cent mille hommes. On travaille tous les jours à décorer cette ville & à la rendre plus conſidérable : il faut ſur-tout avoir une attention continuelle à la garentir de l'invaſion des eaux, & même des irruptions du golfe de Finlande à l'extrêmité duquel elle eſt ſituée : enfin on peut regarder ſa conſtruction & l'état floriſſant où elle ſe ſoutient encore,

comme un monument remarquable de la volonté absolue d'un Prince despotique, qui ne préféra la province d'Ingrie, quoique stérile, presque déserte & dans un climat très-rigoureux, au reste de ses vastes Etats que parce qu'il en avoit fait la conquête; & que ses marais & sa situation sur le golfe de Finlande lui firent espérer qu'il pourroit y établir avec succès le siége de sa puissance & d'un commerce florissant. Le séjour qu'il avoit fait à Amsterdam, & la beauté de cette ville élevée sur un terrein presqu'aussi ingrat que celui de Pétersbourg, lui avoient donné ces idées; sur lesquelles il comptoit d'autant plus, qu'il en faisoit la capitale du plus vaste Empire du monde, & le centre commun où tout devoit aboutir. Mais qu'il y a loin des effets de la main puissante de la liberté, aux entreprises d'un Souverain qui ne commande qu'à une multitude d'esclaves.

Le pays qui environne cette ville n'a de ressources que dans la chasse &

la pêche qui y sont très-abondantes; d'ailleurs le climat est très-rigoureux, la glace dans les hyvers ordinaires y prend trois pieds d'épaisseur : lorsqu'une saison plus douce succéde aux rigueurs du froid, l'air y devient insensiblement fort mal-sain, & seroit exposé à des intempéries très-dangereuses si le froid ne venoit promptement en arrêter les suites. C'est ce que l'on éprouve dans la plûpart des autres provinces, sur-tout dans celles qui, comme le vaste pays de Bioloséro ou du lac Blanc sont presque entiérement occupées par des marais impénétrables. C'est donc à tort que quelques auteurs ont écrit que l'air de la Moscovie est si bon que jamais il n'y a eu de peste : outre les intempéries passageres qui s'y font sentir & qui dans un climat plus chaud pourroient devenir contagieuses; les annales de ce pays rapportent qu'en 1421 & pendant les six années suivantes, la Moscovie fut tellement affligée de maladies contagieuses, que la constitution

des habitans en fut altérée : peu d'hommes depuis ce tems arrivent à l'âge de cent ans, au lieu qu'auparavant il y en avoit beaucoup qui alloient au-delà de ce terme; cependant les Russes en général passent encore aujourd'hui pour être d'une constitution forte & vigoureuse.

Les provinces les plus fertiles & les plus habitables de la Russie, celles dont la température est la plus douce & la plus saine, sont au midi de la Moscovie proprement dite; le Duché de Masaïko, la Principauté de Twer, la province de Razan dans laquelle le Tanaïs prend sa source, & tout ce qui avoisine la Pologne au midi, sont les régions les plus agréables à habiter, & les plus riches par elles-mêmes. Les terres cependant n'y sont pas en état de recevoir les grains avant le mois de Mai, elles sont couvertes de glaces ou des eaux qui s'y répandent à la fonte des neiges : mais les chaleurs y sont si vives pendant six semaines qu'on ne laisse pas d'y faire des récoltes abon-

dantes à la fin de Juillet ou au commencement d'Août. Presque tout le reste de la Russie ne produit que de l'orge, le pays est si humide & si froid, qu'il est rare que le bled qu'on essaye d'y semer vienne en maturité.

Dans les terreins qui s'élévent au-dessus des marais & qui ne sont pas couverts de bois, il croit quantité de racines bonnes à manger, des groseilles, des framboises & des fraises en abondance qui sont une ressource pour le peu d'habitans qui se trouvent dans ces tristes climats. Parmi ces plantes on voit assez communement celle qui est connue sous le nom d'*Agnus scithicus* ou Agneau de Tartarie, sur laquelle la crédulité sçavante a autrefois débité tant de contes; dont le docte Scaliger a donné une description imaginaire & circonstanciée, jusqu'à dire que son suc couloit comme du sang lorsqu'on la déchiroit, & devoit en avoir le goût, puisque les loups se jettoient dessus & la dévoroient avec avidité. Suivant des relations plus exactes ce

n'eſt qu'une racine aſſez groſſe, longue de plus d'un pied & bonne à manger, de l'extrêmité de laquelle ſortent quelques tiges longues de trois à quatre pouces, qui dans leur parfaite maturité ſe couvrent d'un duvet noir ou jaunâtre, doux, brillant comme de la ſoye & aſſez long, qui a quelque rapport avec la toiſon d'un agneau; c'eſt l'idée qu'en donne le célèbre Hans Sloane, & il eſt à préſumer que l'amour du merveilleux ne l'a pas déterminé à faire la deſcription d'une plante idéale. Eſt-elle la même que celle que l'on trouve pres d'Aſtracan, de Caſan & de Samara, que l'on dit être une eſpèce de Melon, appellé dans le pays *Borametz* ou petit agneau, que l'on regarde comme un vrai Zoophite, dont la chaleur végétale eſt telle que ſuivant la façon de parler ordinaire, il conſume & mange tout le gazon qui eſt apportée de ſon ombre, c'eſt-à-dire, qu'il le deſſéche. Quand ce fruit eſt mûr, ſa tige ſe ſéche, & il ſe couvre d'une ſubſ-

tance tellement semblable à de la laine courte & frisée que quand on fait préparer le dedans de la peau à laquelle elle est attachée de la maniere dont on passe les peaux d'agneau, on l'employe de même à doubler les habits, & il n'y a personne qui puisse faire la différence d'une peau de Borametz à une peau d'agneau.

Si on fait quelque attention à la qualité de toutes ces terres, on voit combien il eût été difficile d'y construire des chemins qui eussent été pratiquables en tout tems: ainsi quand il est question de faire de longues courses, comme de Moscou à Pétersbourg, on choisit de préférence le tems de l'hyver, lorsque tout est glacé & que les traineaux peuvent passer par tout.

Je ne dis rien ici de la Siberie, c'est un pays affreux, séparé de la Russie par des déserts immenses & une longue chaîne de montagnes de l'est au nord: quoiqu'à l'Orient de cette province au-delà du Jéniscea on trouve quelques

contrées très-agréables, & des vallons délicieux par comparaison au reste du pays, où toutes les denrées nécessaires à la vie croissent assez abondamment. M. Gmelin qui a parcouru la Siberie pendant près de dix ans, dit que l'on voit dans ces montagnes un pays tout différent de l'Europe ,.(sans doute de la Russie Européenne) d'autres plantes, des eaux claires & bonnes, un air pur & sain, de bons poissons, & des hommes dont les usages sont particuliers aux régions qu'ils habitent. Les naturels de ce pays sont les Tartares Tongouses nation considérable qui s'étend au midi de la Siberie, & dont nous avons parlé plus haut : mais depuis la riviere de Léna jusqu'au Cap glacé, en tirant du nord à l'est du 65e degré environ au 75e, le pays est hérissé de montagnes & de rochers, il y fait un froid extrême & presque continuel. Il y a grande apparence que ces terres sont les plus hautes de l'Univers, immédiatement sous

X vj

la ligne du froid. C'est-là où se forment ces glaces éternelles que la rapidité des fleuves qui coulent vers le Pôle Arctique entraînent dans les mers voisines, où elles établissent sur les côtes qui s'étendent depuis le Cap de glace jusqu'à la nouvelle Zemble, un froid continuel & des brumes épaisses que la présence du soleil sur l'horison pendant trois mois ne dissipe que par intervalles : ce qui rend ces mers inabordables, & toute cette vaste étendue de côtes & les Isles voisines, le séjour le plus misérable & le plus rigoureux qu'il y ait sur la terre : quoique sous les mêmes paralelles, entre la Siberie & la Tartarie, à l'extrêmité septentrionale de la Zone tempérée environ au 66e degré, on ait trouvé des campagnes fertiles, d'excellentes prairies & des hyvers peu rigoureux. La beauté de ce pays & la douceur de sa température, ont déterminé les Russes à y bâtir la ville de Toorn qui est maintenant assez forte & assez peuplée pour repousser

les insultes des Tartares orientaux. La garnison & les habitans trouvent dans ses environs toutes les denrées nécessaires à leur subsistance. C'est ainsi que dans toutes les latitudes, les saisons sont différentes dans des contrées dont les climats sont néanmoins les mêmes : l'air n'est pas si froid en Irlande & en Angleterre qu'en Hollande & en Allemagne : on n'y reserre point les bestiaux dans les étables en hiver, parce qu'il est rare qu'ils ne trouvent pas dans les campagnes dequoi se nourrir : les plus belles provinces de la France ne jouissent pas de cet avantage.

Les autres états du nord eu égard à leur position sont dans une température constamment froide, & ne connoissent que deux saisons l'hiver & l'été. Le Dannemarck qui s'étend du 54 au 57 degré 30 min. de latitude est dans un climat très froid : on a observé qu'au mois de Janvier 1768 le froid y avoit été de dix degrés plus violent qu'à Paris :

mais comme ce pays est entourré de la mer de tous les côtés, la température en est fort adoucie & les terres sont assez fertiles en grains, en fruits & en pâturages qui nourrissent une quantité prodigieuse de bœufs & d'excellens chevaux : les terres n'y sont point marécageuses, la race des hommes y est assez belle & la longueur de leur vie répond à la salubrité constante de l'air qu'ils respirent. Ces peuples autrefois belliqueux, semblent avoir donné la préférence aux douceurs de la paix, aux arts & aux sciences, sur le tumulte de la guerre.

La Norvege qui appartient au Roi de Danemarck est dans un climat beaucoup plus froid, elle s'étend du 57e. degré 43 minutes au 71e. 30 minutes, au nord de l'Europe : ce pays est hérissé de montagnes qui le bordent au midi & le séparent de la Suède. Ces montagnes sont couvertes de forêts de sapins & d'autres arbres propres à la construction des vaisseaux, on en

tire la plus grande quantité de planches & de mats. Ces bois avec les resines, la poix, le goudron, le suif & les fourures, sont toutes les richesses de ce royaume tout-à-fait stérile d'ailleurs; son terrein n'étant qu'un sable fort aigre mêlé de cailloux. Ce pays s'étendant en partie au-delà du cercle polaire a un jour & une nuit de plusieurs mois. C'est pendant cette nuit que se tient à Drontheim dont le port est l'un des plus vastes & des plus sûrs de l'Europe, une célèbre foire qui se fait aux flambeaux, & où les Norvegiens reçoivent en échange des marchandises que produit leur pays, les denrées qui leur manquent, des draps, des toiles, des grains, de l'eau de vie, & même quelques ouvrages de luxe, que les Anglois & les Hollandois leurs portent. La stérilité de la Norvege est cause sans doute qu'elle n'est habitée que par un petit peuple accoutumé à la fatigue & au travail, qui se nourrit habituellement de poisson sec au

lieu de pain, & qui cependant est doux & fort honnête avec le peu d'étrangers que le commerce y attire. Le nord de ce pays n'a point de villes, les peuples se tiennent en été sous des tentes ou des cabanes, & en hiver dans des grottes souterraines. Malgré le froid excessif qui y regne, il y a un lac près de Drontheim qui ne gèle jamais. L'air de toute cette côte est fort sain, il est sec sans être humide, & peu sujet à être obscurci par les brouillards qui commencent à être continuels aux environs de l'isle d'Islande, & qui regnent delà jusqu'aux extrémités du Groenland.

La Suède qui s'étend depuis le 55e. degré jusqu'au 69e. a un hiver de neuf mois & un été de trois. Quelque court qu'il soit il est incommode à cause de ses grandes chaleurs, le soleil restant pour lors presque continuellement sur l'horison : & même dans le tems du solstice à Torneo, qui n'est qu'à un degré endeçà du cercle polaire, on ne perd

cet aſtre de vue que pendant quelques inſtans. On ne s'attend pas dans un climat auſſi avancé à cette chaleur extraordinaire, que le ſol aride & ſabloneux, les rochers & les montagnes réfléchiſſent en tout ſens, & redoublent beaucoup, ce qui rend ſon action très-vive & ſouvent inſupportable aux étrangers: cependant il n'en arrive jamais d'intempérie & l'air y conſerve toute ſa pureté, au point que l'on peut regarder les Suédois comme les hommes du monde qui vivent le plus long-tems. Un homme âgé de cent ans eſt à peine regardé dans ce pays comme un vieillard, au moins il n'eſt pas plus rare en Suède d'aller à cet âge, que parmi nous de vivre environ ſoixante & dix ans: on ne regarde comme bien âgé que ceux qui ont vécu plus de cent dix ans, & il n'eſt pas rare d'en trouver qui ont été au-delà de cent vingt ans, ſur-tout s'il n'ont jamais fait uſage de liqueurs fortes.

Le terrein de la Suède eſt aſſez

fertile par tout où il est susceptible de culture, mais les montagnes, les lacs, les forêts en occupent plus de la moitié; ainsi ses habitans trouvent à peine chez eux les denrées nécessaires à leur subsistance, ce qui fait que ce royaume est trés-pauvre, quelque soin que l'on y prenne pour arrêter les progrès du luxe & pour borner les dépenses au simple nécessaire. La principale source de l'aisance de ce pays est dans ses mines abondantes de cuivre : celles de fer y sont aussi de quelque utilité; mais ces matieres, sur tout le cuivre ne peuvent jamais établir un commerce capable d'enrichir une nation, & de la mettre au pair avec les peuples opulens de l'Europe. Il faut donc que la Suède se contente de ses avantages naturels : elle doit regarder la pureté de son air, comme le premier de tous, comme la cause immédiate de la santé de ses habitans, de leur force, & même des qualités distinguées de leur esprit. Un attachement de préjugé à

des forêts immenſes qu'ils ne veulent pas couper, les prive du produit de la meilleure partie de leur ſol, qu'ils pourroient mettre en culture & qui produiroit des grains en abondance : ainſi ils augmenteroient la population, l'induſtrie & les ſources de l'aiſance publique, plus ſurement encore que par quantité de diſpoſitions ſpéculatives qui annoncent la pauvreté du pays, & qui probablement ne l'enrichiront jamais.

Quoique l'hiver y ſoit fort long, il s'en faut beaucoup qu'il ſoit auſſi vif que dans la Norvege, & dans le reſte du nord ; le Danemarck éprouve ſouvent des froids plus rigoureux : ce que l'on doit attribuer à la chaine des montagnes qui ſéparent la Suède de la Norvege & qui la garantiſſent des vents froids. La vaſte province de Finlande au midi du Golfe de Bothnie eſt une dépendance de la Suède. Ce pays preſque ſtérile, entrecoupé de marais, de lacs, de bois & de déſerts, n'a

que très-peu d'habitans, excepté sur les côtes, où les peuples tour à tour chasseurs & pêcheurs font quelque commerce du produit de leur industrie; l'air, quoique plus grossier qu'en Suède y est fort sain. Les Finois sont grands, robustes, laborieux & capables de supporter toutes les injures des saisons sans en être incommodés. Accoutumés à vivre sans cesse au milieu des flots d'une mer orageuse, ils naviguent sur la mer & les fleuves, avec une assurance & une adresse étonnantes.

Les Lapons qui habitent la pointe la plus septentrionale de l'Europe au-delà du cercle polaire, sont dans l'atmosphère la plus froide, sur une terre stérile presque toujours hérissée de glaces & couverte de neiges; dans le tourbillon où se forment les vents froids & impétueux du nord, & d'où ils se répandent sur le reste de notre continent. Horriblement fourrés de peaux presque crues, pendant un hiver, qui quelquefois ne finit point; n'ayant pour

nourriture ordinaire que du poisson desséché ou pêtri dont ils forment une espece de pâte ; pour boisson des huiles de gros poissons, & une liqueur forte qu'ils font avec du lait de renne, pourri & fermenté : toujours dans la fumée pour se garentir des excès du froid, ou pour éloigner les insectes incommodes qui les dévorent pendant le peu de tems que la terre est découverte : ces peuples semblent les plus malheureux du monde ; leur figure même annonce la rigueur du climat dans lequel ils vivent : ce sont les plus petits & les plus laids de tous les hommes. Hauts de quatre pieds & demi au plus, avec une grosse tête, un visage plat, le nez écrâsé, les yeux petits & enfoncés dans la tête, les cheveux durs, noirs & hérissés, la peau bazannée, l'estomach large ; les cuisses menues, & les pieds assez petits : ce corps si singuliérement conformé est le siége de la santé la plus ferme ; les Lapons ne connoissent aucune maladie, vivent très-

long-tems & ne meurent que de vieillesse ; ils sont gais, contents, sans ambition & peut-être les plus heureux de tous les hommes.

Il est très-probable que plusieurs de ces familles qui vivent dans les terres les plus reculées, ne connoissent que leurs pères & ne sont attachées qu'à leurs enfans; toutes en général vivent dans une sorte d'égalité & de liberté que l'on peut regarder comme leur état d'origine. Ce n'est que dans ces climats rigoureux & pauvres, où le soin de se procurer le nécessaire entraîne beaucoup de peines, que l'égalité peut se conserver : elle peut être regardée comme l'effet d'une vertu originale & encore brute. Les Tartares du nord & de l'orient de l'univers, sont tels qu'ils ont toujours été, francs, honnêtes, désintéressés : dès qu'ils ont eu peuplé le Japon & la Chine ; ils sont devenus d'autres hommes dans des climats plus riches & plus heureux : il est probable qu'ils ont passé dans le nord

de l'Amérique & de là dans tout le reste de ce grand continent. Ceux des régions septentrionales sans loix, sans chef, vivent dans une sorte d'égalité que rien ne trouble que quelques disputes de chasse & de pêche, occasionnées par la faim & la nécessité plutôt que par l'ambition. A mesure qne l'on s'approche du centre, ce sont d'autres hommes que la douceur du climat a énervés; un peuple d'esclaves qui en a les mœurs & les sentimens, & que nous n'avons connu que sous l'empire arbitraire & absolu des Incas.

Leur gouvernement paroissoit doux, on en a loué l'égalité & la modération : mais pouvoit-il être tyrannique vis-à-vis d'un nation qui regardoit son Souverain comme le maître absolu même de sa vie, qu'elle lui immoloit au moindre signe, avec une constance & un dévouement qui lui étoient particuliers! Croyant ses Incas enfans du soleil, dont l'action est continuelle & souvent si terrible dans ces cli-

mats brûlants, elle trembloit à la seule idée de leur puissance, persuadée que toute la Nature & ses phénomènes les plus effrayans étoient à leurs ordres. Ces Princes eux-mêmes pour lesquels nous nous sommes intéressés sur le récit de leurs malheurs, étoient sanguinaires & très-rusés : ils ne craignoient pas d'affermir leur trône en répandant le sang de leurs parents & celui de leurs sujets, dès qu'ils leurs donnoient la moindre inquiétude, en un mot ils avoient établi dans le centre de l'Amérique, le dépotisme le plus simple & le moins déguisé, auquel des nations qui habitoient des zones plus froides, ou qui étoient habituées à la température rigoureuse des montagnes, ne se sont jamais soumises.

De là si on passe à l'extrémité méridionale, on remonte par dégrés aux mœurs anciennes que l'on retrouve dans les terres Magellaniques, & à la grossierté du nord

qui

qui se montre sous ses traits naturels dans la terre de feu.

L'Asie nous est bien plus anciennement connue, & depuis une longue suite de siécles, ses régions les plus riches & les plus peuplées, ont été exposées à des révolutions si fréquentes, que l'on peut dire qu'elles sont la proie de l'âme la plus entreprenante & la plus tyrannique.

L'Afrique n'est peuplée que d'esclaves commandés par une multitude de tyrans : sa partie occidentale a eu autrefois quelque célébrité, on y a vû fleurir un instant les sciences & les loix, sous des Princes en qui l'amour des belles connoissances fit disparoître pendant quelque tems les effets de la tyrannie : mais insensiblement le despotisme a repris le dessus, & a replongé tous ces peuples dans la barbarie. Le reste nous seroit inconnu si la cupidité n'alloit y acheter ses malheureux habitans, qui s'y vendent comme des bêtes de som-

me ailleurs : un climat plus pûr voit à la pointe méridionale de ce grand continent, les Hottentos ignorans & grossiers vivre dans une égalité parfaite, jouir sans contradiction d'une liberté entiere, & n'obéir qu'aux plus simples loix de la Nature : ils sont encore dans le même état, & on doit présumer que jamais on ne changera leurs mœurs, tant que cette petite nation subsistera unie dans ses forêts.

Par rapport à l'Europe située dans la zône tempérée, les mœurs y tiennent plus ou moins des qualités generales dont nous venons de parler, relativement à la distance de ses régions, des extrémités. A nous en rapporter à ce que nous apprend la tradition, nous voyons que plus les pays sont anciennement peuplés & policés, plus les mœurs sont altérées : l'influence du climat, l'aisance que procure le commerce, le gouvernement & les loix ont agi insensiblement, d'autres usages se sont établi, &

ont formé des hommes nouveaux. L'ancienne liberté Germanique a cédé à une eſpece d'eſclavage, que les diſtinctions, les honneurs, & l'abondance qu'ils procurent ſouvent, ont répandu, même dans les premiers rangs. La Pologne jadis auſſi libre que la Tartarie, eſt agitée depuis longtems d'une tempête dont le bruit retentit de tems en tems avec plus d'éclat dans le reſte de l'Europe, & qui finira par anéantir ſes loix & ſa liberté pour établir une nouvelle forme de gouvernement, ſi les partiſans des anciens uſages ne prennent pas le deſſus. La pauvreté de la Suede ſemble vouloir y rétablir l'égalité & la liberté. On a vû avec étonnement les états généraux de cette nation annoncer au public, que la grande députation dont l'établiſſement avoit pour objet principal la réformation des loix, avoit fait connoître que le réſultat de ſes travaux à cet égard, étoit qu'il falloit encore reſtreindre l'autorité royale : c'eſt ainſi

qu'un peuple courageux cherche dans la force du ſentiment, un dédommagement des avantages que la dureté de ſon climat lui refuſe; à laquelle cependant ſon inclination pour les ſciences & les arts, les agrémens de l'eſprit & le goût de la ſociété, l'ont ſouſtrait plus qu'aucune autre des nations du nord.

La Ruſſie offre un ſpectacle plus ſingulier encore; cet État immenſe dont les bornes touchent à toutes les parties du monde connu, eſt un aſſemblage de la féroce groſſiéreté des peuples indiſciplinés du nord, du deſpotiſme oriental, du luxe aſiatique, & d'un eſclavage qui s'étend ſur toutes les têtes indiſtinctement: depuis longtems il eſt en convulſion, s'il a quelques momens de calme, s'il veut prendre une forme; la mort d'un Souverain, les idées différentes de ſon ſucceſſeur, une guerre inattendue, changent tout. Les préjugés produits par une ignorance générale, que les établiſſements nouveaux faits en faveur des

ſciences n'ont pas encore bannis : les effets différens de l'air ſur des hommes, qui preſque tous habitent des climats rigoureux & cependant très-variés : l'obſcurité & l'incertitude des loix ; l'authorité ſans bornes des Souverains, & le reſpect de crainte que l'on a pour leurs ordonnances qui ſe combattent & ſe détruiſent les unes les autres, font qu'il n'y a rien de fixe, rien ſurquoi l'on puiſſe compter. Peut-être parviendra-t-on à établir une police & des régles plus certaines au centre de l'Empire, mais les effets s'en porteront difficilement à la circonférence : ce corps eſt trop vaſte pour eſpérer qu'il agiſſe jamais par un mouvement égal & qui réponde à un ſeul principe. En général on ſe fait une idée trop formidable de cette puiſſance ; on en juge par l'étendue des terres qui lui ſont ſoumiſes : mais on y trouve beaucoup plus de marais & de déſerts inhabitables, que de terreins cultivés & peuplés.

On se persuade que ces climats sauvages d'où sortirent autrefois les vainqueurs des Romains, ont encore le génie de la liberté & du courage, cachés sous la superstition & l'esclavage, dans lesquels ils sont entretenus. Qu'il s'en faut que ce soit les mêmes hommes! Le souffle du despotisme a changé les caractères, abbatu les cœurs; les arts même, quoique protégés en apparence par le trône, s'y établiront difficilement : que peut-on espérer d'artistes que l'on enchaîne à leurs atteliers?



§ XVI.

Conclusion.

Arrivé au terme de cette vaste carriere que je m'étois proposé de parcourir ; ayant rassemblé une multitude de faits pour établir les causes des variations qui arrivent dans l'atmosphère relativement à la latitude des divers climats : ayant parlé avec assez de détail des causes particulieres qui contribuent à ces changements, qui intervertissent quelquefois l'ordre des saisons, & occasionnent des intempéries funestes aux régions où elle se font sentir, & sur lesquelles je serai obligé de revenir encore dans les discours sur l'évaporation, les vents & les autres metéores communs à tous les climats de la terre : je n'ai plus qu'à rassembler ici les principaux traits du tableau général, à rapprocher toutes ces idées sous un même point

de vue en les rapportant à leur origine.

Le soleil premiere cause de la chaleur, l'ame de nature, principe de la végétation, du mouvement & de la vie, soumis aux loix immuables posées par l'intelligence suprême qui a produit cet univers, agit comme tout autre corps & conformément aux mêmes régles : ainsi la chaleur graduée qu'il répand sur les différens climats du monde, répond à sa position relative à ces mêmes climats. Il est établi qu'un corps qui en frappe perpendiculairement un autre, agit avec toute sa force; s'il ne le frappe qu'obliquement, sa force diminue d'autant plus que sa direction s'éloigne davantage de la perpendiculaire. Les rayons du soleil lancés en ligne directe suivent la même loi méchanique que tous les autres corps, & par conséquent leur action doit être mesurée par le Sinus de l'Angle d'incidence. Par-là on peut juger de son effet sur toutes les régions situées

entre les Tropiques & sur celles qui en approchent de plus près : mais plus il s'éloigne de la perpendiculaire, moins il a d'action, ainsi ses rayons ne tombant sur quelques parties du globe que dans une direction parallele ou approchant, ils n'ont point d'effet sensible.

C'est pourquoi le soleil n'a encore aucune chaleur lorsqu'il commence à éclairer notre hemisphère : celle que l'on sent alors dans l'air est une suite du mouvement qu'il y a imprimé : parce qu'étant de la nature de la chaleur de rester dans le sujet, après la retraite du corps qui l'occasionne, & sur-tout de se conserver dans un fluide tel que l'air, l'absence de douze heures que fait le soleil sous l'équateur ne diminue que fort peu la chaleur, ou le mouvement répandu dans l'atmosphère, par l'action précédente de ses rayons, qui y est merveilleusement secondée par les émanations non interrompues du fluide ignée terrestre. Mais dans les terres voisines des pôles, l'absence de six

mois ou environ que fait le soleil ; y laisse établir un froid extrême ; de sorte que l'air y étant glacé, obscurci de nuages épais, de brumes continuelles, & extrêmement condensé, les rayons du soleil ne peuvent produire sur cet air aucun effet sensible, jusqu'à ce qu'il ne se soit rapproché autant qu'il est possible du pôle, & son action ne commence à y être sentie que lorsqu'il est au solstice. Alors les brouillards qu'il a commencé à rarefier disparoissent quelquefois entierement, & l'air moins épais devient susceptible de quelque chaleur qui reste toujours très-médiocre, si les rayons du soleil ne sont pas réfléchis par les terres hautes & les rochers.

Quant à leur effet dans les Zones tempérées, il dépend, ainsi que nous l'avons déja dit, autant de l'aspect des terres, de leur plus ou moins d'élévation, des qualités du sol & de l'action des vents, que de la présence même du soleil. Ainsi on éprouve souvent en hiver, que quand le vent passe subitement du

ſud au nord, un froid vif & piquant ſuccède tout à coup à une température aſſez douce. La raiſon de ce changement eſt, que tant que le vent du ſud regne en hiver, le courant d'air qui amène dans nos climats les cauſes de la température des pays méridionaux, échauffe plus notre atmoſphère qu'elle ne le feroit par l'action ſeule du ſoleil : car par rapport à nous ſa chaleur eſt ſi foible que ſi ce vent vient à diminuer ou à ceſſer, le réfroidiſſement de l'air ira inſenſiblement juſqu'à un terme qui approchera celui de la congélation, même dans des latitudes peu avancées, ainſi qu'on l'éprouve en Italie : mais ſi le vent du nord vient tout-à coup rapporter dans notre atmoſphère l'air des pays ſeptentrionaux, la température devient plus rigoureuſe & le froid fort vif, quoique ce vent ait commencé à peine à ſe faire ſentir. Ajoutons encore qu'il y a une grande variété, dans la chaleur des différens lieux & des différentes ſaiſons, & qu'elle n'eſt

pas la même dans les régions situées sous les mêmes latitudes : une infinité de circonstances, comme les vents, les volcans, le voisinage de la mer, la position des montagnes se compliquent avec l'action du soleil & celle du fluide ignée & rendent souvent la température très-différente dans des lieux placés sous les mêmes paralleles, ainsi que nous l'avons expliqué plus haut.

Il est inutile de prétendre établir des regles fixes sur le soin que les hommes doivent prendre contre les excès de la chaleur & du froid, & contre les autres intempéries de l'air. On peut s'en rapporter aux précautions que prennent à ce sujet les habitans des divers climats. C'est un de ces premiers besoins, sur lesquels les leçons de la nature la plus brute sont ordinairement suffisantes, ou du moins que les premiers progrés de la raison apprennent à satisfaire. Il semble que l'on doive excepter de cette regle commune quelques habitans stupides & hor-

riblement grossiers de l'Afrique méridionale, qui se laissent constamment brûler par les rayons d'un soleil ardent ; & ces créatures si mal organisées, que l'on voit sur les côtes de la nouvelle Hollande. Les peuples du nord & tous ceux qui habitent les climats les plus rigoureux, sont plus industrieux à se garantir des rigueurs de l'air dans lequel ils vivent. Les Lapons, les Eskimaux, les Samoïedes & quelques autres malheureux habitans de la Zone glaciale qu'on n'a fait qu'appercevoir, ne semblent occupés qu'à se défendre des excès du froid ; sans doute parce qu'il est naturellement plus destructeur que le chaud : quoique l'excès de la chaleur devienne plus promptement mortel, que le froid extrême.

Il y a un certain degré de chaleur extérieure, dans lequel la chaleur naturelle d'un animal vivant & en bonne santé, devient promptement excessive & quelquefois mortelle. Ce degré dans les animaux, ré-

pond à celui de la température ordinaire de leur sang : si l'air extérieur est échauffé au même degré, s'il ne porte point dans le sang ce rafraichissement nécessaire & continuel, cet esprit vital qui renouvelle sans cesse les causes du mouvement régulier du sang & des autres liquides ; la masse des fluides est portée tout d'un coup au plus haut degré de raréfaction : toute l'harmonie du corps est troublée : le mouvement cesse & la machine tombe dans une inertie absolue, précédée & annoncée par des étouffemens & un défaut de respiration toujours funeste. C'est ce que l'on éprouve dans quelques régions des Indes & de l'Afrique, lorsque dans la chaleur du jour, & pendant que regnent certains vents impétueux & brûlans, on s'expose indiscrettement à leur action, ou que l'on s'en trouve surpris dans les longues marches qu'on est obligé de faire par les déserts, quoiqu'alors même il y ait des précautions connues pour s'en garantir.

Si de ce terme d'une chaleur excessive nous supposons qu'un homme ou tout autre animal dont le sang est chaud, passe par une suite indéfinie de degrés de froid qui aillent en croissant; sa chaleur innée se soutiendra dans la même proportion que les degrés du froid, jusqu'à l'extrémité opposée, parce qu'elle recevra de l'air extérieur un nouvel aliment propre à la conserver: mais cet aliment devenant trop actif, alors la proportion commence à s'altérer, & la chaleur diminue par degrés à mesure que le froid augmente, jusqu'à ce qu'elle soit totalement détruite, alors le mouvement cesse & l'animal meurt. C'est ce qui arrive beaucoup plus promptement si l'on passe tout d'un coup d'une température chaude, à une température très-froide; les espagnols l'éprouvèrent la premiere fois qu'ils traversèrent les montagnes qui séparent le Pérou du Chili. Ils y trouvèrent des neiges continuelles &

un froid si terrible que plus de soixante d'entr'eux y périrent : ils avoient beau se couvrir de tout ce qu'ils avoient d'habits & courir pour ranimer la chaleur & entretenir le mouvement, bien-tôt leurs forces épuisées les obligeant de s'arrêter, ils étoient saisis par le froid & mourroient sur le champ (*a*). On vit un de ces Espagnols accompagné de sa femme & de ses deux filles, qui les voyant s'asseoir de lassitude, & hors d'état de pouvoir marcher, ne pouvant ni les porter, ni les secourir, aima mieux demeurer avec elles, que de les abandonner, & se sauver seul comme il auroit pû faire ; ils gelèrent tous quatre. Quelqu'uns d'entr'eux trouvèrent le moyen de se reposer & d'éviter la mort, en ouvrant les bêtes de somme toutes vivantes, dans le ventre desquelles ils restoient jus-

(*a*) Voyez l'Histoire de la conquête du Perou l. 2. c. 10. & l. 3. c. 2.

qu'à ce qu'elles fussent refroidies, alors il recommencoient de marcher & arrivoient à une température plus douce. Cinq mois après lorsque dans une saison plus favorable les Espagnols repassèrent par ces montagnes, ils retrouvèrent les corps de ceux qui avoient été glacés à leur premier passage, tous dans l'attitude où le froid les avoit surpris; les uns debout, les autres assis ou appuyés contre les rochers, tenant à la main la bride de leurs chevaux gelés comme eux, & dont la chair étoit si fraiche qu'elle leur servit de nourriture. Cette terrible expérience a sans doute enseigné aux habitans actuels de quelques villes du Pérou, l'usage de porter les animaux entiers & nouvellement tués dans les glacieres naturelles, où ils se conservent sans se corrompre une partie de l'année, & où ils vont en couper tous les jours, ce qui leur en faut pour leur nourriture.

Les Hollandois qui furent surpris

par les glaces dans la nouvelle Zemble, le capitaine Munck qui pénétra le premier dans la Baie de Hudson en 1620, & l'Anglois Hudson qui donna son nom à cette mer dans le commencement de ce siécle, résistèrent bien plus longtems au froid excessif qui y regne, parce qu'ils s'y habituèrent par degrés, & leurs équipages périrent plutôt du scorbut occasionné par les mauvaises nourritures jointes à l'humidité continuelle & à la rigueur du climat, que de l'excès du froid.

Néanmoins on peut dire que les effets du froid sont terribles, & d'autant plus affreux qu'ils agissent plus lentement, & ne semblent vaincre que par des attaques redoublées & cruelles, la résistance que leur oppose la nature. A la Baie de Hudson, lorsque le vent souffle des régions polaires, l'air est chargé d'une infinité de petits glaçons sensibles à la vue, qui s'attachent à la peau & pénetrent dans les pores comme

autant d'aiguilles, ils y excitent des ampoulles qui d'abord ſont blanches, ſe durciſſent enſuite & forment des calloſités dans leſquelles le principe de la vie & du ſentiment ne circule plus. Ce petit effet eſt un tableau racourci de l'action du froid ſur les ſubſtances animées & vivantes : un air ainſi modifié, reſſerre, contracte, retire le fibres animales, condenſe les fluides, les coagule & les glace quelquefois : il agit parculierement ſur le poumon en le deſſéchant, ou en arrêtant le cours du ſang qui y coule. Delà les différentes maladies qu'il occaſionne, les catharres, les inflammations de poitrines, le ſcorbut. la gangrène, &c. Il va, comme nous l'avons dit, juſqu'à tuer ſubitement les hommes & plus ſouvent encore les autres animaux qui ne peuvent pas, ainſi que les hommes, ſe procurer des défenſes contre ſes injures, à moins que deſtinés à habiter dans les climats les plus rigoureux, ils ne tien-

nent de la nature même, une conformation qui les garantisse des effets d'un froid excessif.

Une différence essentielle entre les animaux vivans & les corps organisés tels que les plantes, ou les minéraux, c'est que ceux-ci prennent après un certain tems la température de l'air qui les environne, de sorte qu'ils participent aux changemens qui arrivent dans les degrés de chaleur & de froid dont il est susceptible; au lieu que les animaux vivants conservent, dans les saisons les plus extrêmes, un degré de chaleur constant & en quelque sorte indépendant de l'air dans lequel ils vivent: degré nécessaire à la vie, au moins quant à ce qui a rapport à l'intérieur de la machine; car nous ne parlons ici que de la chaleur qui lui est propre, & qui se conserve de même dans les parties extérieures, lorsqu'elles sont suffisamment munies contre le froid. On éprouve constamment que la peau du visage

& des mains, & en général toute la ſurface du corps humain, mais ſur-tout ſes extrêmités, quand on ne prend pas les précautions néceſſaires, ſe refroidiſſent relativement à la diſpoſition de l'air qui agit ſur elles : le mouvement ſe rallentit plutôt aux extrêmités qu'ailleurs & ce ſont les parties qui ſe gélent le plus promptement. On ne conçoit même pas, comment dans des climats où les liqueurs les plus ſpiritueuſes & les plus chaudes ſe glacent malgré les précautions que l'on prend pour conſerver leur fluidité, le froid peut laiſſer ſubſiſter quelque choſe de ce qui a vie, ou qui végéte. C'eſt ce qui prouve que certaines plantes exigent moins de chaleur que d'autres, de là leur diverſité ſelon les climats. D'ailleurs celles qui produiſent quelques fruits, comme les fraiſiers & les groſeliers, ne ſe dévelopent que lors que la rigueur du froid céde à une température plus douce.

Dans les climats extrêmes, ces changemens ne se font que lorsque le soleil arrive au solstice; parce que là comme ailleurs, il est le principal agent que la nature employe dans l'ouvrage de la végétation, & comme sa chaleur ne s'y fait sentir que très-peu de tems, & dans un degré très-foible, les arbres & les plantes croissent avec lenteur, se développent difficilement, & presque toutes restent petites, maigres, & fort basses: tout s'y ressent de la longue absence & du peu d'action de cet astre bienfaisant. L'espèce humaine y dégénère bientôt & devient plus petite & plus difforme que dans le reste du monde: tous les Lapons, les Samoïedes, les Zembliens, les Groenlandois, ces prétendus Pigmées du nord de l'Amérique qui sont des espèces de Lapons, habitans tous dans une température également rigoureuse, nourris des mêmes alimens, occupés aux mêmes travaux, sont petits & trapus, maigres & fort basannés quel-

u'uns même sont tout-à-fait noirs : a plûpart n'ont que quatre pieds de iauteur, les plus grands en ont juatre & demi. Les différences qui e trouvent entr'eux ne tombent que ùr le plus où le moins de difformité : es uns & les autres vivent dans des outerrains, ou sous des cabanes resqu'entièrement enterrées pour es garentir des coups de vent qui es renverseroient, dans la saison la lus horrible, lorsque l'hyver & les erribles vents du nord exercent eurs fureurs, & transportent d'un ieu à un autre des montagnes énormes de neige. La situation de ces euples n'est guères plus heureuse n été : ils n'ont trouvé d'autre noyen de se garentir des piquures les moucherons de toute espèce dont ls sont infestés pendant trois mois, lue de rester continuellement dans ine épaisse fumée. Malgré toutes es incommodités ces peuples ne ont jamais malades : ils sont forts, obustes & vivent très-long-tems.

La Cécité occasionnée par les neiges, dont les terres qu'ils habitent sont presque toujours couvertes, & par les fumées où ils se tiennent, est la seule maladie qu'ils connoissent : ainsi on peut les comparer aux productions de leur sol, sur-tout aux arbres qui sont ordinairement petits, long-tems à croître, mais assez durs, & assez compacts pour résister à l'action du froid le plus rigoureux.

On sçait encore par plusieurs relations que dans des climats très-septentrionaux, la terre est dans un engourdissement éternel, ne produisant ni arbres, ni arbrisseaux, ni plantes propres à bruler. Ces pays sont dans la même température que les sommets les plus élevés de la Cordiliere, ou rien ne croît ; dans la ligne même du froid : on voit sur ces montagnes que les développemens de la végétation, sont gradués en proportion de leur éloignement de la plaine. On prétend que les habitans de ces régions *in*fortunées

fortunées suppléent à cette disette, par des huiles, des graisses & des arrêtes de poissons dont ils se servent pour faire du feu & se ménager quelque clarté, pendant la triste saison où la nature les prive de la lumiere du soleil. Mais ces régions sont-elles effectivement habitées? Et n'étoit-ce pas le tems de la pêche qui y avoit conduit quelque détachemens des peuples septentrionaux, lorsque les navigateurs les ont apperçûs sur les côtes? Je me souviens d'avoir lû dans quelque voyage au nord, qu'on trouvait sur des côtes absolument stériles quelques hommes nuds, portant sur les épaules un espèce de manteau qu'ils tournoient du côté du vent, transis de froid, occupés à ramasser des os de poissons, & quelques petits buissons, qu'ils trouvoient de loin-en-loin, dont il faisoient du feu derriere des rochers où ils se tenoient à l'abri du vent. Cette race d'hommes très-laide, petite, peu nombreuse & tout-

à-fait ſauvage, ne paroiſſoit avoir aucun inſtrument pour la chaſſe ou pour la pêche : ils fuyoient à la vuë des Européens, & ceux que l'on arrêta donnerent toutes les marques d'un violent chagrin.

Un capitaine de navire nommé Henri Atkins, domicilié à Boſton, racontoit que ne faiſant pas bonne pêche ſur les côtes de la nouvelle Angleterre, il cingla ſi haut vers le nord qu'il dépaſſa le Groenland, il avança encore & découvrit des habitans qui n'avoient jamais vûs d'Européens & qui ne connoiſſoient même pas l'uſage du feu : & quand ils l'auroient connu, ils n'en auroient tiré aucun ſecours, puiſque leur pays ne produiſoit ni arbres ni buiſſons. Ils vivoient de poiſſons & d'oiſeaux qu'ils mangeoient cruds. Atkins diſoit avoir échangé avec ces ſauvages des choſes de peu de valeur, contre toutes ſortes de pelleteries très-précieuſes. Il affirmoit en même tems de la maniere la plus

poſitive que toute cette nation ne connoiſſoit pas le feu. (a) Il eſt difficile de croire ce récit, il a même des circonſtances qui prouvent que cette nation n'habitoit pas toujours ce pays ſtérile & qu'elle demeuroit plutôt dans des régions qui pouvoient nourrir les animaux, dont elle tiroit les riches fourures qu'elle échangea avec le navigateur Anglois : les bêtes fauves ne ſe trouvent jamais dans les pays abſolument ſtériles & tout-à-fait découverts. Les rochers qui s'élevent ſur les bords de la mer ſervent de retraite à quelques oiſeaux pêcheurs : c'étoit ſans doute la ſaiſon de les prendre, & celle de la pêche qui avoit attiré ces hommes inconnus, ſur les bords où Atkins les rencontra.

Quoiqu'il en ſoit de la vérité de ces faits, il n'eſt pas moins certain,

(a) Hiſt. de la Penſilvanie. ch. 6. Paris. 1768.

que toutes ces terres enchaînées sous des glaces & des neiges éternelles, sont dans un état de léthargie peu différent de celui de la mort: toute la nature y est dans un morne silence, dans une inaction dont la suite est une horrible stérilité. Nos hyvers sur-tout ceux des terres les plus élevées des provinces que nous habitons, nous retracent pendant une certaine partie de l'année, le tableau de ces régions infortunées, séjour de la tristesse & de la misère. Lorsque les furieux vents du nord ont ramené les noirs frimats, & changé l'aspect de nos campagnes fertiles; aux jours brillans de l'été, succède une lueur sombre & de peu de durée, souvent obscurcie par des brumes épaisses & froides; la terre n'offre alors qu'un spectacle hideux, les ruisseaux cessent de couler, les rivières & les lacs sont couverts d'énormes glaçons; on n'entend plus la voix des oiseaux, il semble que la vue des forêts dépouillées de leur

parure, répande une désolation générale parmi eux : les bêtes les plus sauvages dorment au fond de leurs retraites, tandis que l'espèce humaine n'est occupée qu'à se garentir des rigueurs du froid sous un ciel épais, qui au lieu du jour n'est plus éclairé que d'un crépuscule sombre & triste.

Cependant on vante l'utilité de cette saison rigoureuse, on la croit même nécessaire, & si l'imbécille vulgaire avoit passé une année sans en ressentir les horreurs, il se croiroit menacé de quelques maux étranges. Peu s'en faut même que le naturaliste n'adopte ces idées, tant il est vrai que tout est de systême, & que les raisonnemens tiennent toujours au peu d'étendue des vues, & aux sentimens de préjugé & d'habitude. On est accoutumé dans le milieu des Zones tempérées à voir l'hiver arrêter pendant quelques mois les progrés de la végétation, & suspendre tous ses effets : on imagine en conséquence que ce repos

est nécessaire à la nature, dont les forces s'épuiseroient par une production continuelle : on se trompe ; c'est un inconvénient du climat, un effet de l'éloignement du soleil ; une privation réelle d'un bien être, qui par elle même n'est pas nécessaire, & n'a aucune utilité. Que l'on jette les yeux sur tous les pays qui s'étendent des deux côtés de la ligne au 35e. degré environ de latitude : on y verra la nature étaler constamment ses trésors dans toutes les saisons de l'année, une végétation forte & abondante, un sol toujours fertile, qui bien loin d'avoir besoin de repos est rafraichi & renouvellé plutôt que fatigué par la culture. Qu'on l'abandonne, il s'épuise à produire mille plantes qui croissent confusément & qui étouffent sa chaleur en interceptant l'action du soleil, & en arrêtant les émanations du fluide ignée terrestre.

L'art même parvient à imiter & à produire ces effets admirables de

la nature, dans les climats les plus rigoureux, en établiſſant une chaleur égale & conſtante qui ne ſoit jamais altérée par le contact d'un air extérieur & glacial. Pendant que tous les arbres fruitiers de Ruſſie expoſés au grand air périſſoient par la force de la gelée de l'hiver de 1768 : on voyoit dans les ſerres de Czarsko Zelo, des ceriſes & des pêches en pleine maturité dans les mois de Février & de Mars, tandis qu'une partie de l'Europe étoit encore couverte de neiges & de glaces : on aſſure que la méthode de l'habile cultivateur auquel on doit ces eſſais, eſt ſi parfaite que les arbres à fruit portent dans ſes terres trois fois l'an, ſans rien perdre de leur force. Quelqu'admirable que ſoit cette induſtrie elle n'eſt encore qu'une foible imitation de ce que l'on voit tous les jours aux Indes orientales & dans les iſles qui en dépendent, dans quelques régions de l'Afrique, à Madagaſcar, aux

Canaries, à Madere, & dans une grande partie de l'Amérique, où la nature est d'elle-même si riche & si magnifique. L'Espagne même si on la cultivoit encore, comme elle l'étoit lorsque les Romains en firent la conquête, ou comme elle le fut après que les Maures s'y furent établis, le disputeroit pour la fertilité aux plus belles contrées de l'orient. La terre cesse-t-elle un moment d'être fertile dans la partie méridionale du royaume de Naples? N'y voit on pas les fleurs & les fruits en hiver, comme au printems & en automne? Il y a des champs dans les environs de Bayes & de Pouzzols qui donnent dans toutes les saisons des fruits & des grains de différentes espèces. La campagne de Rome, malgré la paresse & le peu d'industrie de ses habitans, & l'abandon où ils laissent le sol le plus fertile, n'éprouve jamais des froids assez rigoureux pour que la végétation y soit interrompue. Ce n'est

donc pas l'inaction de l'hiver, ce sont les pluies qui rafraichissent la terre, y répandent de nouveaux principes de fécondité & en assurent les succès. Secondées du fluide ignée que la terre renferme dans son sein & de l'action du soleil, elles entretiennent par une circulation intarrissable la force & la jeunesse de la nature, qu'elles laissent en proie à toutes les horreurs d'une aride stérilité dans ces régions brûlantes où elles ne versent jamais de rafraichissemens salutaires : leurs excès sont nuisibles comme ceux de la chaleur & du froid.

Dans les pays chauds si les habitans paroissent moins vigoureux, sujets à plus de maladies que dans les pays froids ; c'est plutôt un effet des qualités du sol qui répand dans l'atmosphère les principes de ces fréquentes intempéries qui s'y font sentir, que de la chaleur en elle même: d'ailleurs ils sont beaucoup moins actifs, pour se procurer le

nécessaire, ils sont exposés à moins de travaux, & en général ils abusent des dons de la nature qui les gâte par ses profusions. Un enfant trop aimé, élevé trop délicatement & dans une telle abondance qu'il n'a qu'à souhaiter pour être satisfait, n'est pas assez sage pour ne vouloir que ce qui lui convient : delà naissent des habitudes qui changent le naturel & font un sot, un inutile, un vicieux, d'un sujet qui par une autre éducation auroit pu acquérir toutes les vertus opposées aux vices qui le rendent méprisable. Il n'y a point de pays en Europe aussi stérile par lui même, où les peuples soient aussi chargés d'impôts qu'en Hollande, cependant la nation y vit commodément & dans une sorte d'abondance, parce qu'elle est sobre, active, laborieuse, qu'elle ne néglige aucune espèce de gain. Ce même Hollandois transporté dans les riches contrées de Batavia, ne songe plus qu'à jouir fastueusement

de ſon opulence : les mœurs changent, à une modeſte économie, à une ſage égalité, ſuccèdent l'amour des diſtinctions & un goût déſordonné pour une prodigalité exceſſive, qui en fait des hommes tout-à-fait différens. Ce ſont les excès que l'on a reprochés à preſque tous les Européens établis dans les colonies les plus riches, qui ont occaſionné plutôt que la chaleur de ces climats ou les intempéries auxquels ils ſont ſujets, les maladies auxquels ils ont été expoſés, & le dépériſſement de leurs forces. La proſpérité des nations dépend donc moins de la richeſſe naturelle des terres qu'ils habitent, que de leur amour pour le travail, leur induſtrie & la ſageſſe de leur conduite. Les unes par d'heureuſes entrepriſes changent juſqu'aux influences d'un ciel peu favorable, tandis que les autres languiſſent dans les climats les plus brillans & les plus fortunés.

Ainſi chaque climat a ſes avanta-

ges & ses désavantages ; c'est par là qu'il faut le considérer pour le bien connoitre en lui même, & pour le faire entrer en paralle avec les autres. La proximité des poles ou de l'équateur a un effet constant sur les dispositions des hommes aux sciences & aux qualités civiles & guerrieres. Entre les Tropiques & dans les régions voisines où la température est la même, le sang raréfié par l'excès de la chaleur produit la foiblesse, la timidité, l'inaptitude à toute espèce de fatigue; les hommes mangent à peine assez pour réparer la déperdition de substance qui se fait par une transpiration continuelle : la nature affaissée ne se tire de cet état que par excès, & alors on reconnoit l'influence d'un air brulant, sur un sang trop exalté, qui détermine des idées fougueuses, extravagantes qui vont souvent jusqu'à la destruction de l'individu, & toujours à son dommage.

Les contrées ſeptentrionales au contraire ſont peuplées de grands mangeurs que la ſurabondance du ſang rend robuſtes & guerriers. On a cru long-tems que cette abondance du ſang ne produiſoit que des eſprits épais, groſſiers, ſans aptitude aux ſciences & aux vertus civiles : on s'étoit perſuadé que la continuité du froid avoit les mêmes ſuites que l'excès de la chaleur : depuis quelque tems les régions ſeptentrionales ont changé de mœurs, les eſprits ſe ſont ſubtiliſés, & on voit les arts s'avancer dans des climats d'où la nature ſembloit les avoir bannis. Mais de tout tems on a reconnu que les habitans des régions moyennes & tempérées, également éloignées par la poſition du climat de la puſillanimité des méridionaux, & de la peſanteur des ſeptentrionaux, réuniſſoient par un heureux aſſemblage, la prudence & la valeur, les talens de l'eſprit & l'activité du corps. Ce milieu fortuné

a été long-tems fixé en Grece & en Italie : l'Espagne auroit pu entrer dans ce partage. La France en jouit depuis long-tems, l'Angleterre & une partie de l'Allemagne sont devenues ses rivales ; actuellement toutes les nations de l'Italie au cercle polaire sont animées de la même émulation.

Fin du Tome quatrieme.



TABLE DES MATIERES.

DU TOME QUATRIEME.

A

B

B

D

E

F

H

I

L

M

N

S

T

V

Fin de la Table.



